





95 12256/A

35 f.

A XXXIII

18/b

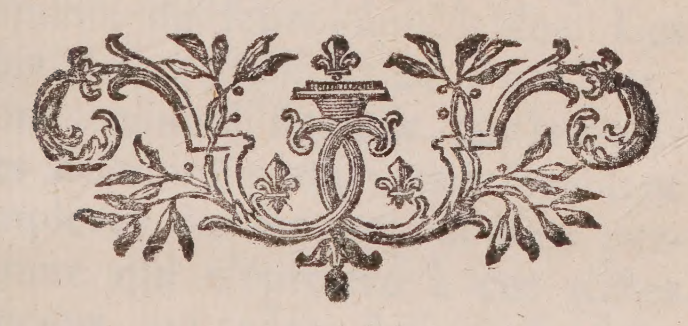
pp 148 etc.

46528

ESSAI
SUR LA CONFORMITÉ
DE LA
MÉDECINE
ANCIENNE ET MODERNE,
DANS LE TRAITEMENT
DES MALADIES AIGUËS.

Traduit de l'Anglois de M. BARKER, *du Collége des Médecins de Londres, par M.* SCHOMBERG, *Docteur en Médecine.*

Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée par M. LORRY, Docteur en Médecine.



A PARIS,
Chez P. GUIL. CAVELIER, Libraire rue S. Jacques, au Lys d'or

M. DCC. LXVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

L'Art de la Médecine ne doit son origine, qu'aux sentimens d'humanité & de compassion dont les ames honnêtes, ne peuvent se défendre lorsqu'elles sont frappées des gémissemens de leurs semblables. Les cris, les expressions de la douleur, sont autant de signaux, par lesquels les hommes malheureux semblent implorer du secours. Il n'est personne qui n'éprouve à ces tristes accens, un ardent desir de les faire cesser. Ce sentiment dont l'attrait est invincible, fait naître une joie pure & inaltérable, lorsque les efforts que l'on a osé faire ont été couronnés du succès : la satisfaction de n'y

avoir épargné ni ſoin ni zele, peut au moins conſoler quand on n'a pas eu le bonheur de réuſſir. Ne cherchons donc point d'époque à la naiſſance de cet Art, auſſi ancien que nos malheurs.

Au milieu du ſpectacle affreux que préſenta d'abord la nature humaine, affoiblie, égarée, tremblante, & ſur les ſecours qu'elle s'empreſſoit de hazarder, & ſur ceux qu'elle entrevoyoit ſans oſer en courir les riſques, il fut cruel pour les premiers hommes, de ne pas pouvoir marcher dans une route aſſurée. Un effroi plus tranquille a fait naître la réflexion : des hommes ſages ont obſervé & raiſonné ſur ce qu'ils obſervoient, ces réflexions leur ont fourni des vérités fécondes. Les conſéquences ſe ſont multipliées : l'Art s'eſt trouvé formé. Il s'eſt petit-à-petit fortifié par de nouvelles vérités qui ſont venues s'y joindre. Enfin il avoit déjà une très-grande antiquité, & toute la maturité d'un Art important, lorſqu'il a

mérité l'attention d'un des plus sages mortels qui ayent consacré leurs jours au bonheur des hommes, d'Hippocrate de Cos qui nous a conservé cette idée de l'état dans lequel il avoit trouvé notre Art.

Mais quelque brillant que soit le but dont la Médecine se glorifie avec raison, quelque satisfaction qu'un homme bien né trouve à se livrer tout entier à un pareil objet de soins & d'études : ou la Médecine est fondée sur des principes vrais, incontestables, inébranlables, ou elle ne mérite pas le nom d'Art. Elle n'est plus qu'un Empyrisme aveugle, devenant par conséquent absurde, impratiquable, peu satisfaisant pour l'esprit, désolant pour le cœur. Des faits isolés, innombrables, qui ne seroient liés que par des hypotheses, enfantées dans des imaginations déréglées, ne peuvent jamais former le corps d'une Science : ils formeroient tout-au-plus, un jeu d'esprit dangereux, toujours égaré

dans ſes conſéquences comme dans ſa ſource : ce ſont ces vices qu'Hippocrate reproche aux Sciences Aſtrologiques des Chaldéens, Auteurs de la divination par les Aſtres, en oppoſant leur incertitude à la certitude de la Médecine. ; ce ſont ces défauts que depuis, Ciceron, quoique du college des Augures, a auſſi objectés avec tant d'élegance à toutes les Sciences de divination ; auxquelles on peut accorder indifféremment toutes leurs conſéquences, en leur niant les principes ſur leſquelles elles ſont appuyées.

Mais il s'en faut bien que la Médecine dogmatique & rationnelle puiſſe craindre de pareilles imputations ; quoique quelques Médecins modernes, apparemment peu capables d'analyſer la raiſon qui dirige leurs actions, quoique pluſieurs Sçavans illuſtres, qui n'avoient pas aſſez réfléchi ſur un objet qui leur étoit étranger, ayent paru révoquer en doute l'exiſtence des principes de notre Art ; & qu'on les entende tous les

jours nous plaindre affectueusement des ténebres dans lesquelles ils nous croyent plongés ; ces principes existent, ce sont des axiomes d'une vérité éternelle, & ils ne peuvent pas être méconnus, je ne dis pas par des Médecins ; mais même par des hommes attentifs & versés dans l'art de raisonner.

Le propre d'un principe, dit Hippocrate, est l'évidence. Elle doit être si frappante, qu'aucun homme sensé, même tiré du milieu des Peuples les plus grossiers, (ἰδιώταὶ) ne puisse s'y refuser.

Tout le monde est d'accord sur la vérité d'un principe, mais tout le monde n'apperçoit pas sa fécondité. L'esprit cultivé & accoutumé à raisonner, est le seul qui puisse concevoir sa portée, & en tirer des vérités utiles, comme autant de conséquences nécessaires. Tous les Arts étant éminemment contenus dans leurs principes, c'est à la réflexion seule à les en tirer, en comparant

les obſervations à ces principes. Telle eſt la méthode philoſophique de cultiver les Arts, telle eſt cette eſpece d'accouchement des eſprits, dans laquelle Socrate ſe vantoit d'être maître. Or la Médecine tire ſa ſource de pareils axiomes. Jugeons-en par ceux qui ſervirent à Hippocrate pour être les fondemens de l'Edifice qu'il a ſi fort augmenté; qu'il nous ſoit permis de développer le fil qui les enchaîne.

La ſanté eſt le réſultat du concours de toutes les actions qui compoſent la vie. Ces actions ſuppoſent que les organes jouiſſent de proportions néceſſaires, tant dans leur ſtructure que dans leur activité. Si ces proportions ſont dérangées, nous pouvons juger & de leur dérangement & du degré de ce dérangement, par les effets qui frappent nos ſens. Nous allons plus avant. Comme ce dérangement ou augmente ou diminue leurs actions: tout excès eſt vice: tout contraire ſe détruit par ſon contraire; & toute

réparation ſuppoſe une propriété qui produit des ſubſtances abſolument ſemblables à celles qui ſont perdues. *Contraria contrariis curantur, ſimilia ſimilibus conſervantur.* Galen. Meth. Med. lib. I. Cap. 2.

Il eſt démontré par l'obſervation la plus ſimple & la plus évidente, que nous ne trouvons pas dans les corps extérieurs, qui fourniſſent à nos beſoins cette matiere toute préparée; il s'enſuit donc que le corps a la propriété de changer les ſubſtances étrangeres, en matieres analogues à ſa propre ſubſtance. Ce premier point prouvé, comme il l'eſt par l'évidence même, une réflexion bien ſimple ſe préſente naturellement à l'eſprit. Des corps extérieurs, les uns ſont plus rapprochés de notre conſtitution, par leurs propriétés; les autres au contraire s'en éloignent davantage. Plus ces corps ſe rapprochent dans leurs élémens, de la proportion de notre conſtitution, plus ils ſont propres à lui ſervir de

nourriture. C'eſt là le fondement de cet Art néceſſaire & quelquefois pernicieux qui prépare nos alimens. Les effets répétés de la ſoif, de la faim, des travaux, ne préſentent-ils pas de-même aux gens les plus groſſiers, des dogmes naturels, qu'ils enſeignent à leurs enfans, & qui ſont un germe de réflexions pour les ſages.

Depuis que l'homme a réfléchi, la ſobriété & l'exercice ont été l'objet de ſes louanges, le texte de ſes préceptes. Delà, dès les premiers âges de l'humanité, s'eſt formé l'Art de la Gymnaſtique, dont tous les Peuples policés ont fait ſi grand cas. Delà les privations ſalutaires de pluſieurs eſpeces d'alimens, privations couvertes de myſteres chez les Anciens, & toujours relatives au climat. Delà les imprécations annuelles dont les anciens Egyptiens chargeoient la mémoire de leur Roi Meinis, parce qu'il avoit chaſſé de leurs tables la ſobriété que le Roi Technatis *

* Plutarch. de Iſide & Oſirid. n°. 8.

avoit enfin rétablie.

Toutes ces inſtitutions ſont en elles-mêmes médicinales, elles ſont le fruit d'un Art ſimple & groſſier. Nous retrouvons des obſervations plus combinées, plus de fineſſe, dans l'horreur que ces mêmes Peuples avoient pour l'uſage du poiſſon. Car ils avoient remarqué que dans des Pays ſurchargés de vapeurs humides, comme l'étoient ceux de la baſſe Egypte, cette nourriture fourniſſoit des armes à l'éruption de l'*Elephantiaſis*. De-même l'abſtinence des fêves, la privation de l'uſage des poiſſons & de la viande, qui faiſoit la baſe du régime de Pythagore, dépendoit de l'obſervation conſtante de ce grand Philoſophe, inſtruit par les Egyptiens & dont on nommoit le maître en Egypte, que la digeſtion de ces alimens occupoit toute la machine pendant un trop long eſpace de temps, & accourciſſoit par conſéquent, le temps de la vie que

nous devons conſacrer à la Méditation. Mais ſans doute, la premiere de toutes les indications ſalutaires que les hommes ſages ayent été forcés de remplir, c'eſt celle que préſentent les mouvemens affreux d'une ame agitée & tranſportée hors d'elle-même par l'effet violent des paſſions : capables de renverſer de fond en comble la ſociété, il a été néceſſaire d'y oppoſer de bonne heure les digues les plus fortes. La ſageſſe a oppoſé à la fureur, ces loix pleines de menaces effrayantes pour les criminels, & de récompenſe pour les hommes vertueux. Leur violence funeſte chez les Rois & chez les guerriers, a été combattue par la voix douce & ſéduiſante d'une éloquence perſuaſive, par les charmes de la muſique, par l'enthouſiaſme de la poëſie, qui ſont autant de calmans pour l'eſprit, & qui rempliſſent de vraies indications médicinales. Cependant les mêmes Philoſophes, ſi nous en croyons Platon, faiſoient ſuivre aux jeunes hom-

mes qu'ils vouloient guérir de ces mouvemens impétueux, un régime rafraîchiſſant, doux, tempérant, les faiſoient vivre dans un air modéré, mettant toujours le corps de moitié dans les vices de l'ame, & ſurtout préſentant toujours aux vices & aux excès qui affligeoient l'humanité, leurs excès contraires, pour les combattre & les amortir les uns par les autres.

Telles ſont les premieres réflexions qu'a enfanté l'obſervation la plus ſimple. Pour en tirer tout le fruit qu'elles nous promettent, nous n'avons pas beſoin de porter un œil curieux dans les myſteres obſcurs d'une Phyſique inutile. Les cauſes Phyſiques de tous les changemens qui ſe font dans la machine nous ſont inconnues. Le Créateur nous les eut ſans doute révélées, s'il les eût jugé néceſſaires à notre exiſtence. Mais notre premier ſoin doit être d'éviter les abyſmes qui s'ouvrent ſous nos pas. Quand nous

ſerons en ſureté nous pourrons raiſonner à loiſir ſur les cauſes qui les produiſent. Sous ce point de vue, l'Art ſemble ne préſenter rien de bien myſtérieux. Juſqu'ici c'eſt une Médecine naturelle. Il ſemble même que la nature l'ait révélé en partie à tous les hommes; l'inſtinct des animaux en renferme une portion importante. L'eau eſt le remede de la ſoif, comme les alimens le ſont de la faim. La même Providence qui a appris aux enfans, & que le lait eſt placé pour eux dans les mammelles, & qu'ils peuvent l'en tirer par la ſuction; qui a enſeigné aux animaux, dont la poitrine eſt ouverte dans un de ſes côtés, à ſe courber ſur ce côté pour empêcher l'introduction de l'air, & l'affaiſſement du lobe qui y répond, a dicté de même ces premieres regles aux plus ſtupides des hommes, mais elle a voulu que le travail aſſidu & la méditation découvriſſent des tréſors plus cachés.

Sans doute un Sauvage exercera

auſſi-bien, & plus facilement qu'un Méchanicien habile, les poſitions des membres qui font paſſer la ligne de direction dans la baſe du corps, & le retiendra par cet équilibre dans ſon aſſiete. Mais il ne ſçaura pas comme l'homme inſtruit chercher des ſecours étrangers, pour ne point perdre cet équilibre dans des poſitions périlleuſes. Le Cannibale ennivré de nourriture attendra du bienfait de la nature, un vomiſſement qui puiſſe le ſoulager. Un homme qui aura refléchi & ſur la cauſe & ſur l'effet prochain du mal, tâchera d'aider la nature en imitant ce qu'elle feroit, ſi des entraves ne s'oppoſoient pas à ſon action. Ce premier pas fait, il pouſſera ſes réflexions plus loin, & remarquant que, lorſqu'après beaucoup de tourmens, la nature n'a pas pu chaſſer ces fardeaux importuns par des mouvemens prompts & ſubits, elle excite une diarrhée; il tâchera à ſon tour d'en exciter une. Il le fera aiſément,

mais bientôt les inconvéniens de l'irritation qu'excitent les inſtrumens dont il eſt obligé de ſe ſervir, lui apprendront à borner ſa méthode, à établir des regles ſur les momens où il faut agir & ceux où il ne le faut pas. Voilà la méthode de purger établie dogmatiquement, telle qu'elle exiſtoit même avant Hippocrate, ſuivant ce grand homme.

L'intempérance dans les alimens, a été la ſource la plus ordinaire des déſordres les plus frappans. Comment des ſubſtances faites pour réparer, ſont-elles les auteurs de nos maux? C'eſt que la digeſtion exige un travail de la nature. Nous commençons donc à voir la nature en action. Elle a donc un degré de forces déterminé. Ces forces peuvent donc, ou n'être pas aſſez occupées, ou être ſurchargées d'un ouvrage trop pénible. Les alimens ſont néceſſaires à l'exercice de ces forces, mais ils peuvent devenir un fardeau plus ou moins peſant. Le point pré-

cieux de la ſanté, conſidéré du côté des alimens, conſiſte donc dans l'exacte proportion du fardeau aux forces. Etudions les ſignes qui doivent réſulter de l'exactitude ou du défaut de cette proportion. D'un côté nous trouverons l'aiſance, la vigueur, la netteté des ſecrétions; de l'autre, le trouble de la machine & les changemens des excrétions. Telle fut la découverte d'Hippocrate, la ſeule dont cet homme admirable ait prétendu tirer vanité; qui fait la bâſe de ſa Phyſiologie, qui par analogie forme le fondement ſolide de la Gymnaſtique, de l'Hygiene, de toute la Médecine préſervative, & même de la pratique dans les maladies aiguës. La Phyſique moderne, & la balance de Sanctorius ont ajouté à cette découverte importante une nouvelle forme de démonſtration ſans augmenter ſa certitude; cette combinaiſon des forces comparées aux fardeaux & aux entraves, fait toute la théorie de la coction, de la criſe, de la doctrine

de la transſpiration inſenſible ; de la déperdition des humeurs, de leur réparation : & toutes les Sciences qui ſont entrées depuis dans la Médecine y ont ajouté de très-belles & de très-ſçavantes explications, ſans rien ajouter à la Doctrine, ſans en rien diminuer.

Le travail, commandé à l'homme par l'Auteur de la nature, l'exercice inévitable des paſſions, l'état évident où elles réduiſoient la machine ſoumiſe à leurs impreſſions, ont de même fait naître une théorie ſûre dans laquelle on a pu aiſément calculer, combien ces cauſes pouvoient nuire à la coction & à l'exercice des forces naturelles, & meſurer par leur violence, la grandeur du danger qu'elles occaſionnent. Delà eſt né l'Art médicinal de la proportion dans laquelle il falloit oppoſer le loiſir à l'exercice, les veilles au ſommeil, & les paſſions entre-elles. L'antiquité a produit bien avant Hippocrate, des

Artiſtes très-inſtruits, qui ſous les noms impoſans de Sages, de Purificateurs, d'Inſtituteurs, avoient leurs Initiés, & leurs Diſciples, & qui joignoient avec le deſir le plus ardent d'acquérir la ſageſſe, le ſoin le plus ſcrupuleux de la ſanté qu'ils regardoient comme eſſentielle à la Philoſophie. Pythagore avant que de fonder ſa Secte, étoit de la profeſſion de Purificateur καθαρτῆς. Platon en a parlé pluſieurs fois dans ſes Ouvrages; & Plutarque, très-verſé dans les Dogmes de ce qui étoit antique par rapport à lui, nous a développé une partie des Fables qui couvroient d'une obſcurité myſtérieuſe les préceptes réfléchis des premiers ſages.

Juſqu'ici tout va de plein-pied. Mais il faut avoüer que les effets de ces premieres cauſes de maladies, ſe combinent & ſe compoſent, en agiſſant différemment ſur les divers organes qui forment le corps humain, de façon qu'il n'eſt plus poſſible de ſuivre la route de

leur action, & de reconnoître la liaiſon phyſique qui eſt entre-elles & leurs effets. Delà naît un très-grand danger, c'eſt qu'en croyant oppoſer au mal, ſon contraire, nous pouvons aigrir la violence de la cauſe, & produire un réſultat tout différent de celui que nos ſoins nous faiſoient eſpérer. C'eſt ici que ceux qui ont legérement réfléchi ſur la conduite des Médecins triomphent ordinairement, en nous objectant, le peu d'étendue de nos connoiſſances phyſiques ſur le jeu & ſur la ſtructure de nos organes, les nuages qui couvrent les véritables changemens phyſiques, deſquels dépendent les maladies les plus ordinaires. Nous convenons juſqu'à un certain point de la juſteſſe de ces reproches. Car quoiqu'il fût aiſé de défendre la certitude des vérités expérimentales de la Phyſiologie ; nous ne nierons pas que le temple ſacré de la nature, ne nous ſoit encore qu'entr'ouvert ; nous conviendrons qu'il s'en faut

bien que les Médecins connoiſſent les reſſorts ſecrets de la machine, comme un Ouvrier connoît ceux d'une montre qu'il peut rétablir dans un état parfait, puiſqu'il l'a faite lui-même. Jamais, quelque orgueilleux qu'aient été Paracelſe & Van-Helmont, ils n'ont oſé avoir cette prétention ſuperbe. Mais qu'elle étoit loin de la ſageſſe d'Hippocrate & des Médecins dogmatiques, qui pour premier principe de leurs découvertes avoient mis en avant le doute philoſophique, & la méthode prudente de ne donner ſon aſſertion, qu'aux Dogmes évidemment démontrés! Malgré cet aveu nous ne marchons cependant que d'après des principes sûrs. Cette objection ſera entiérement détruite, quand on ſçaura que comme nos peres, nous ne nous piquons d'être que les Obſervateurs de la nature, & que notre plus beau titre eſt d'être ſes ſerviteurs, honneur dont le grand Boerhaave s'eſt paré

avec juſtice dans ce ſiecle-ci. Etudions donc ſa marche, épions les loix qu'elle a reçues du Créateur, & ſongeons que ſi c'eſt déroger à la grandeur de l'Etre ſuprême, que de donner quelque choſe à l'aveugle haſard ; ce n'eſt pas moins méconnoître ſa bonté que d'imaginer que les loix qu'il a établies, ſont impénétrables à notre exactitude.

Avant que l'Art pût exiſter, on avoit vu des hommes attaqués de maladies violentes, & comme devoués à la mort, recouvrer ſans aucun ſecours la ſanté qu'ils avoient perdue ; le vulgaire qui le plus ſouvent ne ſe ſouvient du Ciel que dans ſon adverſité, crut que ce bonheur dépendoit d'une protection ſpéciale de la Divinité. Bientôt les Sages payerent un tribut plus légitime d'admiration aux loix établies par la Divine Providence. En effet, preſque toutes ces guériſons s'opéroient par des évacuations que procuroient les forces ſeules de la na-

ture ; les hommes ſobres, ſans paſſion & robuſtes, étoient ceux qui éprouvoient le plus ordinairement ce bonheur. Ils ſentirent bientôt l'exiſtence d'un agent intérieur, ils démêlerent aiſément les efforts qu'il faiſoit pour ſurmonter un fardeau ajouté à ſa charge naturelle. Sans ſe piquer d'expliquer ce que c'étoit que cet agent, ſans ſçavoir comment il agiſſoit, il fut aiſé d'appercevoir quelle analogie il gardoit dans la maladie avec la coction naturelle, quand celle-ci eſt difficile; les réſultats en étoient les mêmes, le combat étoit plus violent & plus long, l'ennemi étoit donc plus terrible, c'eſt-à-dire, plus difficile à aſſimiler ou à chaſſer, car ce ſont les deux ſeuls buts que la nature ſe propoſe, & le méchaniſme par lequel elle opere ces deux fonctions eſt le même.

Le ſuccès étoit certain lorſque les forces de la nature l'emportoient ſur celles de la maladie. Le malade périſſoit quand la mala-

die étoit la plus forte, ou qu'elle étoit hors de la portée de l'action de la nature. Il ne s'agiſſoit plus que d'obſerver avec attention les ſignes que chacun de ces agens fourniſſoit aux obſervateurs.

La raiſon dictoit ces ſignes avec évidence. Jamais vérités ne mériterent mieux le nom de principes. Plus il reſtoit de fonctions entieres, plus les fonctions qui n'étoient point attaquées étoient importantes; moins le malade s'éloignoit de l'état naturel, plus on devoit conclure que la nature avoit de force. L'examen le plus ſimple ſembloit être un guide sûr. Cependant de nouveaux ſignes plus étudiés, apprirent quelquefois à ne ſe pas laiſſer ſéduire par une douceur apparente, à ne pas s'effrayer de quelques efforts violens de la nature contre un ennemi à demi-terraſſé. Une pareille exception ne dépend que d'une étude plus réfléchie de la nature, & ne fait aucun tort au prin-

cipe. Cet axiome une fois bien établi, il enſeigna à prévoir les périodes de la maladie, à annoncer les ſuccès de la nature, à effrayer à propos, & à ne pas raſſurer imprudemment. En un mot, il établit toute la doctrine des Prognoſtics, fruit brillant de l'obſervation guidée par la raiſon. Enfin les phénomenes ſe multipliant, on ſçut ce que c'étoit que criſe & coction, on vit de bonne heure quelle route de guériſon affectoit la nature, on ſimplifia, & on diviſa en claſſes cette foule d'apparences extérieures que préſente le trouble des fonctions, & le changement des évacuations. Hippocrate trouva cet art ſi ſimple & ſi digne de la majeſté de la nature tout établi. Avant lui on aidoit la nature, on diminuoit de la maladie, on oſoit même imiter la route qu'elle préſentoit ; il a prodigieuſement augmenté cet art, mais il ne l'a pas inventé. Car ce dont il ſe vante avec raiſon, n'eſt que d'avoir

rappellé le principe du régime à ces regles connues, & d'avoir cherché des médicamens dans le régime même. Mais il l'a prononcé lui-même, avant lui ces Médecins agissoient par indications (ἐπιδεικνυσίες) c'est-à-dire, par les chemins qu'indiquoit la nature. Il ne s'agissoit que d'employer à propos les instrumens qu'elle nous fournit.

Tout est instrument dans l'Univers pour remplir ces indications. Car tout ce qui peut produire un changement physique dans la machine, soit qu'il agisse sur l'ame, soit que son action soit concentrée sur le corps, devient salutaire ou pernicieux suivant l'usage qu'on en fait. Dans ce sens la Philosophie, la Morale, sont, comme les anciens Sages l'ont pensé, des instrumens médicinaux. La Poësie, la Musique, l'usage des passions, les loix propres à en réprimer les effets funestes, concourent au but médicinal. C'est un usage de ces Arts divins que les anciens

anciens Sages n'ont pas méconnu. Sans doute, ſi nous en croyons les anciens monumens que les Poëtes nous ont tranſmis, ces Agens moraux ont été avec les Hécatombes, dont on appaiſoit la colere des Dieux, les plus anciens des médicamens.

Mais les principaux inſtrumens de notre Art, ont été & ſont encore les plantes. Placé au milieu du ſpectacle brillant de l'Univers, l'homme a été plus curieux encore de l'utilité qu'il pouvoit retirer des végétaux, que frappé du magnifique étalage de leur variété. Ils lui offroient une nourriture agréable. La douceur de leur goût, & l'appât que préſentent les fruits à ſes ſens, lui a fait reconnoître les plantes nutritives. Cette eſpece d'inſtinct eſt commun à l'homme & à tous les animaux. La ſaveur auſtere de quelques plantes, l'amertume de quelques autres, leur a fait donner une place diſtinguée dans les médicamens; car ces ſaveurs ont une qua-

lité évidente. Le prompt effet des plantes vomitives & des purgatives, leur a bientôt aſſigné leur rang.

Le haſard, les expériences ſur les animaux, les funeſtes effets des plantes empoiſonnées, ont fait ouvrir les yeux pour les éviter. Il s'eſt formé un Art immenſe par lequel tantôt nous imitons la nature, tantôt nous ſecondons ſes vues, tantôt enfin avec ces mêmes armes un Artiſte ignorant trouble tout, excite de nouveaux maux. Héſiode nous parle des plantes émollientes. Homere a connu les calmans, & même ceux qui ſont narcotiques & ennivrans. Melampe ſçavoit faire vomir & purger, dès les temps fabuleux qui ne nous préſentent que des ténebres à éclaircir.

Si la matiere médicale augmente à pas lents de nos jours, il faut convenir que dans un monde nouveau & naiſſant, le haſard a dû produire des obſervations beaucoup plus fréquentes; & à meſure que les connoiſſances géographiques & le com-

merce ont augmenté, de nouveaux remedes ont été tranſmis de climat en climat. C'eſt ainſi que la Pharmacie d'Hippocrate a prodigieuſement augmenté entre les mains des Arabes ; & que celle des Arabes, s'eſt auſſi conſidérablement accrue par la découverte de l'Amérique, & par l'introduction de la Chymie dans la Médecine. C'eſt dans cette ſeule partie, c'eſt-à-dire dans ſes inſtrumens, que la Médecine a varié conſidérablement ; elle variera encore quand les Navigateurs découvriront des climats nouveaux. Mais quoique la façon de remplir les indications puiſſe varier à l'infini, que les inſtrumens puiſſent ſe diverſifier dans chacune des quatre parties du monde, dans chaque Etat, dans chaque Province, que même la mode puiſſe y exercer ſon ridicule empire, le fond de l'Art ne change pas, il eſt invariable, & la ſcience des indications a été, & ſera toujours la même, parce qu'elle eſt fon-

dée ſur des principes qui ne ſont point arbitraires, mais qui ſont d'une vérité éternelle.

Tout homme ſenſé qui aura embraſſé dans toute leur étendue les conſéquences de ces réflexions, ſentira aiſément combien l'Art de la Médecine a de conſiſtance par lui-même, & combien ſon édifice eſt ſolide. Il appercevra ſans doute que malgré ſon immenſe étendue, cette Science eſt encore renfermée dans des bornes trop étroites. Nous n'en diſconvenons pas : nous exigeons même du Médecin qui veut étendre les limites de ſon Art, qu'il ſe fixe à lui-même ces bornes, au moment, où la démonſtration l'abandonne. Ce qui n'eſt pas démontré vrai, n'appartient pas à l'Art. Ce fatras d'hypotheſes & d'opinions ſur leſquelles les hommes ont tant diſputé envain, ſont donc à notre Art, ce qu'une parure mal entendue eſt à la beauté, elle la deshonore, la dégrade; de bons obſer-

vateurs la reconnoiſſent à peine, les eſprits ſuperficiels ne la dégagent point de ces ornemens étrangers; ils la mépriſent, & ſe conduiſent comme des téméraires qui, parce que la Phyſique d'Averrhoës, ou le ſyſtême de Ptolomée ne leur plaît pas, rejetteroient avec dédain la Phyſique expérimentale, & l'Aſtronomie. Ils ſe trompent ſans doute, & trompent les autres; mais ce qui n'eſt peut-être arrivé de tous les Arts qu'à la Médecine, pluſieurs de ceux qui la méconnoiſſent à ce point, l'exercent cependant avec aſſurance. Conduite imprudente qu'il ſeroit fort aiſé de prouver par leurs propres Ouvrages, s'il en réſultoit la moindre utilité. Cette façon différente de parler & d'agir, ne fait pas ſans doute beaucoup d'honneur à la juſteſſe & à la ſolidité de leur eſprit; mais, ce qui paroîtra peut-être un paradoxe, elle en fait à la Médecine. En effet, cet Art eſt ſi ſimple, ſes principes ſont ſi évidens, que

malgré tout le faux de l'hypothese ; lorsque l'humanité souffrante implore à grands cris, le secours de son Concitoyen, l'hypothese disparoît, la vérité entraîne, l'évidence subjugue. Et malgré la différence de leur théorie, les Médecins de bonne foi dans tous les Pays, ont presque toujours eu une pratique constamment uniforme, variée dans les moyens, mais la même dans les indications.

La marche de la Médecine & celle de la Physique expérimentale, sont les mêmes. Elles ne varient que dans leur objet. L'une & l'autre ne donnent pour démontré que ce qui l'est réellement. L'une & l'autre entrevoyent, mais ce qui n'est qu'entrevu peut se trouver faux. On ne fonde dessus ces foibles clartés aucune indication pratique, jusqu'à ce que la vérité en soit démontrée. La Chymie qui démontre ses propositions par l'expérience, la partie de la Méchanique qui traite du mouvement, de la

pesanteur & de la propriété des corps, sont les seules sources desquelles la Médecine se permette de tirer de nouvelles richesses. Ces richesses nous manquent souvent, mais à leur défaut, nos observations se démontrent l'une l'autre par le rapport direct qu'elles ont nécessairement entre-elles; elles appartiennent toutes à un corps dont les organes suivent les mêmes loix; & ces loix sont fondées à leur tour sur un principe universel de mouvement. C'est là l'ἐνορμῶν d'Hippocrate, & l'esprit πνεῦμα de presque tous les Philosophes anciens. La Physique moderne n'est pas beaucoup plus avancée sur cet article. Ainsi la Physique n'ouvre pas la route dans laquelle nous marchons, mais elle nous fournit de nouvelles démonstrations; elle donne à notre Art un lustre plus brillant & plus respectable en augmentant encore sa certitude. Ce chemin étoit simple & frayé, comment a-t-on pu le ren-

dre ſi difficile & ſi déſeſpérant?

C'eſt ſans contredit, une choſe fâcheuſe à ſe rappeller; mais il eſt malheureuſement vrai, que pendant que l'eſprit humain ſe développe, les vices de ſon cœur ſe ſubtiliſent & s'affinent. Des hommes indignes de pénétrer dans les myſteres de la nature, firent trop tôt ſervir à leur cupidité des connoiſſances qui au contraire auroient dû, par les grandes vues qu'elles donnent à l'eſprit, rendre mépriſables à leurs yeux, les biens que jette indifféremment le haſard ſur le ſçavoir & l'ignorance. De-là, eſt né le ſeul vice qu'on puiſſe reprocher à la Médecine ancienne, l'air myſtérieux qu'elle a paru donner aux obſervations les plus ſimples. Pour garder ce ton impoſant il a fallu faire naître & fortifier dans l'eſprit des Peuples, des préjugés auſſi déſavantageux à l'Art qu'ils pouvoient être utiles aux Artiſtes. Les hommes cherchent naturellement à gouverner. Dans des ſiecles

où il étoit aiſé d'aſpirer à la Royauté, d'uſurper même les honneurs dûs à la Divinité, les plus habiles des hommes concentroient dans leurs familles, & dans le Sacerdoce dont ces familles étoient en poſſeſſion, les connoiſſances qu'ils pouvoient avoir acquiſes : ils étoient ravis d'avoir l'air biſarre & ſingulier, pour paroître inſpirés. On avoit plus de foi à un Oracle, qu'à une propoſition démontrée par la raiſon qui ſemble de droit appartenir à tous les hommes. Les Oracles d'Eſculape, dont nous avons quelques fragmens ne ſont que des recettes. Télephe dont l'ulcere eſt nettoyé avec de la rouille ne nous préſente qu'une poſſibilité aſſez ſimple. Les bains émolliens avec leſquels Médée rajeûnit Eſon, ou du moins le guérit d'une maladie de ſéchereſſe, n'ont rien que d'aſſez naturel. L'enthouſiaſme & l'intérêt ont fait tout le reſte du myſtere : il paroît ridicule à nos yeux. Hélas ! les ſiecles les plus ſça-

vans, les plus ſçavans hommes de ces ſiecles ont-ils toujours pu s'en garantir, quand ils ont vu un Médecin honnête, examiner beaucoup, promettre peu, & un ignorant audacieux au contraire, promettre beaucoup & n'examiner rien ?

C'eſt encore un malheur attaché à la nature humaine, que les préjugés, ſur-tout, ceux qui inſpirent ou la crainte ou la confiance, ſubſiſtent par delà même la conviction intime que les hommes ſenſés ont de leur fauſſeté. Liſez tous les ſignes funeſtes que les Romains craignoient, & que Pline a rapportés ; ce ſont encore ceux que craignent nos femmes, & nous y en avons ajouté d'autres. Ces préjugés forment autant d'arts & d'artifices frivoles. Ainſi dans les obſervances légales des Egyptiens, au milieu de loix fondées ſur la raiſon, on trouve beaucoup de préjugés. Dans les purifications des Pythagoriciens, dans le cercle Métaſyncritique des Méthodiques, on apperçoit

aiſément l'importance que met la cupidité aux moindres objets ; & l'on eſt obligé de convenir, que dans tous les temps la médiocrité du génie, en ſecondant l'avarice, a mis des entraves au progrès de l'Art. Ainſi la doctrine importante de la Gymnaſtique, devenue inutile entre les mains des Athletes, étoit parvenue à être l'objet du mépris des hommes qui profeſſoient la ſageſſe.

N'en rougiſſons point. La Philoſophie la plus ſainte n'a pas été exempte de cette infection. Mais combien a-t-il fallu à Hippocrate de ſoins, de juſteſſe d'eſprit & d'amour pour la vérité, quand il a voulu dégager la Médecine de ces ſuperſtitions impures qui la déshonoroient, & la rappeller à l'obſervation dogmatique & à la réflexion ſur l'obſervation.

Les obſervations précieuſes à la Médecine, celles dont Hippocrate déduiſoit ſes Aphoriſmes, ne ſont

donc pas la narration stérile d'un fait dont après tout, la répétition est peu importante, & presqu'impossible dans toutes ses circonstances. Elles deviennent dignes de notre attention lorsqu'elles servent à étendre la chaîne de tous les faits, & leur rapport entr'eux, ainsi que leur liaison nécessaire avec les principes. Alors elles ajoutent de nouvelles bases à l'Edifice de l'Art. Elles joignent la force d'une démonstration neuve à des vérités déjà démontrées; souvent elles laissent entrevoir des vérités dont les semences fécondes germant un jour, deviendront fertiles pour nos neveux. Mais une observation purement empyrique, qui, s'il étoit possible, ne produiroit dans notre esprit aucune espece de réflexion, qui n'occuperoit que notre mémoire, seroit absolument inutile. Si l'on accorde cette proposition, que personne, je crois, ne peut nier, on conviendra aisément, qu'il est nécessaire qu'un Mé-

decin qui veut augmenter la ſplendeur de ſon Art, ait une connoiſſance très-étendue & très-réfléchie de toutes les ſciences Phyſiques qui ont un rapport direct à la ſtructure du corps humain. Comment pourroit-il ſans cette connoiſſance pénétrer dans l'intérieur d'une obſervation. Comment pourroit-il l'envisager ſous toutes ſes faces, borner même les conſéquences qu'on en peut tirer, s'il ignoroit les rapports des propriétés des corps entre eux. Ce n'eſt aſſurément pas diminuer la noble ſimplicité de la Médecine, que de lui ajouter des richeſſes qui lui appartiennent en propre. Et ſi quelques eſprits peu judicieux en ont fait un abus dangereux, ce doit être pour nous un avis de ne pas nous écarter de la ſévérité que nous devons employer dans nos raiſonnemens. Mais jamais le mauvais uſage qu'on a fait de ces richeſſes, ne doit être une raiſon pour nous appauvrir mal-à-propos.

C'eſt certainement par un abus plus dangereux encore & plus funeſte à l'Art, que quelques Médecins modernes, chagrinés ſans doute du mauvais uſage que quelques Auteurs ont fait de la Phyſique, nous conſeillent, à l'exemple d'Ariſtippe, de jetter dans les déſerts, tout l'or qu'on en peut tirer, comme un fardeau inutile. Mais quoi ? aucune conſéquence tirée des faits Phyſiques & Chymiques n'eſt-elle vraie ? N'en avons-nous pas emprunté des lumieres même pratiques. Ce ſeroit combattre l'évidence, que de s'obſtiner à le nier. C'eſt donc une injuſtice que de vouloir bannir de l'eſprit du Médecin une ſource de connoiſſances, comme ſi l'ignorance pouvoit produire autre choſe que l'ignorance. Au contraire, c'eſt aux travaux des plus ſçavans des hommes, Fernel, Baillou, Harvey, Malpighi, Borelli, Bellini, Perrault, Boerhaave, que notre Art doit ſon accroiſſement dans ces derniers ſiecles, pendant que

les Ouvrages de la plupart des Obſervateurs empyriques ſont enſévelis dans le néant, comme nous verrons de-même y rentrer les travaux aiſés & imaginaires des gens qui loin des ſentiers de la vérité, prônent avec enthouſiaſme des méthodes générales, ſur des maux, qu'il falloit au contraire bien diviſer pour les éclaircir.

Ce ſeroit bien mal interpréter cette propoſition, que d'en vouloir inférer, que tous les Ouvrages des Médecins qui n'ont rien emprunté de la Méchanique ni de la Chymie, ſont des Ouvrages inutiles. Ces Sciences ſont très-différentes de la Médecine. Celle-ci en eſt abſolument indépendante; mais il eſt certain que ces grands hommes qui, privés de l'appui de ces deux ſources de connoiſſances, nous ont ouvert tant de tréſors, nous euſſent été plus utiles encore s'ils euſſent été dirigés dans leurs études par les lumieres de ces deux Sciences.

Car encore une fois il seroit ridicule d'attribuer à ces Sciences les écarts de leurs enthousiastes. Sydenham est assurément un des Médecins qui ayent eu la théorie la moins exacte, mais rien n'est si dogmatique que ses observations. Le doute philosophique dont il fait profession le ramene perpétuellement à la Médecine d'Hippocrate; & il est aussi éloigné de la méthode des Empyriques, que le Ciel l'est de la Terre. Personne n'a mieux divisé que lui les différentes classes des maladies, n'a mieux rapproché les circonstances qui les déguisent, n'a parlé mieux que lui, contre ce fatras de remedes échauffans, dont les Médecins venus du Nord abusoient trop souvent. Certainement ce n'eût jamais été de son aveu qu'on eût fait imprimer ces *processus integri*, que des Ecrivains mercenaires, ont ajouté à la fin de ses œuvres. Aussi suis-je bien loin de vouloir flétrir les lauriers qui couronne-

ront éternellement ſon front. Mais ſi nous demandons aux Médecins qui ont le plus lu, quel fruit ils ont retiré de toutes ces centuries d'obſervations iſolées qui rempliſſent tant d'*In-folio* volumineux, ils conviendront tous que ces Livres ont été preſqu'entiérement inutiles au progrès de l'Art. Sans doute on doit faire un très-grand cas des Tables Météorologiques & Noſologiques, qui s'impriment actuellement dans preſque toutes les parties de l'Europe; mais on conviendra avec le ſçavant M. Deſmars, que la ſimplicité des obſervations d'Hippocrate ſur les Epidémies, eſt bien auſſi eſtimable. Pourquoi. C'eſt que ſans entrer dans une infinité de détails minutieux, peut-être inutiles, qui ſurchargent la mémoire, & détournent l'eſprit de l'attention qu'il doit aux faits les plus importans, elles contiennent les rapports connus de ſon temps de la cauſe avec les effets. Et les premiers Aphoriſ-

mes de la troisieme Section, sont les Corollaires aujourd'hui démontrés par la Physique, de ce qu'Hippocrate avoit trouvé par la fidélité de l'observation.

Il s'ensuit de tout ceci, du moins si l'amour de cette Science ne m'aveugle point, que la Médecine a une marche sure, dogmatique, dans laquelle un esprit juste peut hardiment entrer, certain d'être toujours utile à ses Concitoyens, & de ne leur être jamais nuisible; en état de mépriser les vaines clameurs des ignorans, d'apprécier les succès faux & mendiés, d'applaudir aux méthodes sçavantes que des Médecins éclairés proposent, & de voir toujours la vérité devant ses yeux, soit que la nature daigne la lui dévoiler en entier, soit qu'elle ne lui en laisse appercevoir qu'une partie.

Le reproche le plus ordinaire que nous fassent les Sçavans, c'est que notre Art est conjectural. Nous

ſommes, dit-on, des aveugles qui connoiſſons par habitude les rues d'une Ville inconnue à d'autres aveugles, nous pouvons les conduire. Mais ſi quelque obſtacle imprévu s'oppoſe à notre marche ordinaire, alors nous tombons & nous entraînons dans notre chûte celui qui de bonne foi s'étoit livré à notre conduite.

Nous ne répondrons qu'en partie à cette objection. Car ſi on prétend que l'Art en lui-même eſt conjectural, nous le nierons tout uniment. Il eſt de l'eſſence d'un Art d'être fondé ſur des principes évidens, d'en tirer des conſéquences démontrées. Et le nôtre eſt dans ce cas. Si l'on veut nous faire dire que l'application de ces principes eſt conjecturale, nous en conviendrons d'autant plus volontiers qu'aucun autre Art, à l'exception de ceux qui tiennent l'équerre & le compas, n'eſt en droit de nous faire ce reproche. Telle eſt la foibleſſe de la frêle hu-

manité. Son génie s'éleve jusqu'aux vérités abstraites les plus relevées, il les sonde, il les pénetre ; tant qu'il travaille dans le vuide aucun obstacle ne semble l'arrêter. Faut-il réduire ces dogmes en pratique, des nuages épais couvrent ses yeux, un moment lui donne un rayon de lumiere, un autre moment le lui enleve. Les faits, les hommes, les circonstances, tout se réunit pour le tromper, & pour lui dérober la vérité, qui étrangere à la terre, semble ne se découvrir que pour nous faire adresser nos vœux vers la Patrie où nous la verrons face-à-face. Connoissons-nous sur la terre rien de plus démontré que la Morale, qui doit diriger les actions de tous les hommes, qui nous est inspirée plutôt encore qu'elle ne nous est enseignée. Les loix ne sont que la morale réduite en action. Tout est clair, tout est précis, & cependant tous les jours au Barreau on soutient de bonne foi deux opinions

contraires. Que dis-je ! Les arrêts désintéressés des Juges les plus vertueux, ont souvent scellé deux opinions contraires du sceau de leur autorité sacrée.

La pratique de la Médecine est conjecturale. C'est en cela qu'elle exige & plus de justesse d'esprit & plus de sçavoir. Lien conjecturer est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Dieu seul infiniment sage, agit toujours à coup sûr. C'est sur des conjectures, qu'est fondé le commandement des Etats & des armées, la navigation, quoique toute astronomique, n'en est pas exempte. Mais du moins la Médecine a-t-elle cet avantage avec tous les Arts démontrés, que les inductions qu'elle tire, suivant les loix que le grand Newton a établies sur les inductions en Physique, dépendent toutes d'expériences multipliées qui se réunissent à un même centre ; que le fonds de ses conjectures est uniforme, & a toujours

été le même entre les mains des Médecins vertueux & de bonne foi, dans tous les âges, dans tous les temps, dans tous les climats. C'eſt ce que M. Barker, ſçavant Médecin de Londres, a démontré dans le Livre, dont nous donnons une nouvelle Edition, parce que devenu rare à Paris, il étoit dangereux que ce monument élevé à la gloire de la Médecine, capable d'encourager ceux qui étudient, ne s'éclipsât enfin de notre Pays dans un temps où quelques Médecins jouiſſant d'ailleurs d'une réputation méritée, ſemblent faire des efforts pour rappeller tout à l'empyriſme, c'eſt-à-dire, pour détruire leur Art.

M. Barker n'a ſuivi la conformité de la Médecine ancienne & moderne, que ſur les maladies aiguës, & ſur la méthode de les traiter. En effet, ces maladies préſentent un tableau plus vif de l'action de la nature, toutes les forces concentrées vers un ſeul objet, une activité entiere, un

ſuccès prompt, & par conſéquent moins de place pour le doute & pour l'héſitation. Mais cette conformité eſt la même pour les maladies longues, entre les Médecins anciens & entre les Médecins modernes. Les inſtrumens avec leſquels on remplit les indications ſont ſans doute beaucoup perfectionnés: mais ſi les vues ſont exactement les mêmes, le fond de l'Art eſt uniforme.

En effet, ces maladies ne guériſſent que par l'activité de la nature. Sans elle tout eſt inutile, Hippocrate l'a prononcé; il eſt vrai qu'au premier coup d'œil il ſemble qu'on ſoit en droit de lui reprocher ſon peu d'efforts. Dans une partie des maladies chroniques, elle paroît indifférente à la guériſon; dans les autres au contraire, ſes efforts même ſont pernicieux & hâtent la perte du malade. Quant aux maladies dans leſquelles la nature paroît indifférente, Hippocrate poſe pour principe que plus

la nature eſt foible, plus la maladie doit être longue; & ce principe eſt évident. Cette foibleſſe de la nature peut dépendre ou de ce que ſon activité eſt enchaînée dans ſa ſource, comme lorſque la cauſe attaque la tête, la poitrine, l'eſtomach; ou de ce que la maladie eſt placée hors du centre de l'action de la nature; telles ſont les maladies qui n'attaquent que les parties lymphatiques. Les efforts de la nature ſont inutiles & par conſéquent pernicieux, toutes les fois qu'elle s'épuiſe à combattre un ennemi qui ſe renouvelle continuellement, & qui par conſéquent uſe les forces, & les fait ſervir d'inſtrument à la deſtruction. Telles ſont toutes les phtyſies.

Dans l'un & dans l'autre de ces cas, les indications que préſentent les maladies chroniques ſont les mêmes que celles qui appartiennent aux maladies aiguës. Rendre à la nature ſon activité en enlevant les inconvéniens

inconvéniens qui s'oppoſent à ſon action, tantôt l'augmenter, tantôt la modérer, ou détourner par une révulſion artificielle ſon activité pernicieuſe de deſſus les parties importantes, & la rappeller au contraire ſur d'autres moins précieuſes, ont été les ſeules indications que les Anciens ayent ſuivies, & c'eſt dans ces opérations que conſiſte de même toute la Médecine des Modernes. La Pharmacie de ceux-ci eſt beaucoup plus riche, leur Chirurgie plus induſtrieuſe; mais encore un coup, leur Médecine eſt la même & ne changera jamais. Je ne ſçais même ſi en gagnant d'un côté dans la Matiere Médicale & dans la Chirurgie, nous n'avons pas prodigieuſement perdu dans la conduite du régime, dans la ſcience de la Gymnaſtique & dans l'uſage des différentes eſpeces de bains, dont nous ne connoiſſons plus que les noms, & qui conſtituoient une Médecine préſervative très-riche. Il eſt

ſans doute impoſſible de ſuivre cette conformité dans un grand nombre de maladies chroniques. Le ſujet eſt trop vaſte. Qu'il nous ſoit permis d'en effleurer un exemple.

Les différentes eſpeces de Phtiſie pulmonaire, forment un des ſujets qui ayent le plus mérité l'attention d'Hippocrate. Non-ſeulement il les diviſe par leurs différens phénomenes ; il va plus loin, il recherche leurs cauſes, il examine leurs invaſions, il peſe avec exactitude les ſignes qui les annoncent de loin. Ses remarques ſur les fluxions qui ſont la ſource des phtiſies, ſont toutes fondées ſur une obſervation exacte. Schneider, Sanctorius, Gorter ont certainement mieux entendu les cauſes phyſiques des fluxions. Ils ne les ont pas mieux obſervées, ils n'ont fait que prouver par leur théorie la vérité de ſes obſervations. Ils ont démontré par une phyſique exacte combien elles ſont con-

formes à la nature. Sans doute dans toutes ces fluxions, dans tous ces écoulemens âcres, qui paroissent à nos sens dépourvus de théorie, descendre de la tête & former un dépôt sur la poitrine, le mieux seroit de rétablir promptement la transpiration. Mais les Médecins exercés conviennent tous que cette route est une route qui n'appartient qu'à la nature, & que l'art ne peut presque jamais forcer. Sanctorius nous l'a appris. Jamais la transpiration ne résiste si fort à son rétablissement, que lorsque sa cessation a excité un éréthisme. Que fait Hippocrate dans ces cas; il s'occupe à faire une révulsion prompte, à ouvrir des portes à cette humeur, dont la route se trace sur la poitrine, & où elle peut produire promptement des ravages funestes. Nous sommes étonnés des purgatifs violens qu'il employoit. Mais le danger étoit à la porte. Il ne connoissoit pas la diversité des instrumens dont nous

jouiſſons. Il appliquoit après les purgatifs, des cauteres actuels comme nous employons les véſicatoires. Boerhaave même loue & indique cette méthode que Galien avoit adoptée de ſon maître. Bennet qui dans un ſiecle plus heureux a travaillé plus obſcurément qu'Hippocrate ſur cette matiere, fait conſiſter la plus grande partie de ſa curation dans ces moyens. Morton l'a adopté. La négligence des malades & des Médecins ſur cet article, ne dépend que du peu d'attention que font les hommes aux commencemens des maladies les plus dangereuſes. Ces ſecours prompts une fois employés, dans une maladie longue dans laquelle la nature ne fait que des efforts pernicieux, il n'agiſſoit plus que par le régime; mais ce régime étoit diſpoſé de façon, qu'en adouciſſant & en empêchant la colliquation que le pus doit occaſionner lorſqu'il circule avec les humeurs, il procuroit la toux

comme un moyen d'expectoration.

Pour le faire avec ſuccès, il employoit un mêlange de miel, de vin miellé, & de ces herbes aromatiques que nous appellons inciſives. Il ne faiſoit uſage de ces plantes que lorſque les ſignes qui avoient précédé, lui annonçoient que la matiere de l'expectoration étoit gluante & glaireuſe. Sans cela ſi le pus étoit une fois bien formé, toute ſa curation conſiſtoit dans l'uſage des adouciſſans ſimples, ou plutôt il n'en admettoit aucune; car alors ces Médecins qui n'étoient que Philoſophes & qui n'avoient point épuré leur morale par les lumieres du Chriſtianiſme, abandonnoient les malades à leur ſort. Lorſque la Phtiſie ne dépendoit que du deſſéchement, il s'en tenoit au lait d'âneſſe, & au repos parfait, qui devoit avoir le plus grand effet ſur des peuples accoutumés aux plus grands mouvemens de la gymnaſtique. Galien n'a pas eu d'autre méthode que celle de

ſon Maître. Changez en baumes & en vapeurs Balſamiques les plantes qui conſtituoient la matiere médicale d'Hippocrate, vous aurez la méthode de Sydenham, de Boerhaave, de Morton, & de Mead.

Certainement il faudroit faire un livre plus volumineux que celui de M. Barker, pour ſuivre cette conformité dans les autres maladies chroniques, ou même pour détailler la délicate variété de la méthode d'Hippocrate dans la Phtiſie. Mais ce que l'on peut aſſurer, c'eſt que dans quelque maladie que ce fût l'adminiſtration des grands ſecours, étoit entre les mains des Anciens toujours fondée ſur les regles invariables que la nature a preſcrites, & que nous ſuivrons toujours, parce que la vérité en eſt éternelle.

Ainſi jamais ils ne purgeoient ſans avoir préparé leurs malades, c'eſt-à-dire, ſans avoir rendu la matiere mobile, & les ſolides ſouples. Jamais après l'action des purgatifs ils ne né-

gligeoient de fortifier les corps fatigués. Ils ſuivoient cette même méthode dans tous les cas où ils vouloient faire quelque évacuation, ou quelque révulſion importante; à moins cependant que le danger ne preſsât; car alors également éloignés de la timidité & de l'imprudence, ils agiſſoient avec vigueur, aimant mieux par un trouble violent, changer la face de la nature & lui donner une nouvelle activité, que de laiſſer le malade dans un état néceſſairement funeſte. Mais bientôt, lorſque le danger éminent étoit paſſé & que le malade étoit en sûreté, ils n'achevoient la guériſon qu'en ſuivant leurs principes, qui ſeront toujours ceux de la vraie Médecine, & auxquels la raiſon la plus auſtere ne peut qu'applaudir.

Il nous reſte à parler de l'Edition que nous donnons: nous aurions ſouhaité la rendre plus parfaite en la confrontant avec l'Original. Mais nous n'avons pas pu nous procurer

un exemplaire Anglois du Livre de M. Barker, les Libraires de Londres n'ayant pu nous le fournir. Ainsi la traduction de M. Barker est de M. Schomberg, qui fort versé dans la Médecine, l'est moins dans la pureté de la langue Françoise. Nous n'avons pas cru devoir changer son style, de peur d'altérer le texte de l'Auteur. Monsieur Desessartz, Médecin de la Faculté de Paris, fait pour donner lui-même des Ouvrages beaucoup plus importans, & qui en a déjà donné plusieurs estimés de tous les Sçavans, a bien voulu nous aider de ses lumieres & de ses remarques utiles. C'est du moins un garant sûr du soin que nous avons donné à cet Ouvrage.





PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

LA lecture de l'Original de ce petit Ouvrage, écrit par un de mes Compatriotes, m'a fait tant de plaisir, que je résolus d'abord de le traduire; mais j'ai un peu hésité si je le traduirois en Latin ou en François. Je me déterminai bientôt en faveur de cette derniere Langue, lorsque j'eus fait réflexion que l'Auteur n'avoit pas écrit pour les Médecins seuls, mais que son dessein étoit, *de justifier la Médecine des reproches que lui font les ignorans, & d'empêcher tous les hommes de se laisser tromper par les Empiriques, & par tant d'autres, qui sous ombre d'un peu de pratique, osent sans étude & sans lettres se donner pour Médecins.* Cette pensée me fit résoudre à mettre ce Traité en François, persuadé qu'il seroit mieux reçu, & qu'il tomberoit entre les mains d'un plus grand nombre de personnes, que s'il eût été traduit en Latin; parce que, quoiqu'il soit composé pour être lu de tout le monde, peu de gens aiment les lectures qui exigent de l'application; on lit autant & plus pour s'amuser, que pour s'instruire.

Cet Essai convaincra combien l'Art de la Médecine est aisé & naturel; combien ses Préceptes sont sûrs & bien raisonnés, pourvu qu'on veuille marcher fidélement sur les traces de l'inestimable Pere de la Médecine. Aveuglés par des notions chimériques, entraînés par des systêmes de pure fantai-

fie, & plus ſouvent remplis de notre propre ſuffiſance, il ne ſeroit pas étonnant de nous voir retomber dans toute la honte & le diſcrédit où la Médecine a ſi long-temps langui. Car de quels ſuccès pouvons-nous nous flatter, ſi nous ne prenons pas une méthode qui nous en aſſure de bons ? Et où trouverons-nous cette méthode ailleurs que dans une étude aſſidue des opérations de la nature, ſans le concours de laquelle un Médecin ne pourra jamais parvenir à ſon but — *Φύσιος γὰρ ἀντιπρηγματευούσης κενεὰ πάντα* — *Νούσεων φύσιες ἰητροὶ* — Cette ſeule réflexion d'Hippocrate entr'autres, prouve aſſez combien il faiſoit de fond ſur cette recherche profonde, & cette ſoigneuſe obſervation de tous ſes mouvemens, que Monſieur Barker recommande avec tant de juſtice & de zele.

Sydenham, que ſon attachement ſcrupuleux aux loix de la nature, a rendu un des plus excellens & des plus heureux Médecins, & qui méritoit le titre glorieux de ſecond Hippocrate, ſe plaint avec eſprit de ceux qui au-lieu d'étudier exactement les maladies, & de s'appliquer à la connoiſſance des remedes propres à les guérir, ſe fatiguent par des ſpéculations abſtruſes, ſur des phénomenes curieux, qui très-ſouvent n'ont de réalité que dans le cerveau qui les a créés, & qui ne ſont bons qu'à leur fournir matiere à de vaines Diſſertations, *ita ut quæ medica appellatur,* (dit-il,) *reverâ confabulandi garriendique potiùs ſit Ars, quàm medendi.*

Nous ſerions cependant, Monſieur Barker & moi, fort fâchés que l'on crût que nous ayons eu la moindre intention de blâmer l'étude du Méchaniſme & de la Philoſophie naturelle, ou de diminuer l'eſtime qu'on leur doit ; c'eſt à l'une & à l'autre que nous devons les différentes découvertes de l'Anatomie, la connoiſſance des loix de

l'œconomie animale & de ses sécrétions, & les progrès considérables de la Chimie & de la Pharmacie. Quand le but des recherches curieuses que nous faisons est de trouver le vrai dans des matieres qui intéressent le bien ou la santé des Citoyens, notre étude alors est non-seulement propre à orner l'esprit, elle est encore utile, elle est nécessaire. Que d'obligations n'avons-nous pas (pour ne point sortir de l'Angleterre) à l'immortel Newton, au profond Locke, à l'ingénieux Docteur Freind, au sçavant Mead? Leur Philosophie n'a rien de rebutant, elle n'est point embarrassée des épines d'une infinité de questions frivoles & inutiles: Par-tout, au contraire, elle présente une moisson magnifique de notions également vraies, & également sublimes: Par-tout y regne un sçavoir, sans lequel les opérations de la nature étoient presqu'inintelligibles, & la Médecine manquoit de sa plus brillante lumiere.

Monsieur Barker a pris dans ce Traité la voie la plus sage, la plus juste, & les mesures les plus propres à convaincre ses Confreres en Médecine, aussi-bien que le Public, de ce qui occasionne tant d'erreurs dans la pratique; & il fait comme toucher au doigt, qu'elles ne sont pas causées par un vice de l'Art, mais par l'ignorance des Praticiens. S'il eût aimé la satyre, il avoit ici un beau champ à s'étendre; mais on ne sçauroit trop admirer la solidité de son raisonnement, & la sagesse de sa retenue: il ne s'attache qu'à l'instruction commune; & je ne doute pas qu'il n'ait un succès plus heureux qu'il n'ose lui-même l'espérer; soit en donnant aux Médecins l'envie de suivre la sage méthode qu'il présente, & qu'on n'auroit jamais dû abandonner; soit en faisant regarder ceux qui ne s'en écartent point comme les seuls vrais Médecins, les seuls dignes de la confiance & de l'estime

de leurs Concitoyens *.

J'ai cru pour satisfaire la curiosité de quelques-uns des Lecteurs & leur épargner la peine d'une confrontation toujours pénible, devoir leur mettre sous les yeux les Passages que Monsieur Barker ne fait que désigner ; j'ai corrigé quelques fautes qui ne doivent sans doute être attribuées qu'à la négligence de l'Imprimeur Anglois. Au reste, je me suis attaché à rendre l'Original mot pour mot, au moins, ne me suis-je en rien écarté du sens de l'Auteur.

* Monsieur Barker est mort depuis quelques mois : je n'oserois entreprendre son Eloge ; pareille entreprise est au-dessus de mes forces ; mais je ne sçaurois m'empêcher de dire en peu de mots, que c'étoit un genie supérieur, Homme d'une très-grande érudition, & Médecin très-habile.





PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

L'Essai ſuivant eſt l'ouvrage de quelques heures de loiſir ; des diſputes Médicinales arrivées derniérement, & qu'il n'eſt pas beſoin de rapporter ici, y ont donné occaſion.

C'eſt une remarque fort ancienne, & que l'expérience a ſouvent vérifiée, que rien ne contribue davantage à l'opprobre de l'Art, que les différends qui s'élévent quelquefois entre ceux qui l'exercent : car le monde en conclut auſſi-tôt, que les Médecins n'ont ni regle ni méthode certaine de pratique à ſuivre, & que la guériſon d'un malade dépend uniquement du hazard.

Le principal deſſein de ce Traité eſt de laver l'art de ce reproche, en faiſant voir qu'il y a une regle de pratique ſûre,

au moins pour les maladies aiguës ; & que les meilleurs Médecins de tous les âges s'y ſont conformés dans le traitement de ces maladies.

Ainſi c'eût été m'éloigner de mon ſujet, que d'y avoir inſéré le mêlange de ces controverſes qui ont été agitées depuis peu ; ce que j'ai dit n'y a d'autre rapport, qu'en ce qu'il ſert comme de pierre de touche pour diſtinguer juſqu'où la ſaignée, la purgation, &c, dans chaque cas particulier, s'accordent avec la regle dont il eſt parlé ici, qui a été enſeignée par Hippocrate, & que ſes plus excellens ſucceſſeurs ont religieuſement ſuivie juſqu'à préſent.

Si le Lecteur s'attend à trouver ici des réflexions perſonnelles, je dois lui dire d'avance qu'il s'eſt trompé, & ce que j'ai appris d'une de ces maximes que tous les ſiécles ont reſpectées, « C'eſt » que le devoir d'un Médecin eſt de » faire de nouvelles découvertes dans » ſon art, ou de perfectionner celles » qui ont déjà été faites, plutôt que de » perdre ſon tems à cenſurer les autres » & à les rendre mépriſables » *.

---

† Ἐμοὶ δὲ τὸ μὲν τι|χειν, ὅ, τι καὶ εὑρεθὲν
τῶν μὴ εὑρημένων ἐξευρίσ-|κρέσθον ἢ ἀνεξεύρετον,

Quant à l'accueil que l'on pourra faire dans le monde à cet Ouvrage, je ne m'en mets pas fort en peine. Je n'ai pas la foiblesse de m'imaginer qu'une apologie de la Médecine soit fort goûtée du Public, qui, en général, est très-aise d'avoir au contraire occasion d'en faire des railleries ; & d'un autre côté Messieurs de la Faculté ne manqueront pas de s'écrier avec Hecube :

Non tali auxilio, nec defensoribus istis
Tempus eget ....

Soit. J'aurai néanmoins la satisfaction de penser que si je ne réussis point dans mon principal dessein, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon tems, si en faisant voir ce que c'est que la Médecine, & quels doivent être les Médecins, j'empêche quelques personnes de s'en laisser imposer par les empiriques, & les autres ignorans, qui s'ingérent à exercer la Médecine.

ξυνέσιος δοκέει ἐπιθύμημά τε καὶ ἔργον εἶναι. καὶ τὸ τὰ ἡμίεργα ἐς τέλος ἐξεργάζεσθαι ὡσαύτως. τὸ δὲ λόγων οὐ καλῶν τέχνῃ τὰ τοῖς ἄλλοις εὑρημένα αἰσχύνειν προθυμέεσθαι, ἐπανορθοῦντα μὲν μηδέν, διαβάλλοντα δὲ τὰ τῶν εἰδότων πρὸς τοὺς μὴ εἰδότας ἐξευρήματα. Hippocrat. *de Arte*.

Si on m'objecte, comme on le pourroit peut-être, qu'il n'y a rien de nouveau dans cet Essai, ma réponse est que je n'ai pas prétendu instruire ceux qui sont déjà Médecins, suivant la vraie signification de ce terme; mais plusieurs de ceux qui en portent le nom, pourront y apprendre des choses qu'ils ne sçavoient pas auparavant; ou s'ils les sçavoient, au moins y verront-ils rassemblées en peu de pages, la substance de ce que l'antiquité nous a laissé, & l'histoire du traitement des maladies aiguës.

Car, pour me servir des expressions du scavant Monsieur Freind, « Qu'ont » fait autre chose les plus célebres Au- » teurs de l'antiquité, ces fondateurs de » la Médecine des Grecs, & des Ara- » bes? quelle autre fin se sont-ils pro- » posée dans leurs études, que de trou- » ver ce que c'est que d'imiter la Na- » ture; & de l'imiter cependant de ma- » niere à invoquer le secours de l'art, » toutes les fois qu'il étoit nécessaire » de modérer ou de régler ses efforts? * »

* Quid aliud egerunt Viri ingenio & doctrinâ præcellentes, illi instaurandæ Medicinæ inter *Græcos* & *Arabas* principes? quàm sibi propo-

Or c'eſt la véritable méthode de le faire qu'on a entrepris de démontrer ici.

ſuerint Studiorum metam, niſi ut id ipſum intelligerent *Naturam* ſequi, ita tamen ſequi, ut Arte eam, ubi opus eſſet, inflectere & regere poſſent. FREIND. *de Purgantibus*, *p.* 134.



TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

Préface de l'Editeur. page. *j*
—— *Du Traducteur.* *lvij*
—— *De l'Auteur.* *lxj*

Chapitre premier. 1
Chapitre deuxieme. 107
Chapitre troisieme. 244
Histoire premiere. 327
Histoire deuxieme. 330
Histoire troisieme. 333
Chapitre quatrieme. 336

ESSAI.



ESSAI SUR LA CONFORMITÉ DE LA MEDECINE DES ANCIENS ET DES MODERNES.

CHAPITRE I.

LA *Médecine*, (comme dit Hippocrate) *est de tous les Arts le plus excellent* : mais ce grand-homme, en lui donnant cet éloge, a soin de nous avertir que l'ignorance de quelques-uns de ceux qui se mêloient de l'exercer, & la folie

du Peuple qui embraſſe légérement toutes ſortes d'opinions, & qui n'eſt pas en état de diſcerner un vrai Médecin d'avec un Homme qui ne l'eſt que de nom, avoient tellement flétri la réputation de cet Art divin, qu'il avoit été regardé quelquefois comme le plus vil de tous *.

Je n'entreprendrai pas de faire de comparaiſon entre l'état où étoit la Médecine dans ces ſiecles obſcurs, & celui où elle ſe trouve dans les temps éclairés où nous vivons ; mais comme il eſt trop évident que le crédit de l'Art tombe plutôt que de s'élever, & que la Charlatanerie gagne de jour en jour du terrein, ce n'eſt pas ſans juſtice que nous craignons de le voir avec le temps s'avilir au point d'être regardé comme le plus mépriſable de tous les Arts, & qu'au lieu d'être

* Ἰητρικὴ τεχνέων μὲν πασέων ἐστὶν ἐπιφανεστάτη. διὰ δὲ ἀμαθίην τῶν τε χρεομένων αὐτῇ, καὶ τῶν εἰκῇ τοὺς τοιούσδε κρινόντων, πολὺ τι πασέων ἤδη τῶν τεχνέων ἀπολείπεται. Hippocrat. *Lex.*

exercé par des hommes qui réunissent le génie, le sçavoir, & la méthode scientifique, il ne passe entre les mains des empiriques les plus ignorans, & des Artistes les moins faits pour observer & pour diriger la marche de la nature.

Il n'est que trop vraisemblable que l'ignorance de quelques Praticiens est une des causes qui a le plus contribué à l'opprobre de l'Art; mais comme d'un autre côté, on ne sçauroit nier que notre siecle n'ait produit un aussi grand nombre de sçavans & judicieux Médecins qu'aucun autre âge (*a*), tandis que celui de ces prétendus Maî-

---

(*a*) Les Médecins sûrs de leurs principes, *dit Galien*, ressemblent à des Généraux qui sçavent se faire obéir, & qui par une discipline exacte, font fleurir le bon ordre, & maintiennent la bonne constitution de leur armée. La vile complaisance des gens qui agissent sans principe, dérange continuellement la marche de la nature & laisse tout diriger à un hazard aveugle. *Not. de l'Edit.*

tres, dont parle Hippocrate, eſt; je crois, fort petit, on ne pourra s'imaginer qu'avec peine, qu'ils ſoient ſeuls coupables du peu de conſidération dont jouit la Médecine. Il faut donc qu'il y ait une autre cauſe de cet effet; & à quoi pouvons-nous l'attribuer avec plus de raiſon, qu'à ce qu'Hippocrate déſigne dans la cauſe que nous venons d'indiquer, ſçavoir, l'incapacité du commun des hommes à juger du vrai mérite de la Médecine & des Médecins? Parce que le peuple ſe trouvant trompé dans ſon attente, en vient enfin naturellement à rejetter la faute ſur l'Art même (*b*).

(*b*) Le Vulgaire toujours injuſte à l'égard des Médecins, & ignorant le but que ſe propoſe notre Art, croit qu'un Médecin doit guérir ſuivant toute la force du mot, c'eſt-à-dire, qu'auſſi tôt qu'il eſt appellé, il doit adminiſtrer un remede qui chaſſe le mal ſur le champ. Il n'a aucune idée de l'action de la nature, de la régu-

Entre les reproches qu'on fait tous les jours à la Médecine, le plus grand, & en effet le plus fondé, eſt cette différence qui ſe rencontre quelquefois dans la maniere dont chaque Médecin exerce ſon Art. Car lorſque le vulgaire s'apperçoit de ces diviſions, il en conclut à la hâte, ou que les Médecins n'ont ni méthode certaine, ni regles de pratique à ſuivre ; ou qu'ils ne ſont pas d'accord ſur l'application de ces regles dans les cas particuliers (*c*).

larité de ſa marche & de ſes efforts ; ſi un Médecin ne guérit pas dans le jour même qu'il eſt appellé, il le lui pardonne à peine ; & s'il ne réuſſit pas, il s'en prend à la foibleſſe des ſecours, & jamais il n'a imaginé de faire la comparaiſon des forces du malade avec la violence de la maladie. *N. de l'E.*

(*c*) Si l'objection que nous font les ignorans, étoit dans les principes du ſçavant Bacon elle ſeroit juſte & légitime. Ce grand réformateur des Sciences, n'objecte à la Médecine telle qu'on l'enſeignoit de ſon temps, la variété de ſes hypotheſes, que pour la rappeller à l'étude de la nature

C'eſt l'objection que l'illuſtre Chancelier Bacon faiſoit contre la Médecine, & que mille autres après lui n'ont ceſſé de nous faire : mais

---

& à l'obſervation dogmatique, ſur laquelle même par la ſeule force de ſon génie, il a établi des regles dignes de l'attention des plus ſçavans Médecins, dignes d'Hippocrate même qu'il paroît n'avoir pas lu, du moins avec méditation; car il lui auroit rendu juſtice. Mais Bacon s'eſt trompé, ainſi que pluſieurs autres grands hommes, quand il a pris ces hypotheſes & ces jeux d'eſprit des Profeſſeurs pour l'Art même. Ce ſont des ornemens étrangers ſans leſquels l'Art peut exiſter, mais que de tout temps chaque Auteur a puiſés dans la Philoſophie de ſon ſiecle, & qu'il a cru être en droit d'ajouter à l'Art pour en faciliter l'étude & en lier les différentes branches. Mais l'étude de la marche de la nature eſt le fondement inébranlable de tous nos ſyſtemes. C'eſt à cette méthode comparée aux hypotheſes dont on l'a ornée, qu'on peut appliquer ce paſſage de Celſe: *Non poſt inventam rationem quæſitam eſſe Medicinam, ſed poſt inventam Medicinam quæſitam eſſe rationem.* Not. de l'Edit.

cette objection est encore plus ancienne ; car Hippocrate même en a fait mention. « Quand les Méde-
» cins, dit-il, disputent entre eux
» sur la maniere de traiter les mala-
» dies aiguës, que les uns approu-
» vent une méthode, & que les au-
» tres la condamnent, l'Art devient
» nécessairement l'objet du mépris
» du vulgaire, qui en tire cette con-
» clusion : *Que les Médecins n'ont*
» *point de regles certaines à suivre, &*
» *qu'il est faux que la Médecine soit un*
» *Art* » *.

Pour répondre à cette objection, il suffira de dire, avec Hippocrate, que cette division entre les Médecins, est elle-même une preuve de la réalité de l'Art. Car si l'Art n'existoit pas, s'il n'y avoit ni systême, ni préceptes, ni regles de pratique sur lesquelles l'Artiste pût se diriger, il n'y auroit pas de bons & de mau-

* Καί τοι διαβολήν γε ἔχει ὅλη ἡ τέχνη πρὸς τῶν δημοτέων μεγάλην, &c. Hippocrates, *de victûs ratione in acutis.*

vais Médecins comme il y en a; mais ils ſeroient tous également inhabiles, également ignorans; & la guériſon des malades dépendroit uniquement du hazard. Il eſt conſtant au contraire que la Médecine eſt un Art réel, puiſque les Artiſtes s'efforcent de l'emporter l'un ſur l'autre, ſoit dans la pratique, ſoit dans la théorie : *tum manu, tum mente.* *

Cependant, pour donner une réponſe plus ſatisfaiſante, je tâcherai de prouver, 1. qu'il y a réellement une regle, une Méthode invariable d'après laquelle les Médecins doivent ſe conduire dans la pratique, ou pour mieux dire, en un

* Εἰσὶ δὴ δημιουργοὶ, οἱ μὲν, φλαῦροι· οἱ δὲ πολὺ διαφέροντες. ὅπερ, εἰ μὴ ἦν ἰητρικὴ ὅλως, μηδ' ἐν αὐτῇ ἔσκεπτο, μηδ' εὕροιτο μηδέν. οὐκ ἂν ἦν, ἀλλὰ πάντες ἂν ὁμοίως αὐτῆς ἄπειροί τε καὶ ἀνεπιστήμονες ἦσαν, καὶ τύχῃ πάντα τὰ τῶν καμνόντων διοικεῖτο. νῦν δ' οὐχ οὕτως ἔχει, ἀλλ' ὥσπερ καὶ τῶν ἄλλων τεχνέων πασέων οἱ δημιουργοὶ πολλὸν ἀλλήλων διαφέρουσι κατὰ χεῖρα καὶ κατὰ γνώμην, οὕτω δὴ καὶ ἐπὶ ἰητρικῆς. Hippocr. *de priſcâ Medicinâ*, Liber.

mot, que la Médecine est un Art réel. 2. Que les Maîtres de l'Art les plus fameux ont été, dans tous les siecles, d'accord sur la maniere d'expliquer ou d'appliquer cette méthode, au moins dans les points de Médecine les plus importans, sçavoir, le traitement des maladies aiguës, & c'est, selon moi, ce qui justifiera pleinement la Médecine du reproche qu'on lui fait; car si on vient à bout de le démontrer, comme je crois qu'il est fort possible de le faire par l'exemple des meilleurs Médecins, tels qu'Hippocrate, Galien, Sydenham, & Boerhaave, cette grande objection qu'on fait contre la Médecine tombera d'elle-même; & comme alors il sera évident que la division des Médecins ne provient pas de l'imperfection de l'Art même, mais ou de leur propre ignorance, ou de quelqu'autre cause vicieuse, il seroit bien déraisonnable de condamner l'Art pour les

fautes de ceux qui le professent (*d*).

(*d*) Nous irons plus loin, & nous démontrerons par cette réflexion une fois prouvée, que la Médecine est un Art qui existe par lui même, indépendamment de toute autre théorie, excepté celle que l'observation la plus sévere, nous apprend comme nécessairement. Les Médecins de bonne foi auront beau se diviser entre eux sur les explications physiques des phénomenes, sur la façon d'agir des agens extérieurs, les indications simples qui serviront de base à leur action seront invariables, & c'est une gloire dont tous les Arts pratiques ne peuvent pas se vanter. Pour faire entendre cette proposition à ceux qui n'ont aucune teinture de Médecine, mais qui sçavent raisonner, étudions les effets évidens du vent du Nord & de celui du Sud sur le corps humain, avec Hippocrate; d'après ces effets, établissons les constitutions épidémiques qu'ils doivent nécessairement produire, quand leur action est long-temps continuée; combinons-les avec les effets de la chaleur & du froid, de la sécheresse & de l'humidité; de ces causes combinées, naît une précision qui peut monter jusqu'à la certitude, quoi-

Il paroîtra peut-être fort étrange à bien des gens, que nous parlions ici d'une méthode, d'une regle de pratique invariable, dont les Médecins de tous les âges sont convenus; mais cette surprise cessera bientôt sans doute, si nous disons que cette regle n'est autre que celle-ci, sçavoir qu'un Médecin doit être le ministre de la nature; car je crois qu'il n'y a aucun Médecin qui n'a-

---

que nous ignorions parfaitement & les causes des vents, & leur façon d'agir physique; ensuite nous pouvons aussi combiner l'espece de remede qui convient aux maladies qui sont produites par ces causes, d'après les effets évidens de ces mêmes remedes; quoique nous ignorions leur façon d'agir physique. Ce n'est point que les connoissances physiques que nous pouvons acquérir soient à négliger, elles ornent l'esprit, elles assurent sa marche, elles tracent des routes nouvelles à des vérités qui peuvent devenir utiles. Mais elles ne sont pas, à proprement parler, du corps même d'un Art qui ne doit agir que par des indications évidentes. *Not. de l'Edit.*

voue de bon cœur, que c'eſt un principe de la vérité & de la certitude duquel on n'a jamais douté, & qui convient auſſi-bien à toutes les maladies, qu'à chaque circonſtance de ces maladies.

On pourra dire que quoique les Médecins admettent d'un commun accord cette regle générale de pratique dans tous les cas, ils ne s'accordent pas pourtant ſur ſon interprétation, puiſque tous font profeſſion de ſuivre la nature, & que leurs opinions & leur pratique ſont ſi différentes. Il convient donc d'établir ici le vrai but de cette regle, & de faire voir dans quel ſens elle a été reçue des plus excellens Médecins. Pour cet effet il eſt néceſſaire,

1. D'examiner ce qu'il faut entendre par la nature, & quelle eſt la maniere dont elle agit.

2. Fixer les bornes des provinces reſpectives de l'Art & de la nature.

Rien n'eſt plus néceſſaire à un Mé-

decin, que de connoître l'étendue du pouvoir de la nature dans la guérison des maladies, & par où l'Art doit commencer : car comme le défaut de cette connoiſſance rend l'Art purement précaire & incertain, particuliérement dans le prognoſtic, cette ignorance a auſſi donné la naiſſance aux plus funeſtes erreurs qui ſe ſoient élevées en différens temps parmi les Médecins. Il ſuffit de jetter les yeux ſur l'Hiſtoire de la Médecine pour être convaincu de la vérité de ce que j'avance. On y verra une troupe de Médecins, faiſant, pour ainſi dire, de la nature une Idole, lui attribuer un pouvoir tout divin, ſe déclarer ſes ſectateurs en toutes choſes, & ſe faire une loi de ne jamais réſiſter à ſes mouvemens. D'autres au contraire refuſent à la nature l'honneur même qui lui eſt dû ; & comme ſi les efforts qu'elle fait étoient toujours faux & défectueux, ils voudroient nous perſuader qu'on ne doit jamais

avoir égard à ses mouvemens, & que le devoir d'un Médecin est plutôt de la gouverner que de se regler sur elle.

Il s'ensuit de-là, que les premiers, sous le vain prétexte de suivre & d'assister la nature, l'ont très-souvent ruinée, en aidant son plus cruel ennemi, la maladie; & que les autres, ne faisant aucune attention ni à la nature ni à la méthode dont elle se sert pour éloigner le mal qui l'afflige, sont tombés dans l'extrêmité opposée, & se sont conduits comme s'ils eussent pensé que l'Art seul pût vaincre toutes les maladies.

Nous devons aux premiers l'usage des cordiaux, & des médicamens alexipharmaques dans le commencement des maladies aiguës, & en particulier dans celles qui sont du genre exanthémateux. Leur dessein étoit de faire sortir les pustules, & de chasser la malignité du venin qui se trouve dans le sang : nous sommes

redevables aux ſeconds de la méthode laborieuſe de dompter la maladie par des évacuations réitérées dans toutes les fievres ſans diſtinction, auſſi-bien que dans tous leurs différens accidens. La premiere méthode que ſuivoient les Diſciples de Van-Helmont, étoit la ſeule dont on fit uſage en Angleterre juſqu'au temps de Sydenham. La ſeconde avoit pour Patrons ceux qui ſe glorifioient du titre de Reſtaurateurs de la pratique des Anciens; mais on verra bientôt le peu de raiſon qu'ils avoient d'en agir ainſi, ſelon la penſée d'Horace:

Dum vitant ſtulti vitia, in contraria currunt.

Car pendant que les uns en ſuivant un régime chaud dans les fievres, n'ont fait autre choſe que jetter de l'huile dans le feu; les autres, donnant dans une extrémité contraire, ſe ſont oppoſés aux mouvemens de la nature; & au-lieu de l'aſ-

ſiſter, ils ont ou éteint la chaleur vitale, & rendu ſes efforts entiérement inutiles; ou ils l'ont tellement affoiblie qu'elle eſt devenue incapable de remplir les fonctions qui lui ſont propres pour délivrer le Corps de toutes ſortes de fievres (*e*).

(*e*) Il étoit cependant aiſé d'appercevoir que ces deux genres de Médecins ſe trompoient également, & que la ſource de leur erreur, étoit le trop de confiance en leurs propres lumieres & le défaut d'une obſervation attentive. La nature agit, voilà ce que nous ſçavons, mais nous pouvons nous tromper ſur ſa façon d'agir, & il ſera malheureux pour les malades, ſi croyant ſçavoir ce que nous ne pouvons qu'entrevoir, nous les traitons en conſéquence de nos ſyſtêmes & de nos préjugés. C'eſt ce que faiſoit Van-Helmont. Mais ſi au lieu de vouloir ſonder les cauſes, nous obſervons les effets, ſi nous nous attachons ſuivant les préceptes d'Hippocrate à étudier les ſignes ſalutaires des mouvemens de la nature & à les favoriſer; ſi nous nous oppoſons à ceux qui ont leur principe dans la cauſe de la maladie, qui par conſéquent pourroient nuire, & dont les ſignes ſont

Mais je ne veux pas m'étendre davantage là-dessus. Je reviens directement au premier point que je me suis proposé, sçavoir, de montrer, ce qu'il nous faut entendre par la nature, & quelle est la maniere dont elle agit.

Si nous examinons les différentes définitions que les Médecins & les Philosophes ont données du terme de nature, il ne nous paroîtra pas facile d'en former une idée juste & précise, parce que chacun d'eux s'exprime diversement selon les diverses idées qu'il s'en formoit.

Exposons ici un petit nombre de ces définitions : *La nature*, disent les uns, *est le principe interne du mouvement dans le corps.* D'autres par *la nature*, n'entendent que *le mécha-*

toujours évidens pour les gens instruits & attentifs, alors il est impossible que nous fassions aux malades le moindre tort ; que dis-je, il est au contraire impossible que nous ne leur soyons pas de la plus grande utilité. *Not. de l'Ed.*

nifme, la forme, ou la difpofition du corps. D'autres enfin, ont donné le nom de nature à l'ame même (*f*).

(*f*) Il ne faut pas chercher de myftere dans ce mot fi fameux. La nature eft le concours des forces du corps, pour conferver la machine. Le Créateur a doué les corps organifés de forces intérieures qui exécutent les fonctions; ces forces font liées à l'exiftence & à la vie du corps, & leur réfultat doit toujours tendre à fa confervation. Elles y confpirent toutes, c'eft une vérité qui n'a pas befoin de démonftration, puifque c'eft une chofe que nous démontre la moindre digeftion, la moindre fécrétion, fans parler des éternumens & des vomiffemens falutaires qui arrivent tous les jours fous nos yeux : que nous connoiffions les forces & leur façon d'agir, ou que nous ne les connoiffions pas, l'Art n'y gagnera ni n'y perdra. Il s'agit de fçavoir que ces forces agiffent, de diftinguer bien les fignes de leur action, leur tendance & leur portée, & nous ne rougiffons pas de le dire, Hippocrate connoiffoit ces chofes importantes auffi bien que nous, pour le moins. C'eft un raifonnement que ne veulent pas faire ceux qui font con-

Mais si nous réfléchissons attentivement, nous verrons que cette apparente diversité d'opinions ne doit son origine qu'à l'usage qu'on a fait du nom de nature, tantôt dans un sens actif, tantôt dans un sens passif; ou qu'à ce qu'en parlant de la nature, on l'a quelquefois considérée comme un être actif, quelquefois comme un être passif; ainsi lorsqu'Hippocrate donne aux élémens, entant que mêlés ensemble dans la constitution du corps, le nom de nature, il parle alors d'elle dans un sens passif, il veut exprimer une chose purement passive. C'est dans le même sens que Galien s'en sert, quand il dit que par le terme de

---

tinuellement à reprocher à nos Sçavans leurs hypotheses. Ils ne veulent pas considerer que ces ornemens sont des parures étrangeres à la Médecine. Nous insistons sur cette vérité parce que beaucoup d'Auteurs, même Médecins, n'ont pas senti cette différence de la physique de l'Art, à la physique des causes. *Not. de l'Edit.*

nature, il entend, *cette constitution de l'Animal qui est composée, & qui résulte de l'union du chaud, du froid, de l'humide, & du sec, ou des premiers élémens des êtres* *. De-même les Philosophes modernes, qui veulent que la nature ne soit que le méchanisme du corps, ne la considerent que dans un sens passif.

D'un autre côté, quand on dit avec quelques Philosophes que la nature est cette faculté qui gouverne l'Animal **, cette puissance mouvante qui est la cause de la formation, de l'accroissement, & de la perfection de l'Animal †; ou

* Hippocrates de Natura Hominis. Galen. L. 2. *in Aphorism.* Hippocr. 34. Cùm Natura multis dicatur modis accipienda, nunc est in eo significato quo multis in aliis locis usus est, & in toto Libro *de naturâ hominis*, in quo eam quæ fit ex primis Elementis Temperaturam, naturam nominat.

** Sanè Naturam cum dico, universam subs-tantiam ac temperiem quæ ex primis Elementis conflatur, significo, *calido*, *frigido*, *humido*, *sicco*. Gal. *de Temperamentis*, *Lib. III.*

† Natura est vis quæ ex se ipsa movetur, Auctor formationis, ge-

quand on la définit ce feu inné, ou cet esprit qui anime & préserve le corps, on doit prendre cette façon de parler dans un sens actif, pour signifier le principe interne du mouvement dans le corps. C'est dans le même sens que les Stoïciens appelloient *la nature un feu artificiel* *. C'est en prenant le mot *nature* dans ce sens actif, que les termes de nature & d'art sont regardés comme synonymes, ou que la nature est considérée comme l'Art; parce que dans ce sens elle pourroit, aussi-bien que lui, être définie, une cause efficiente qui opere, soit par quelque vertu d'influence, soit par quelque opération réelle. Conformément à cela, Platon appelle *la Nature un Art divin*, ou le *principe générique de l'Art* †; & Galien la définit le *pre-*

nerationis, perfectionisque. Idem, *Definitiones Medicæ*.

* Πῦρ τεχνικὸν. *Definitiones Medicæ*, Galeno *adscriptæ*.

† Ibid.

mier des Arts qui administrent la santé * (g).

Toutes les fois que les Médecins parlent des opérations de la nature dans le corps humain, on doit faire attention que les termes sont toujours pris dans un sens actif, & signifient le principe de l'action dans l'animal. Après avoir ainsi montré ce qu'on entend par la nature, nous examinerons ce qu'elle fait, & quelles sont ses opérations dans le corps humain.

C'est donc en Médecine un axiome aussi ancien que l'Art même, que *la nature guérit les maladies.*

---

* Galen. *Lib. VI.* Hippocrat. *de Morbis vulg. Comment.* 5. προὔκειτο γὰρ αὐτῷ δεῖξαι τὴν φύσιν πάντα ἐπὶ σωτηρίᾳ τοῦ ἀνθρώπου πράττουσαν.

(g) Cette façon de parler de Galien, & plus encore celle de Platon, sont métaphoriques. La nature est essentiellement liée à l'existence du corps, elle est le résultat nécessaire de ses propriétés, & ses merveilles sont celles de la création. *V. Galien* L. VI. Epidem. Comm. IV. & V. & *infra.* Not. de l'Edit.

Νούσεων φύσιες ἰητροί *.

Ainſi Galien nous dit, qu'il appartient au même Art de former une choſe, de la conſerver, & de la réparer après l'avoir produite. Il s'enſuit de-là que comme la nature a formé le corps dans ſon origine, il eſt de ſon devoir de le rétablir en ſanté quand il devient malade †. Quoi qu'il en ſoit; l'expérience réitérée (qui eſt le guide le plus ſûr) doit nous convaincre que la nature a le premier emploi dans la cure de pluſieurs maladies, & en particulier des maladies aiguës de toute eſpece; car la criſe qui diſſipe ces maladies eſt uniquement l'ouvrage de la nature (*h*). Mais il faut obſerver ici,

* Hippocr. *de morbis vulgaribus Lib. VI. Sect. V.*

† Galen. *Lib. VI. de morbis vulgar. Com. V.* His itaque poteſtatibus non modò ſanum animal tuetur, ſed etiam ægroto ſanitatem reſtituit.

(*h*) La nature guérit, c'eſt-à-dire, il y

que quand nous disons que la nature guérit, nous nous servons de ce terme dans le sens actif, & dans ce sens on peut dire non-seulement qu'elle guérit, mais aussi qu'elle pro-

---

a dans le corps humain vivant, par la nécessité même de sa structure, un effort continuel pour s'assimiler les substances étrangeres qui s'y sont introduites. D'où l'on doit tirer cette conclusion. Plus une substance est éloignée de l'état qui appartient aux principes du corps, plus elle est difficile à assimiler. Il s'ensuit que les efforts de la nature doivent être plus grands, pour en venir à son but. Ce sont ces efforts comparés à la grandeur de la cause ennemie qui sont la baze de notre prognostic. Si cette matiere est incapable d'être assimilée, de deux choses l'une, ou la nature parviendra à l'expulser, soit par les excrémens, soit par des abscès, ou enfin elle détruira elle-même cette machine, dont les efforts impuissans ont donné un plus grand degré d'action à la cause nuisible. C'est d'après ces principes incontestables qu'est fondée la doctrine des signes, qu'Hippocrate, Galien, Martianus, Prosper Alpin & Duret ont rendue si illustre. *N. de l'Ed.*

duit

duit ces maladies (*i*), puiſqu'entant qu'agiſſante elle eſt l'auteur de toutes les opérations & de tous les changemens, ſoit bons, ſoit mauvais, qui arrivent dans le corps humain.

On ne peut donc pas révoquer en doute la vérité de cette doctrine; mais elle ſervoit de fondement à deux opinions, toutes deux également fauſſes (*k*). La premiere, que la nature ſuffit d'elle-même pour la

---

(*i*) La maladie eſt toujours compoſée des efforts de la nature, ſur la cauſe de la maladie. Cette cauſe qui n'auroit aucune activité ſur un cadavre, excite les forces de la nature, produit un combat dans lequel il eſt poſſible que la nature ſuccombe, c'eſt en ce ſens que la nature eſt cauſe des maladies. *Not. de l'Edit.*

(*k*) Ces deux opinions dépendoient du peu d'attention des obſervateurs, mais elles ne couloient pas naturellement de la doctrine même, & les Sectateurs d'Hippocrate ont toujours ſçu ſe défendre de ces erreurs. *Not. de l'Edit.*

cure des maladies. La ſeconde ; que dans cette cure elle agit avec une connoiſſance intérieure, avec deſſein.

En conſéquence de la premiere opinion, il y avoit des gens qui croyoient que la Médecine étoit un Art inutile. Mais pour les réfuter, il faut ſe reſſouvenir que la nature conſidérée comme un principe actif, ou une cauſe efficiente, n'eſt qu'un Art d'un genre ſupérieur, qui de même que tous les autres eſt incapable d'opérer ſans l'aſſiſtance d'inſtrumens convenables. Car il eſt évident que la nature ne peut produire aucun changement dans le corps ſans le ſecours de l'air, de l'exercice, des alimens, des remedes, &c. Si donc la nature eſt une cauſe efficiente de la ſanté, on peut dire auſſi que l'Art qui lui fournit les matériaux qu'elle emploie, eſt une ſeconde cauſe, & le Médecin qui les applique eſt la troiſieme.

Cette ſubordination de cauſes

qui toutes concourent à une même fin, eſt parfaitement bien expliquée par Galien dans ſon Commentaire ſur le célebre paſſage d'Hippocrate que j'ai rapporté ci-deſſus.

Car après avoir remarqué qu'Hippocrate avoit raiſon de ſoutenir que la nature guériſſoit les maladies, il ajoûte à ce ſujet * : » Quelqu'un s'i- » maginera peut-être que ce ſenti- » ment rejette la Médecine, & la » rend inutile & ſuperflue. Mais les » expreſſions d'Hippocrate renfer- » ment un ſens caché, & ont be- » ſoin d'une explication plus éten- » due, & comme je n'ai point en- » core touché cette matiere, je vais » tâcher de la développer.

» Si quelqu'un donc diſoit qu'on » peut éloigner la maladie par le » moyen des alimens ſalutaires diſ- » penſés dans des temps & avec des

* Forſan enim quiſpiam hac oratione artem medicam tolli ſuſpicabitur, quocirca non ſimpliciter verba hæc accipienda ſunt. *Galen.* Lib. VI. *Hippocr.* de morb. vulgar. Com. 5.

» proportions convenables, par des » fomentations, des clysteres, des » saignées, ou d'autres traitemens » semblables, ce ne seroit pas » avancer une fausseté; non plus » que de soutenir que les Médecins » guérissent, & que la Médecine » contribue au rétablissement de la » santé. Mais de même qu'on peut » dire avec vérité que les Médecins » remédient au mal, il est également » vrai de dire que la nature admi- » nistre chaque chose pour la conser- » vation de l'animal, & que c'est » sur-tout elle qui guérit, spéciale- » ment quand elle se défait des hu- » meurs nuisibles par quelqu'éva- » cuation critique, comme par » exemple, par l'urine, les sueurs, » &c. Ainsi comme la nature, le » Médecin & la Médecine peuvent » se dire également les instrumens » de la cure des maladies, la seule » question est de sçavoir à qui d'en- » tr'eux on doit donner la premiere » place, & qui l'on doit mettre dans

» le ſecond rang; ſur-tout parce qu'y
» ayant encore d'autres choſes qui
» contribuent à la guériſon, on doit
» aſſigner à chacune la place qui lui
» convient.

» La nature donc, à parler pro-
» prement, guérit les maladies;
» mais on peut encore dire aſſez
» proprement, que la Médecine,
» le Médecin, & même les inſtru-
» mens dont il ſe ſert, guériſſent
» auſſi; peut-être pourroit-on ajoû-
» ter, que le Cuiſinier qui apprête
» les alimens, l'Artiſte qui fait les
» inſtrumens, & l'Apoticaire qui
» prépare les drogues, y contri-
» buent chacun en quelque choſe,
» puiſqu'on ſe ſert de ces Artiſtes
» dans la préparation des remedes.
» Cependant, dire qu'ils préparent
» les remedes, ne ſeroit pas s'expri-
» mer avec autant de juſteſſe & de
» préciſion, que de dire qu'ils pré-
» parent les matériaux dont les re-
» medes ſont compoſés; car les
» choſes ne deviennent remedes,

» que par l'application faite dans la
» ſaiſon. Ainſi le vin, ſi on le donne
» à propos, eſt un remede; mais ſi
» on en fait boire au malade aſſez
» mal-à-propos pour occaſionner
» la phrénéſie ou le délire, on ne
» peut plus lui donner le nom de
» remede, mais de cauſe d'une ma-
» ladie. Que peut-on donc appeller
» proprement la cauſe pour laquelle
» le vin devient un remede? N'eſt-
» ce pas celui qui trouve la méthode
» de le donner à propos? Et qui
» peut-il être que le Médecin? On
» doit ici s'appercevoir de la ſubor-
» dination des cauſes qui concou-
» rent à la ſanté : car le Médecin eſt
» plus néceſſaire au ſalut du mala-
» de, que le vin qu'il ordonne; puiſ-
» que le vin n'eſt un remede, que
» lorſqu'on le donne dans un temps
» & dans une quantité convena-
» ble.

» Or le Médecin connoît le temps
» & la maniere de ſe ſervir des
» médicamens, non pas ſeulement

» parce qu'il eſt un animal doué de
» raiſon, mais parce qu'il a appris
» l'Art de diſtinguer ce qui eſt ſalu-
» taire d'avec ce qui ne l'eſt pas. Car
» s'il n'avoit cette connoiſſance
» qu'en qualité d'animal raiſonna-
» ble, il eſt certain que tous les
» hommes ſeroient Médecins.

» Il s'enſuit delà que l'Art de la
» médecine par ſon rang & ſa dig-
» nité eſt ſupérieur au Médecin,
» parce que c'eſt le ſecours de l'Art
» qui le met en état de dompter
» les maladies. Et comme les inſtru-
» mens qu'il emploie le ſervent & le
» ſecondent lui & ſon Art, de mê-
» me la Médecine & le Médecin
» ſervent & ſecondent la nature,
» qui ordonne toutes les opérations
» dans le corps humain.

» De-là il paroît évidemment
» combien la nature eſt au-deſſus
» de tous les Arts qui contribuent
» en quelque maniere à la conſer-
» vation & au rétabliſſement de la
» ſanté, puiſque leur office conſiſte

» uniquement à lui fournir des ma-
» tériaux qu'elle puiſſe employer
» de la même façon que les autres
» Arts ſubordonnés au Médecin
» le fourniſſent de matériaux * ».

Ainſi quoiqu'on diſe parfaitement bien, que la nature eſt le principal des Arts qui diſpenſent la ſanté, ou, en d'autres termes, la premiere cauſe efficiente de la ſanté, néanmoins la Médecine, le Médecin, & même les médicamens dont il ſe ſert, peuvent être regardés comme autant de cauſes ſecondaires & ſubordonnées qui concourent à produire cet effet; & ſi, dans cet enchaînement de cauſes il en manquoit une ſeule, les autres ne le produiroient certainement pas; donc la Médecine n'eſt pas un Art ou ſuperflu ou inutile.

* Quare dignitate prior medicis Ars eſt, per quam medici fiunt, nam ejus vi illi utentes morbos pellunt. &c. *Galen.* L. VI. *Hippocr.* de morb. vulg. Com. V.

La seconde erreur qui, comme je l'ai remarqué ci-dessus, étoit appuyée sur l'axiôme, *que la nature guérit les maladies*, est celle-ci, sçavoir, *qu'elle n'agit pas nécessairement, mais avec une connoissance intérieure, & avec dessein.*

Cette idée, qui probablement doit sa naissance au sens erroné que l'on donne aux expressions d'Hippocrate *, jetta de si profondes racines durant quelque temps, qu'elle devint la doctrine dominante des Médecins. Conformément à cette opinion, Van-Helmont & quelques autres s'imaginerent que la nature

* Hippocrate lui-même ne le dit pas, il semble au contraire avoir appréhendé qu'on ne l'entendit dans ce sens-là; & c'est pour cette raison qu'après avoir dit *que la nature guérit les maladies*, il ajoute immédiatement, que quoiqu'elle ait trouvé les moyens d'agir, elle n'opere pas avec intelligence ou avec dessein, mais qu'elle fait ce qui est nécessaire sans l'avoir appris. Ce qui est la même chose que s'il avoit dit qu'elle agit en automate, ou comme un agent nécessaire. *Galen.* Comment. V. L. 6. *Hipp.* de morb. vulgar.

étoit une espece d'agent volontaire qui se chargeoit de son plein gré du soin de défendre le corps contre les incursions des causes morbifiques, & de lui rendre la santé quand il devenoit malade.

Pour répondre à cela, nous pouvons remarquer, que comme il est évident que la nature est la cause des maladies, ce qu'avouent les disciples de Van-Helmont mêmes, il paroît contradictoire de supposer qu'elle soit en même-temps la conservatrice de la santé. Mais afin de résoudre cette objection, ils prétendent que la nature, en occasionnant la maladie, n'a aucune mauvaise intention, mais seulement le bon dessein de chasser du corps quelque matiere nuisible, & par-là de rétablir le malade dans sa premiere santé.

Il est cependant fort facile de démontrer combien cette hypothese est mal fondée, soit *à priori*, soit par l'Histoire des Maladies.

Il eſt donc certain que la nature, tant dans l'homme que dans l'Univers, agit néceſſairement, ou ſelon les loix éternelles & immuables que lui a impoſées l'Auteur de ſon être. Il ſeroit facile de le prouver par une infinité d'argumens; mais je penſe qu'on peut être pleinement convaincu de cette vérité, ſi l'on fait attention que les opérations de la nature ſont conſtantes & uniformes; car où il y a du choix, là il doit y avoir de la variété; des actes conſtans & uniformes doivent être dirigés par une regle invariable.

Ce principe une fois établi, il s'enſuit que la nature n'a ni volonté, ni choix, mais qu'elle eſt dans une parfaite indifférence ſur les ſuccès de ſes propres opérations; qu'elle ne ſe propoſe ni le bien ni le mal de l'animal (*l*); & que par conſéquent

(*l*) Quoique la nature ſoit le concours des forces intérieures du corps, & qu'elle n'ait aſſurément par elle-même aucune in-

ses actes sont ou salutaires ou nuisibles, suivant les matériaux qu'on

---

tention, elle en a cependant une dans l'ordre de la création. Car toutes les forces sont disposées par la Providence pour tendre à la conservation du corps. C'est une proposition aisée à prouver. Quel est le but de ce nombre prodigieux de forces qui concourent à l'éternument? Quel est le but du vomissement? Quel est le but de la diarrhée? Pourquoi la pupille se rétrécit-elle au grand jour? Presque toutes les facultés du corps, presque tous les mouvemens méchaniques qui s'exercent dans la machine, même ceux qui sont faits pour retenir le corps dans la ligne de direction perpendiculaire à l'horison, nous démontrent évidemment cette proposition, que toutes les forces du corps connues & inconnues sont dirigées vers sa conservation. Ainsi quoique l'on ne puisse pas admettre le sentiment de ceux qui reconnoissent une raison d'action, ou un instinct particulier dans ces forces, telle a été la bonté du Créateur pour les animaux, qu'il a évidemment arrangé les forces de façon que l'augmentation seule des fonctions prises ensemble dans la machine, multi-

lui fournit pour agir, & les dispositions où le corps se trouve dans le

---

plie à l'infini les effets de chacune d'elles par leur concours unanime, comme nous le voyons dans les crises des maladies les plus violentes. Or, les effets naturels des fonctions tendant toujours à la conservation du corps, leurs effets augmentés doivent toujours être regardés comme ayant le même but, & dans l'ordre de celui qui a créé les forces, la même intention. Ainsi l'effet de ces forces est toujours bon par lui-même, comme nos Anciens l'ont reconnu, & comme on le trouvera amplement discuté dans Prosper Alpin. *De præsag. vitæ & mortis. Lib. 4. Cap* 2. Il n'est mauvais que par accident : C'est-à-dire, quand malgré des efforts redoublés, la nature ne peut pas parvenir à détruire son ennemi. Alors elle épuise ses ressources en efforts superflus, & ces efforts même servent à la faire succomber. Les Anciens disoient que la maladie dominoit la nature. Eclaircissons ceci par un exemple familier. La petite vérole maladie inconnue aux Anciens, mais qui suit évidemment l'ordre qu'ils avoient observé dans les actions de la nature, est composée de deux

moment de ſon action. Car tant que les fluides continuent d'être dans un

---

momens d'efforts, le premier eſt celui de l'éruption ; le ſecond celui de la ſuppuration. Si le levain n'eſt pas trop abondant, une fievre modérée fait cette éruption. Les efforts de la nature augmenteront en raiſon de la quantité de levain ; & malgré leurs forces, ces efforts deviendront inutiles ſi la quantité du levain qui doit être expulſé ſurpaſſe leur puiſſance expulſive ; alors le malade mourra dans la violence du combat. Si ce levain eſt compliqué avec une qualité putride ou âcre des humeurs, avec des levains étrangers dépendant des premieres voies, il n'y aura plus dans l'action de la nature cette régularité requiſe pour que la coction, & la préparation néceſſaire à l'expulſion de cette matiere morbifique ſe faſſe dans le temps preſcrit. De-là naît un nouveau danger. Dans l'un & l'autre de ces cas, qui ne voit, que plus les forces de la nature augmentent, plus elles accélerent la ruine du corps. Elles le font par deux raiſons, la premiere eſt que cette augmentation même détruit promptement le ton des ſolides, & la qualité plaſtique des fluides ; la ſe-

état ſalutaire, & que les vaiſſeaux conſervent leur mouvement tonique & leur figure, la nature agit d'une maniere uniforme, en changeant les alimens en chyle & en ſang, en faiſant les ſécrétions néceſſaires, & en diſtribuant la nourriture à chaque partie du corps; mais ces choſes ne ſont pas plutôt hors de l'ordre, que les fonctions

---

conde c'eſt qu'elles font avec tumulte, ſans regle & avec imperfection une éruption, dont la régularité ſeule pouvoit opérer la guériſon du malade. Il en eſt de même du temps de la ſuppuration. Cette ſuppuration eſt toujours un ouvrage utile & même néceſſaire de la nature; elle devient funeſte lorſqu'elle occupe ou le cerveau ou la poitrine, & lorſqu'une complication mortelle la fait dégénerer en gangrene. Car quoique la gangrene ſoit ſouvent une ſuite de l'action de la nature, elle n'en eſt jamais le produit immédiat. On trouvera l'effet des complications bien détaillé dans le petit Livre de Roderic à Caſtro, intitulé *Quæ ex quibus. Not. de l'Edit.*

naturelles tombent auſſi dans le déſordre; & quoique la nature conſidérée par abſtraction comme le principe du mouvement, continue d'agir avec la même uniformité qu'auparavant, les effets de ſon action ſur le corps ſont néanmoins fort différens. Par exemple, tant que les vaiſſeaux ſont ouverts le ſang ne ceſſe d'y couler avec régularité, mais ſitôt qu'il s'eſt formé une obſtruction dans une des ramifications d'une artere, la nature cauſe ſur le champ dans cette partie de la tumeur, de la douleur, & de l'inflammation, qui, ſi on n'y remédie pas à temps, ſe terminent en ſuppuration ou en gangrene. Dans ce cas, la maladie eſt l'ouvrage de la nature agiſſante ſur un corps mal diſpoſé, & la nature dans cette production opere non pas comme un agent volontaire, mais comme une cauſe néceſſaire (*m*).

(*m*) Quoique l'inflammation ſoit un

Je conviens qu'on nomme ordinairement, *changemens contre nature*, ceux qu'une maladie occasionne dans le corps; & il eſt vrai qu'ils ſont les effets d'une diſpoſition du corps contre le cours de la nature; mais nous ne devons pas entendre par-là, que leur production ſoit contraire à la nature; car les efforts qui en ſont la ſuite, pris dans un ſens abſtrait, ſont (s'il m'eſt permis d'uſer de cette expreſſion) auſſi ſtrictement réguliers & naturels dans la maladie que dans la ſanté (*n*).

---

grand mal, cependant ſa cauſe eſt plus dangereuſe encore; car ſi une cauſe faite pour exciter l'inflammation ne la produit pas, elle donnera naiſſance à la gangrene, comme nous le voyons évidemment dans les congélations, dans les apoplexies, & dans beaucoup de maladies des Vieillards. *Not. de l'Edit.*

(*n*) La réflexion que fait notre Auteur ſur la régularité des mouvemens de la nature dans la maladie, eſt une vérité dé-

Ainſi il eſt clair, *à priori*, que la nature n'agit pas par choix, ou avec deſſein, dans la production des maladies; & je vais prouver que cette hypotheſe eſt contraire à l'expérience même. Il feroit facile de le démontrer par beaucoup d'exemples, mais je n'en rapporterai qu'un ſeul.

Nous ſuppoſerons donc qu'une perſonne ait avalé quelque ſubſtance âcre & corroſive, & que cette ſubſtance ſoit paſſée dans les inteſtins, où elle ſe ſoit arrêtée; tandis qu'elle demeure dans cette ſitua-

---

montrée, & l'obſervation la plus ſimple ſur la formation du pus dans les plaies, ſur les périodes de la petite vérole, & des maladies inflammatoires, en un mot, toute l'expérience médicinale concourt à la prouver. Cette réflexion eſt la baſe & le fondement inébranlable de tous les prognoſtics médicinaux & de cette belle partie de la curation qui dépend de la combinaiſon des forces de la nature, avec les ſecours de l'Art. *Not de l'Edit.*

tion, elle irrite & picote la tunique nerveuſe des inteſtins, & la nature, qui, ſelon les diſciples de Van-Helmont, eſt toujours ſur ſes gardes, prend auſſi-tôt l'allarme, & excite la fievre dans le deſſein d'expulſer cette matiere nuiſible. Mais comment s'y prend-elle? D'abord elle reſſerre & contracte tellement les inteſtins, que rien ne peut y paſſer; enſuite elle cauſe une fievre aiguë, accompagnée d'une violente douleur & d'inflammation; elle fait vomir au malade tout ce qu'il prend; & ſi on l'abandonne à elle-même, elle forme un abſcès, & peut-être l'entiere mortification de la partie.

Y aura-t-il maintenant quelqu'un qui puiſſe dire qu'il y ait quelques marques de ſageſſe dans tout ce procédé? ou que la nature ait agi avec deſſein, en excitant cette fievre? N'auroit-elle pas agi avec plus de prudence, ſi au-lieu de reſſerrer les inteſtins, elle eût pouſſé par bas

la matiere nuiſible (*o*) ? Enfin ceux qui ſoutiennent qu'elle agit avec une connoiſſance intérieure ou avec deſſein, font tort à ſon jugement; car à peine ſe trouvera-t-il un novice en Médecine aſſez ignorant, pour ne pas agir en pareil cas d'une façon plus raiſonnable, que la nature ne fait.

J'oſe donc mettre en principe; que quand la nature guérit les maladies, elle ne le fait pas avec deſſein; & néanmoins après tout ce que nous avons dit, il faut avouer que le méchaniſme du corps humain eſt ſi ſagement, & ſi parfaite-

(*o*) C'eſt ce qu'elle auroit fait, ſi l'action du poiſon n'eût pas été de beaucoup au-deſſus de ſes forces. Elle eut agi ſur lui comme ſur toutes les ſubſtances âcres qui ſont admiſes dans l'eſtomach, elle l'eut délayé, elle eut énervé ſes aiguillons. En un mot, ou elle l'eut chaſſé, ou elle ſe le feroit aſſimilé. Mais la puiſſance de la nature a ſes bornes, au-delà deſquelles il ne faut rien exiger d'elle. *Not. de l'Edit.*

ment diſpoſé, que ces mêmes mouvemens que la nature excite lorſqu'elle eſt dans quelque déſordre, ſont le plus ſouvent, quoique ſans intention, les moyens de remédier au déſordre.

Cette vérité paroît évidente dans les criſes des maladies aiguës. Car une criſe n'eſt autre choſe que l'effet d'un mouvement augmenté du ſang & des humeurs, & cependant la nature en augmentant le mouvement du ſang, a agi comme une cauſe néceſſaire, ſans s'être propoſé de produire un tel effet.

De tout ce que nous avons dit juſqu'ici de la nature, il eſt évident qu'elle opere toujours, de la même maniere que l'Art, par le moyen de certains inſtrumens. Or, quelques-uns de ces inſtrumens ſont toujours en ſon pouvoir, comme les organes du corps, & ſes différentes humeurs; les autres, comme la nourriture & les médicamens, doivent

lui venir du dehors. Entre ceux-ci il en eſt que le hazard lui fournit, & d'autres que l'Art lui donne. Lorſque l'Art a donné les inſtrumens, on dit que c'eſt lui qui a opéré la guériſon; mais s'ils ſont naturels ou accidentels, on dit que la guériſon eſt l'ouvrage de la nature ou du hazard. Dans tous ces cas la nature opere conformément aux inſtrumens qu'on lui fournit; & l'unique différence eſt que dans un cas la guériſon eſt faite par la nature ſeule, & dans les autres par la nature conjointement avec l'Art ou le hazard.

Nous avons vu ce qu'il faut entendre par la nature, quelle eſt la maniere dont elle agit, & quelles ſont les cauſes qui cooperent avec elle au rétabliſſement de la ſanté.

Il eſt temps à préſent d'examiner juſqu'où s'étend le pouvoir de la nature, & où les fonctions de l'Art doivent commencer, ou autrement

de fixer les bornes qui exiſtent entre l'art & la nature. C'eſt un ſujet de la derniere conſéquence, & qui mérite notre plus ſérieuſe attention, puiſque, quelque ſçavant que puiſſe être un homme dans les regles de l'Art, il eſt impoſſible que jamais il devienne bon Médecin, s'il ne ſçait parfaitement quelle en eſt la véritable étendue, & quelles ſont ſes limites; s'il n'eſt pas bien inſtruit, quand il doit l'exercer, & quand il doit s'en abſtenir.

Il eſt certain que la nature eſt la premiere & la principale des trois cauſes dont nous avons parlé, & qui toutes ont leur emploi dans la cure des maladies; mais les deux dernieres ne travaillent que ſous ſa direction, & c'eſt conformément à cela que Celſe dit *que dans toute maladie ſans exception, le hazard ne peut rien s'attribuer au-deſſus de l'art, ni l'art au-deſſus de la nature, puiſqu'en effet, la Médecine, contre le gré &*

ſans le concours de la nature, n'eſt d'aucune utilité *. (*p*).

On voit par ce que nous avons dit, que toutes les maladies doivent être guéries, ou par la nature ſeule, ou par elle conjointement avec la Médecine, ou le hazard. Mais comme les maladies que guérit le hazard ne ſont pas du reſſort d'un Médecin, je les paſſerai ſous ſilence, & je ne parlerai, premiére-

* *In nullo quidem morbo plus* Fortuna *ſibi vendicare quàm* Ars, Ars *quàm* Natura, *poteſt: utpote cùm repugnante* Naturâ, *nihil* Medicina *proficiat.* Celſus L. III. Cap. I.

(*p*) Le hazard n'eſt rien, & la réflexion qui le range entre les moyens curatifs, n'eſt pas très-philoſophique. Nous appellons ſouvent effet du hazard celui dont nous n'entrevoyons pas la liaiſon avec l'action réciproque de la nature, de l'art & de la cauſe morbifique; mais quoique cette liaiſon n'exiſte pas pour nous, elle n'en eſt pas moins réellement exiſtante dans la nature même, dont il s'en faut de beaucoup que nous ayons toutes les clefs. *Not. de l'Edit.*

ment

ment que de celles que la nature ſeule guérit, & ſecondement de celles que l'art guérit de concert avec la nature (*q*). Sous ce point de vue toute la ſcience de la Médecine conſiſte à ſçavoir quand on doit laiſſer la nature à elle-même, & quand elle a beſoin du ſecours de l'art; ou, pour parler proprement, dans quels cas nous devons nous en tenir au régime ſeul, & laiſſer le reſte de l'ouvrage à la nature, & quand il faut que nous ayons recours à ce qu'on nomme proprement les remedes; puiſqu'on ne

---

(*q*) La nature peut guérir ſans le ſecours de l'Art, elle le fait tous les jours. Sydenham même remarque que ſi cela n'étoit pas, le Créateur eut établi une différence trop injuſte entre tous les hommes, dont très-peu ſont à portée des ſecours. Mais l'art ne peut rien ſans la nature. Les médicamens n'ont aucune action ſur un corps qui n'en a lui-même aucune. C'eſt une remarque d'Hippocrate. *φύσιος ἀντιπρατ-τυσῆς κένεα πάνλα. Not. de l'Edit.*

doit jamais abandonner aſſez la nature à elle-même, pour ne pas la ſeconder par le régime.

Peut-être n'eſt-il pas poſſible de fixer d'exactes bornes, & de déſigner préciſément l'endroit où finit le pouvoir de la nature, & où commence celui de l'art; mais nous pouvons établir comme un principe général, que l'art jouit moins de ſes droits dans les maladies aiguës que dans les chroniques; & que plus une maladie eſt aiguë, moins eſt grand le pouvoir de l'art, & au contraire : la raiſon en eſt évidente; car les maladies fort aiguës ſont de ſi peu de durée qu'elles ne laiſſent pas aux remedes le temps de faire leur effet (*r*) : la nature, ou

(*r*) Cette raiſon n'eſt pas la ſeule. Mais, comme le remarquent nos anciens Maîtres, une maladie aiguë eſt un combat vif & violent, où la nature jouit de toute ſon activité, & ou les remedes ne doivent être que des auxiliaires ſubordonnés, faits pour

délivre le malade par une prompte & heureuse crise, ou il est accablé par la violence du mal.

— — — — Horæ
Momento cita mors venit, aut victoria læta.

Le pouvoir de l'art est donc plus apparent dans les maladies chroniques; car il y en a quelques-unes de ce genre auxquelles la nature ne peut apporter aucun soulagement, qui néanmoins peuvent être guéries par l'art. Ainsi il y a certains

---

régler sa marche, & pour détruire les complications & les obstacles que les choses extérieures peuvent fournir, suivant le premier Aphorisme d'Hippocrate. Si nous ne nous formons pas cette idée des maladies aiguës, il n'en est pas qui exigent des remedes plus prompts, plus vifs & plus efficaces, nous en voyons un exemple dans l'apoplexie, maladie aiguë où l'art fait presque tout, puisqu'il peut seul rétablir l'action de la nature. *Not. de l'Edit.*

poiſons que toute la puiſſance de la nature ne peut vaincre, qui cependant peuvent être domptés par les antidotes : de-même la pierre dans la veſſie, la gangrene des membres, ſont incurables, ſi la nature eſt ſeule; mais elles cédent au pouvoir de la Médecine & de la Chirurgie.

La nature ſans ſecours n'a aucun pouvoir dans ces maladies & dans d'autres ſemblables; il en eſt où ce pouvoir eſt reſſerré dans des bornes très-étroites; car le corps n'attend pas la guériſon d'une hydropiſie, de la jauniſſe ou de la lépre, d'une tumeur ſcrophuleuſe, de la paralyſie, de la goute ou de l'épilepſie, par les ſeuls efforts de la nature; en un mot, ſon pouvoir a fort peu d'étendue, quand il eſt queſtion de remédier à quelque dérangement chronique que ce puiſſe être (ſ). C'eſt

(ſ) Outre les maladies chroniques dans leſquelles la nature n'a pas une activité augmentée, il eſt auſſi des maladies aiguës

donc dans ces maladies que l'art déploie sa puissance, & il y a tels de ces maux qui, comme le dit Oribase au sujet de l'hydropisie, *ne peuvent être guéris par le premier venu, mais qui exigent l'assistance*

---

dans lesquelles, elle ne peut jouer aucun rôle salutaire. Ces maladies sont de deux especes. 1°. Celles dans lesquelles la source des forces est attaquée, comme le sont toutes les maladies qui affectent les organes primitifs & l'origine des nerfs; telles sont, outre les maladies soporeuses, les fievres malignes des François, & la fievre lente nerveuse des Anglois. 2°. Celles dans lesquelles la circulation est interceptée, comme dans les catharres suffocans, & celles qui en attaquant le centre de la respiration, suppriment le mouvement du cœur. Les fievres lypiries, les fievres pestilentielles, appartiennent quelquefois autant à la premiere qu'à la seconde de ces especes. On doit consulter sur ces especes de fievre, les excellens Mémoires que nous a donnés sur les fievres en général M. le Roi, Professeur à Montpellier. *Not. de l'Edit.*

d'un habile Artiſte. En effet, l'opinion générale de ceux qui ne ſçavent ce que c'eſt que la Médecine, eſt que le traitement des maladies aiguës eſt ce qui demande dans le Médecin le plus de ſcience & d'habileté : mais quoique cela ſoit univerſellement reçu, c'eſt une grande erreur ; car le ſçavoir requis dans les maux aigus, conſiſte dans l'obſervation plutôt que dans l'action, c'eſt-à-dire, il s'agit d'obſerver les progrès de la nature, plutôt que de faire quelque choſe ; au-lieu que dans les maladies chroniques la plus ſimple démarche qui tend à la guériſon, doit être l'ouvrage de l'art, & la gloire du ſuccès appartient principalement au Médecin (*t*). Il eſt ce-

(*t*) Quoique l'Art guériſſe les maladies chroniques, & celles des maladies aiguës dans leſquelles le principe des forces eſt opprimé, cependant il n'agit que ſecondairement à la nature. Mais il lui eſt abſolument néceſſaire. Les ſecouſſes que l'art excite dans l'apoplexie, réveil-

pendant impoſſible de dépouiller le Vulgaire de ſes préjugés, qui de-même qu'il donne très-ſouvent au Médecin l'honneur de la cure d'une maladie aiguë qui eſt l'ouvrage de la ſeule nature, lui dérobe auſſi fort ſouvent le juſte honneur qui lui eſt dû dans les maux chroniques, en attribuant leur guériſon au hazard ou à la nature, & non à ſes remedes.

Mais avançons : comme il y a des maladies où la nature eſt incapable de rien faire, il y en a d'autres auſſi où le mérite de la cure lui eſt entiérement dû ; & dans ces cas on ne

---

lent, pour ainſi dire, la nature, excitent ſon action, produiſent la fievre. Telle eſt auſſi l'action du Mars, & de preſque tous les autres apéritifs dans les obſtructions, à l'exception peut-être des ſavoneux, & des remedes mercuriaux. C'eſt ce qui fait que, le plus ſouvent, la facilité à guérir les maladies chroniques, ſe trouve en proportion avec les forces du malade. *Not. de l'Edit.*

doit jamais interrompre les mouvemens de la nature, ni s'y oppofer. Voyons maintenant quels font ces cas.

Si nous examinons attentivement les progrès de la nature abandonnée à elle-même dans les maladies aiguës, fans être préoccupés d'aucun fyftême, nous ne pouvons manquer d'obferver qu'il faut un certain degré de fievre, & un certain efpace de temps pour préparer la matiere fébrile (c'eft-à-dire la matiere qui caufe la fievre) à l'expulfion; & qu'après être préparée comme il faut, ou, pour me fervir d'une ancienne façon de parler, après que la coction eft parfaite, cette matiere eft ordinairement jettée hors du corps par quelque évacuation critique, comme l'urine, les fueurs ou par d'autres voies, &c. Or cette action de préparer ou de cuire la matiere, & de l'expulfer après la préparation, eft faite par la nature, quoiqu'elle puiffe

être avancée ou retardée par les moyens de l'art (*u*). Mais comme la guérison des maux aigus dépend principalement de cette coction & de l'évacuation, & qu'elle est, à parler proprement, l'ouvrage de la nature seule, il s'ensuit évidemment qu'on ne doit jamais interrompre la nature dans sa course, quand le travail de la coction & de l'évacuation de la matiere fébrile avance comme il faut, & que l'art ne doit s'en

(*u*) Il n'y a rien de si démontré, que l'art ne peut ni avancer ni retarder les mouvemens de la nature, lorsque celle-ci n'a à agir que contre un ennemi. Tout l'art du monde n'avancera pas d'un jour la coction de la matiere de la petite vérole, mais l'art dirige la marche de la nature, écarte les obstacles, l'empêche de s'égarer en facilitant la liberté des organes par lesquels la matiere doit s'écouler, & sur-tout, l'art enleve les sources des complications, qui pourroient empêcher la nature de vaquer à la destruction de son principal ennemi. *Not. de l'Edit.*

mêler que quand la nature peche à l'un ou à l'autre de ces égards.

Nous connoiſſons quand la coction des humeurs s'avance comme elle le doit, par l'urine, le pouls, &c. mais ſur-tout par le degré de fievre du malade (*x*) : c'eſt pour cette raiſon que ſi la fievre eſt modérée, les Médecins jugent à propos de

(*x*) La fievre qui n'eſt que l'augmentation de la circulation, eſt, à proprement parler, l'inſtrument de la nature, & ce qui nous fait craindre, n'eſt jamais la force & la grandeur du pouls, mais ſon inégalité, ſa variabilité, effets de la cauſe morbifique qui gêne & qui altere les forces. Auſſi Galien, & d'après lui Proſper-Alpin & tous les Médecins dogmatiques, prononcent-ils que la plus grande raiſon de ſécurité que nous ayons dans les fievres aiguës, eſt d'un côté la liberté de la reſpiration, de l'autre le développement du pouls, ſignes d'une circulation aiſée; en effet, ce ſont ces actions vitales, qui dirigent la force dans la ſanté & dans la maladie. *Not. de l'Edit.*

ne point ordonner d'évacuations & de remedes puiſſans, & de laiſſer agir la nature. Par exemple, dans la petite-vérole, ſi la fievre n'eſt pas plus forte qu'elle ne doit l'être pour l'expulſion des puſtules, ils laiſſent ordinairement faire la nature, & on regarderoit comme un véritable ignorant, ou comme un homme trop officieux, celui qui tenteroit de hâter l'éruption & la maturité des puſtules par des remedes chauds, ou de les retarder par la ſaignée, au-delà de leur temps propre. De-même on regarderoit comme très-peu judicieux celui qui dans une fievre continue, lorſque les mouvemens fébriles ne ſont ni trop prompts ni trop lents, interromproit l'ouvrage de la coction, par l'uſage précipité d'évacuans ou de cordiaux.

Juſqu'ici les Médecins ſont en général aſſez d'accord, mais il n'en eſt pas de-même par rapport aux évacuations critiques, dont la nature

ſe ſert pour dégager le corps de ce qui trouble ſes fonctions. Car il eſt des Médecins qui ne veulent pas croire que la doctrine des criſes & des jours critiques, dont les Anciens faiſoient tant de cas, ait aucun fondement dans la nature des choſes, ou au moins qu'elle ſe ſoutienne bien dans un climat Septentrional, & d'une température variable comme le nôtre. Mais ſi nous examinons cette matiere à fond, nous trouverons que leur incrédulité ſur ce point ne tire ſon origine, que de ce qu'ils n'ont pas obſervé les progrès de la nature dans les maladies, avec autant d'exactitude que les Anciens le faiſoient : *car nos fievres*, comme le remarque fort bien le Chevalier Jean Floyer, *ont tous les ſymptomes que décrit Hippocrate, & ſe guériſſent par les mêmes évacuations :* & il n'eſt pas raiſonnable de croire que la diverſité du climat puiſſe cauſer aujourd'hui dans leurs ſignes une plus grande

différence que du temps d'Hippocrate ; car il nous avertit lui-même que ses observations convenoient également à la Lybie & à la Scythie *, c'est-à-dire, à des climats plus différens l'un de l'autre, que la Grece ne l'est de l'Angleterre ; & de plus nous pouvons observer que Thasus, où il a fait quelques-unes de ses observations rapportées dans le Livre des Epidémiques, est une Ile dont l'air ainsi que le nôtre est froid à cause des vents, & de sa situation proche de la Thrace ; & que ses Habitans étoient de grands buveurs de liqueurs spiritueuses, ce qui convient à ceux de l'Angleterre.

Nous n'avons donc pas raison de rejetter les observations d'Hippocrate, à cause de la différence du climat ; & quant au tempérament

* Ἐπεὶ καὶ ἐν Λιβύῃ, καὶ ἐν Δήλῳ, καὶ ἐν Σκυθίῃ φαίνεται τὰ προγεγραμμένα ἀληθεύοντα σημεῖα. Hippoc. *Prænot. Liber.*

des Peuples, il paroît avoir été à-peu-près le même dans tous les temps; car nous voyons que les médicamens ont eu autrefois les mêmes effets qu'aujourd'hui. Quelle feroit donc la caufe pour laquelle les fievres paroîtroient à préfent fous des formes, ou fe termineroient d'une maniere différente de celles qu'on a obfervées jadis? Ne feroit-il pas plus vraifemblable de penfer que les Médecins qui fuppofent cette différence, font dans l'erreur? & que fi la nature n'eft point troublée par un ufage de remedes employés mal-à-propos & fans difcernement, elle s'acquitte de fes fonctions avec la même exactitude qu'elle le faifoit anciennement?

Ceux qui voudront fe donner la peine de lire avec quelque attention les Epidémiques d'Hippocrate, y trouveront, que les fievres fe terminoient précifément de la même maniere, quoiqu'elles ne le fiffent pas toujours dans le

même eſpace de temps qu'on le voit aujourd'hui : ils verront les Pleuréſies & les Péripneumonies ſe terminer par l'expectoration, ou par une évacuation critique de l'urine ; les fievres ardentes & les phrénéſies par une hémorrhagie du nez, les intermittentes par des ſueurs chaudes, abondantes & fétides ; les fievres remittentes, & celles où le ſiege de la maladie eſt dans les premieres voies, telles que ſont celles à qui Baglivi a donné le nom de fievres méſentériques *, ſe terminer par la purgation & le vomiſſement, & toutes les fievres de rhumatiſme & les fluxions par une urine chargée, ſédimenteuſe, par des ſelles, ou des ſueurs. Les mêmes fievres ne finiſſent-elles pas à préſent par les mêmes évacuations ? Je ne crois pas que jamais perſonne ait vu diſparoître entiérement une fievre de rhumatiſme avant que la matiere viſqueuſe

* Baglivi Opera in-4. p. 52.

qui l'avoit occaſionnée, ait été fondue & pouſſée dehors par une évacuation critique d'urine fort chargée, ou par des ſueurs. Il en eſt de même de nos péripneumonies : ſi dès le commencement on n'a pas prévenu l'inflammation par de copieuſes ſaignées, on les voit finir le onzieme ou quatorzieme jour par l'expectoration, qui quelquefois ſe retarde juſqu'au vingtieme. Quant aux fievres intermittentes, quoiqu'on penſe communément qu'elles ſont guéries ſans criſe par le quinquina, néanmoins ceux qui ont obſervé leurs progrès & leur cours avec plus d'exactitude, nous apprennent que jamais le quinquina ne guérit une fievre ſans faire une évacuation critique (*y*); & c'eſt une obſervation fort commune, que rarement il fait ſon effet, à moins qu'on ne voie un ſédiment dans

(*y*) V. Albertini act. Acad. Bononienſ. tom. 2.

l'urine, dans le temps qu'on s'en sert. Et ainsi je crois qu'il est certain que toutes sortes de fievres se guérissent à présent par des évacuations critiques, comme elles l'ont fait autrefois; & pour nous servir des termes de l'excellent Ecrivain que j'ai cité, il nous faut avouer, *que les différentes humeurs dans les fievres, ont ici la même maturité, la même coction purulente que dans des climats plus chauds; mais que le nôtre étant plus froid, notre nourriture & nos humeures plus visqueuses, les sécrétions demandent plus de temps; & c'est pourquoi les évacuations critiques, qui tomboient à leur septieme jour, ne se font qu'à notre neuvieme, onzieme ou quatorzieme; & celles qui arrivoient au quatorzieme & au dix-septieme, ne se feront qu'à notre vingtieme & vingt-unieme jour* (z).

(z) Ajoutons à ceci une remarque que Galien avoit déjà faite. *De crisibus L. I.* Le peu de sobriété de nos contemporains, leur vie

Si nos Médecins ne ſont pas auſſi ſçavans dans la doctrine des criſes,

---

beaucoup moins exercée que celle des premiers hommes, & beaucoup plus agitée de paſſions violentes au milieu du luxe qui fait naître les deſirs, forme des maladies beaucoup plus compliquées. Rarement une grande maladie n'eſt-elle pas combinée avec un appareil de ſaburre dans les premieres voies, avec une délicateſſe de nerfs, &c. Ce qui fait que dans nos Pays nous ne voyons guere une ſeule criſe ſuffire, il en faut pluſieurs. Très-ſouvent une hémorrhagie aux jours indiqués par les Anciens, ſoulage le malade ſans le guérir. Une ſueur indique la guériſon, mais la criſe n'eſt parfaite en France que lorſqu'à ces évacuations, il s'y joint de fortes évacuations par le bas-ventre, qui preſque toujours ſuivant la nature de la maladie, précédent ou ſuivent les criſes de ſueur ou d'hémorrhagie. Cette remarque appartient plus à la France qu'à tout autre Pays dont j'aie conſulté les Auteurs; cependant je la crois commune à-peu-près à tous les Pays ſeptentrionaux. Je vais même plus loin. Dans l'hiſtoire des quarante-deux maladies, qu'on peut attribuer

ni ſi habiles à prédire les changemens qui arrivent dans les maladies aiguës, que l'étoient les Anciens, ils ne doivent pas tant s'en prendre à la nature, qu'à leur propre indolence, & au peu de ſoin qu'ils ont de l'obſerver; car ſi nous voulons y faire attention, nous remarquerons, auſſi bien que les Anciens, les ſignes des dépôts critiques; ainſi nous pourrons dire par le tact du pouls & par les marques de coction dans l'urine *, quand on doit atten-

à Hippocrate, vous voyez beaucoup d'exemples de criſes compliquées. A peine en voyez-vous deux ou trois complettes par une ſeule évacuation. Conſultez avec attention les Ouvrages d'Hippocrate, vous y trouverez, ſur-tout dans les Coaques, toutes ces complications diſtribuées, & prédites à leur place. Les commentateurs ont diviſé cette doctrine en trop de parcelles. J'en excepte cependant Duret, Cope, Floyer, Glaſſ, Freind, & tout récemment M. Deſmars Médecin de Boulogne ſur mer. *Not. de l'Edit.*

* Calor utique, ſed non urens, externum

dre des ſueurs critiques *; & ſi nous ne ſommes pas auſſi experts dans la prédiction des hémorrhagies, & d'autres évacuations ſemblables, que l'ont été quelques anciens Médecins, & qu'on dit que le ſont encore aujourd'hui quelques Médecins Eſpagnols, nous devrions plutôt confeſſer notre ignorance dans le prognoſtic, que de nier la poſſibilité de parvenir à cet Art †.

Mais pour revenir à l'endroit dont nous nous ſommes écartés par cette

---

corporis habitum, extremoſque pervadit artus. Cutis prius aſtricta molleſcit, tendines circa carpum minus rigidi ſunt ad tactum, linguaque humeſcere incipit; ſed minimè fallax, & proprium critici ſudoris imminentis judicium eſt *pulſus plenus*, *mollis*, & *valens*: is cùm humores aptos eſſe ad ſubeundos poros, tùm poros bene diſpoſitos eſſe ad tranſmittendos humores oſtendit. Glaſſ. *Comment. X. p.* 187.

* Cæterum præter coctionis notas in urinis, alia ſigna criticos ſudores præcedunt, &c. Glaſſ. Commentar. de Febribus *Comm.* X. p. 187.

† Nihell. Nouvelles Obſervations ſur la prédiction des criſes par le pouls.

digreſſion, les criſes ſont une preuve évidente du pouvoir de la nature : Car, comme nous l'avons déjà remarqué, elles ſont ſon ouvrage, & en cela il eſt aiſé de reconnoître la ſupériorité qu'elle a ſur l'art; puiſqu'en pluſieurs occaſions la nature ſait parvenir à ſes fins ſans l'aſſiſtance de l'art; & que l'art dans quelque cas que ce ſoit, ne peut rien faire ſans le ſecours de la nature, il ne peut qu'adminiſtrer les remedes, mais c'eſt l'affaire de la nature de les rendre efficaces : *Utpote cùm, repugnante naturâ, nihil Medecina proficiat.*

Nous avons vu quel eſt en général le pouvoir de la nature, & nous avons démontré que dans les maux aigus, il eſt très-ſouvent du devoir de l'art d'être ſpectateur bénévole, & de la laiſſer travailler ſeule (*a*) ; mais de crainte de tomber

---

(*a*) Alors le grand art du Médecin conſiſte en deux points. Le premier eſt

dans l'extrémité que nous avons blâmée dans les autres, & de déifier la nature, en lui attribuant des qualités plus excellentes qu'elle n'en possede réellement, regardons-la sous un autre jour, & considérons ses imperfections & ses défauts, comme nous venons de faire ses perfections & ses bonnes qualités; car l'expérience nous apprend que dans les maladies même du genre aigu (où son pouvoir est plus cer-

---

une observation exacte de tous les phénomenes, pour ne pas s'y méprendre, & pour ne pas regarder comme dûs à la nature, des accidens qui dépendent de la maladie; & d'aider, de favoriser la nature quand elle veut procurer des évacuations qui ont été précédées de la coction. Le second & le plus essentiel, est de bien régler le régime, pour ne pas laisser manquer la nature de force, ou pour ne la point embarrasser d'un nouvel ennemi. Il paroît qu'Hippocrate est l'inventeur des regles qu'il nous a laissées sur ce régime, & qui sont d'une vérité éternelle. L'Auteur en parlera plus bas. *Not. de l'Edit.*

tain) il y en a plusieurs dans lesquelles un Médecin qui se fieroit trop sur sa puissance & sur son secours, exposeroit non-seulement l'honneur de son art, mais risqueroit aussi le salut de son malade.

Nous pouvons juger du peu que la nature est capable de faire, quand on l'abandonne à elle-même, par les Histoires que rapporte Hippocrate dans ses *Epidémiques* : Car il paroît par la relation de ces cas, qu'on n'ordonna que peu ou point de remedes, & par conséquent nous pouvons en apprendre jusqu'où s'étend le pouvoir de la nature laissée sans secours : Or, dans les quarante-deux cas que l'Auteur rapporte, on en trouve vingt-cinq suivis de la mort *.

* Quadraginta duas febre acutâ laborantium historias nobis exhibet Hippocrates : ex his mortui sunt viginti quinque ; ex reliquis qui salvi evaserunt, nemo nisi evacuatione aliquâ interveniente ad sanitatem perductus est. Perspicuè

Voilà, ce me ſemble, une preuve ſuffiſante qu'on ne doit pas trop ſe fier à la ſeule nature dans les maladies violentes. Nous liſons dans un Médecin qui a compoſé un Traité ſur les maladies dont parle Hippocrate, qu'elles pouvoient être guéries & qu'elles ne l'ont pas été *; & il ſemble fort raiſonnable de croire que pluſieurs de ces maladies auroient pu céder au pouvoir des remedes, ſi on en eût employé de convenables. Pourquoi on ne s'en eſt pas ſervi, ce n'eſt pas à moi d'examiner maintenant cette queſtion. Il ſuffira cependant de dire pour la juſtification d'Hippocrate,

hinc liquet, quid in hiſce morbis depellendis moliatur natura, & quâ demum viâ ars, quæ ad naturæ regulam dirigenda eſt, debeat incedere. *Freind. de Febr. Comment. I. p. 94.*

* Ingenti verò deſiderio teneor videndi Hippocraticam tuam Hiſtoriarum correctionem, de quâ in coram faciebas mentionem, ut appareat, quomodò illos curare Hippocrates potuiſſet, quos mortuos ſcribit. *Bartholin. Epiſt. Cæcilio Folio. Epiſt. Medic. 61. Cent. 1.*

qu'il

qu'il n'y a pas d'apparence que ces cas ſoient arrivés ſous ſes propres yeux. Il n'en étoit probablement que le Collecteur : quoi qu'il en ſoit, il ſemble que le but de cette Collection ait été d'inſtruire les Médecins ſur les progrès de la nature, lorſqu'elle n'eſt pas aſſiſtée par les médicamens ; & par ce moyen de leur apprendre à pronoſtiquer la plupart des criſes, les changemens, & la durée des fievres ; & peut-être auſſi de leur inculquer autant la néceſſité que le véritable uſage de la Médecine. Car comme je viens de le remarquer, il ne paroît pas déraiſonnable de croire, que pluſieurs des malades dont nous liſons l'hiſtoire dans ces Livres, euſſent pu réchapper, ſi on les eût traité conformément aux regles de l'art. Et je ſuis perſuadé qu'on ne regarderoit aujourd'hui que comme un ignorant, un Artiſte qui de quarante-deux perſonnes attaquées de ſemblables maladies, en perdroit vingt-

cinq. (*b*). Il eſt donc évident, que

(*b*) Ce jugement ſur la méthode d'Hippocrate & des Anciens dans les maladies épidémiques qu'il a décrites, n'eſt-il pas un peu ſévere? Ne ſeroit-il pas injuſte de juger Hippocrate ſur ces hiſtoires, qui ſuivant les conjectures de Duret, de Freind, & ſur-tout de M. Cope, ſemblent n'avoir été écrites que pour ſervir de baſe & de preuve à ſa doctrine ſur les prognoſtics & ſur la marche de la nature. D'ailleurs eſt-il bien démontré que les malades morts dans les Livres épidémiques d'Hippocrate, euſſent guéri par la méthode la plus ſçavante. Quoiqu'il ne ſoit pas vraiſemblable qu'un Artiſte habile, ſur quarante-deux malades, en puiſſe perdre vingt-cinq, la choſe eſt poſſible dans une épidémie; pendant que dans une autre circonſtance, ſur pareil nombre il n'en perdra pas un. Les Livres d'Hippocrate ont été compoſés pour l'inſtruction des Médecins. Ce n'étoient point des Affiches, comme l'ont été depuis les Livres de pluſieurs Médecins, même habiles. Ces Hiſtoires précieuſes à jamais, nous développent les vérités générales éparſes dans ſes Ouvrages. Et peu importoit, pour le but

la nature n'eſt pas toujours ſuffiſante pour la cure même des maladies aiguës, & ceci nous conduit à la connoiſſance de l'uſage de l'art; car l'emploi propre de la Médecine eſt de ſuppléer aux défauts de la nature, comme le devoir propre du Médecin eſt de découvrir à quels égards elle eſt défectueuſe. Pour bien connoître quand la nature a beſoin d'aſſiſtance, il eſt néceſſaire d'examiner quel eſt le but & la fin de ſes efforts. Un Médecin devroit donc conſidérer les maladies dans cette vue. Les Ecrivains ſur la Médecine ont coutume de diſtinguer les fievres en certaines claſſes, afin d'en traiter avec plus d'exactitude; mais dans cette diſtribution ils ont ordinairement trop d'égard à ce qu'on ſuppoſe en être les cauſes, & trop peu à la maniere dont la nature

qu'Hippocrate ſe propoſoit, que les malades fuſſent morts ou guéris; l'inſtruction qu'on pouvoit en tirer étoit la même. *Not. de l'Edit.*

agit pour les chasser : mais si nous observions, comme faisoit Hippocrate, de quelle façon chaque espece de fievre se termine, nous aurions des notions bien plus claires que celles que nous avons communément sur la méthode qu'on doit suivre. Car, comme je l'ai dit, un Médecin doit imiter la nature : il est donc beaucoup plus important pour lui de bien sçavoir comment elle opere dans les fievres, que de s'appliquer à la recherche de leurs causes, quand même nous le supposerions capable de les découvrir * (*c*). Si, par exemple, je sçai

* Quò Natura vergit cò ducenda dicitur, nec quidquam contra eam unquam agendum ; sed perspicere ac judicare quò vergat Natura, id Artis & industriæ, maximeque hujus apta dijudicatio commendat Medici actiones. *Camerarius*, Systema Cautel. 4. pag. 413.

(*c*) On peut même d'après cette remarque utile aller plus loin, & regarder toute étude des causes physiques, uniquement comme un lien que nous empruntons pour joindre nos connoissances entre-elles, &

que le cours naturel d'un genre de fievre, & de se terminer par une

---

pour en faire un corps qui lie ensemble des faits épars & qui les rassemble. Mais cette étude est inutile pour le traitement des maladies. Il est démontré que la fievre est un combat de la nature avec la maladie. L'art est purement auxiliaire, & c'est dans l'observation de ce combat, que nous apprendrons à secourir la nature. Aussi faut-il avouer, à la gloire de la Médecine & des Auteurs qui en ont écrit le mieux, comme Baillou, Sydenham & presque tous ceux qui ont écrit de nos jours, que dans leurs Traités des maladies aiguës, & sur-tout des fievres ils ont puisé leurs divisions dans l'observation, & n'ont point du tout été les chercher dans les causes précaires & étrangeres à l'Art. S'ils different entr'eux, il faut en chercher la raison dans l'aspect différent sous lequel ils voyoient ces maladies. Mais ces divisions n'ont rien de contraire entre-elles, & enrichissent l'art de nouveaux points de vue, qui tous dans différentes circonstances, peuvent produire de grands avantages. *Not. de l'Edit.*

ſueur dans un certain période de temps, ſçavoir au ſeptieme ou au quatorzieme jour ; que d'autres s'évacuent par les urines, d'autres encore par la purgation ou l'expectoration, & quelques-unes par pluſieurs de ces évacuations en même-temps *, cette connoiſſance m'aidera davantage dans le traitement, que de ſçavoir ſi elles ſont occaſionnées par une fermentation nuiſible des ſels ou du ſoufre dans le ſang ; car la premiere ſcience m'indique poſitivement la méthode de les traiter, & la ſeconde ne fournit que matiere à la diſpute.

La fin que la nature ſe propoſe dans les fievres (s'il m'eſt permis de parler ainſi) eſt, premiérement, de cuire la matiere fébrile, & enſuite de s'en délivrer par quel-

* Τὰ δὲ νοσήματα πάντα λύεται, ἢ κατὰ στόμα, ἢ κατὰ κοιλίην, ἢ κατὰ κύστιν. ἢ δὲ τῶν ἱδρώτων ἰδέη κοινὴ ἁπάντων. Hippocr, *de victûs ratione in morbis acutis.*

qu'évacuation critique. Telle eſt la doctrine de tous les ſiecles ; & ſi quelqu'un m'objectoit qu'il eſt poſſible qu'une fievre ſoit produite ſans aucune matiere peccante, je remarquerois ſeulement, pour lui répondre, que quand on aura prouvé que la poudre peut s'allumer ſans feu, & la bierre fermenter ſans levain, on pourra peut-être alors prouver que la fievre peut s'allumer dans le corps ſans aucune cauſe matérielle qui l'enflamme. Or, juſqu'à ce qu'on me l'ait démontré, je demande la permiſſion de ſuppoſer qu'il y a dans toutes les fievres une cauſe matérielle, & que la cure d'une fievre ſe fait naturellement par la coction, & par l'expulſion ou évacuation de cette matiere fébrile (*d*).

(*d*) Sans doute il n'exiſte pas de fievre ſans matiere fébrile. Mais toute matiere fébrile n'eſt pas ſuſceptible de coction, & les efforts de la nature ſe trouvent inuti-

Tel eſt le but que la nature a en vue, mais les efforts qu'elle fait pour en venir à bout, ſont quelquefois ſalutaires, quelquefois auſſi ils ne le ſont pas; & il eſt du devoir d'un Médecin de favoriſer & d'augmenter les premiers (s'il eſt né-

---

les. 1°. Lorſque cette matiere eſt ce que nous appellons en Médecine *deletere*, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt incapable d'être altérée par les forces du corps. 2°. Lorſque, quoique ſuſceptible d'être altérée, elle a la propriété de ſe reproduire dans le ſang. Telles ſont les matieres qui ſont fournies par les premieres voies. 3°. Lorſqu'elles ont la propriété de ſe multiplier comme les maladies éminemment contagieuſes, ſur-tout, dans leur plus grande fureur épidémique, eſpece de maladies putrides que les Anciens appelloient peſtilentielles. Dans tous ces cas la nature ſe nuit à elle-même, ſes forces étant l'inſtrument de ſa deſtruction, & les efforts qu'elle fait devenant néceſſairement pernicieux, par l'augmentation qu'elles occaſionnent dans l'ardeur & dans l'atténuation des principes qui les conduit à la putrefaction. *Not. de l'Edit.*

cessaire) & d'arrêter les derniers.

Quand les efforts de la nature se trouvent dangereux, c'est, ou parce qu'ils sont trop violens & trop impétueux (*e*), ou parce qu'ils sont mal dirigés, je veux dire qu'ils ne tendent pas au vrai but; & dans ces deux cas l'art peut & doit s'en mêler.

En premier lieu, si les efforts de la nature sont trop violens, l'office de l'art est de les modérer, & de les réprimer. Ainsi, par exemple, dans le commencement d'une maladie aiguë, lorsque la nature excite trop de chaleur, ou qu'elle

(*e*) Les efforts de la nature sont trop violens & trop impétueux par deux raisons. 1°. Parce que le corps est extrémement sensible, & susceptible d'irritation, les solides secs, arides & délicats, les liqueurs seches, ardentes, abondamment fournies de parties très-susceptibles de chaleur. 2°. Parce que la cause qui occasionne la fievre a une partie de ces qualités. *Not. de l'Edit.*

cause une douleur violente ou l'inflammation de la partie, une hémorrhagie, une phrénésie, ou quelque accident semblable, ses efforts doivent être modérés & restraints.

La pratique dans les fievres inflammatoires est particuliérement fondée sur ce principe : car pourquoi un Médecin fait-il saigner dans cette sorte de fievre, dans une pleurésie, par exemple, une péripneumonie, une esquinancie, ou une fievre de rhumatisme ? N'est-ce pas pour diminuer la quantité & abattre l'agitation du sang ? ou, pour m'exprimer en d'autres termes, pour réprimer les efforts trop violens de la nature, qui, si on la laissoit seule, feroit suppurer l'inflammation, ou peut-être la réduiroit en une gangrene de la partie afflgée ? Ce n'est pas qu'il prétende dans ces cas, que la saignée emportera la cause de la maladie, ou fera sortir la matiere qui obstruoit la plevre, les

poumons, ou les muſcles ; on doit le laiſſer faire à la nature, ſoit par la réſolution de la matiere obſtructive, ſoit par ſa coction & ſon évacuation, ſoit enfin par le tranſport qu'elle en fait de la partie affectée ſur une autre, où elle forme un abſcès ; puiſqu'il eſt évident que toutes les inflammations, ſi elles ſont entiérement détruites, doivent l'être par l'un ou l'autre de ces moyens.

En effet, ſi nous demandions à un Médecin, dont la pratique ſeroit purement empyrique, pourquoi il ſaigne dans une pleuréſie ou dans un rhumatiſme fiévreux ? peut-être nous répondroit-il qu'il le fait parce qu'il a reconnu que la ſaignée eſt utile en pareil cas. Et il faut avouer que cette raiſon ne ſeroit pas mauvaiſe ; mais l'expérience ſeule (*f*)

(*f*) L'expérience pourroit lui apprendre que plus le pouls eſt vif & fort, plus la chaleur eſt ardente, plus le malade eſt jeune, ardent, livré aux excès des liqueurs

de l'utilité de la ſaignée en général ; ne lui apprendroit pas, combien de fois il doit la répéter, ou quelle quantité de ſang il doit tirer dans chaque cas particulier; car une maladie, un tempérament, aura beſoin d'une plus grande évacuation que l'autre ; & de-même, la ſaignée peut être plus néceſſaire dans une ſaiſon & dans un climat, que dans l'autre : ainſi Cælius Aurelianus dit, que ceux qui avoient été ſaignés dans les pleuréſies à Rome & à Athenes, s'en trouvoient plus mal, tandis que dans les mêmes maladies la ſaignée avoit fait beaucoup de

---

ſpiritueuſes, plus il peut ſupporter la ſaignée. Et d'ailleurs les obſervations de Cœlius Aurelianus & de Lanciſi, ſemblables à celles des Médecins François, qui ſçavoient dès le temps de Houllier, qu'il faut moins ſaigner à Montpellier qu'à Paris dans ces maladies, ſont des connoiſſances qui ne ſont fondées que ſur l'expérience. *Not. de l'Edit.*

bien à Paros & sur l'Hellefpont * ; & Lancifi remarque que dans une pleuréfie épidémique, qui fit du ravage à Rome en 1709, la faignée étoit utile en un temps & préjudiciable dans l'autre †. Pour employer la faignée, on doit donc dans chaque cas fe régler après un examen très-férieux fur la température de l'année, fur les forces du malade, & principalement fur la violence du mal; car il faut toujours fe fou-

* *Afclepiades* fecundo volumine celerum vel acutarum paffionum, pleuriticos phlebotomat, prædicens primò locis ubi confiftunt vel commorantur, utrum regio adjutorium phlebotomiæ permittat adhiberi : fe enim vidiffe teftatur apud Athenas atque urbem Romam phlebotomiâ vexatos, vel pejus acceptos effe pleuriticos, in Pario verò atque Hellefponto refumptos ac relevatos. *Cælius Aurel.* Acutor. morbor. L. II. c. XXII.

† Etenim malignæ ibi pleuritides emerferunt, quarum atrocitatem nunquam hactenus inter maximos epidemiæ impetus fueramus experti. Sectio namque Venæ, quæ priùs tot ægros à mortis difcrimine vindicaverat, mox, versâ in contrarium malorum indole, multos miferè perdidit. *Lancifi* Hiftor. Roman. Epidem. cap. VI.

venir qu'elle n'eſt qu'un remede palliatif, deſtiné à modérer les ſymptomes juſqu'à ce qu'on puiſſe ſe ſervir d'autres remedes, mais que c'eſt la nature ſur-tout qui doit effectuer la guériſon.

En ſecond lieu, les efforts de la nature ſont quelquefois abſolument déraiſonnables (*g*), & nuiſibles en eux-mêmes; & le vulgaire tombe d'accord que les mouvemens de la nature, lorſqu'elle entreprend de tranſporter la matiere viciée d'une partie moins noble, ſur une plus

---

(*g*) Quoique ces eſpeces de métaſtaſes dangereuſes, ſoient l'effet des forces de la nature, cependant elles ſont toujours une ſuite, ou de la délicateſſe naturelle & antérieure de la partie ſur laquelle elle ſe fait, ou d'un vice antécédent. Ainſi c'eſt le plus ſouvent par une irritation de poitrine, que la goutte quitte ſa place naturelle pour ſe jetter ſur cette partie. Les excès de liqueurs ſpiritueuſes appellent le plus ſouvent cette maladie ſur l'eſtomach, &c. *Not. de l'Edit.*

noble, comme, par exemple, quand elle fait remonter la matiere de la goutte des pieds dans l'estomac, ou à la tête; quand la matiere fébrile, dans les fievres aiguës, les pleurésies, & les péripneumonies, se jettent sur le cerveau, & causent un délire, ou quand une hémorrhagie est excitée, ou un abscès formé dans un endroit qui ne convient point, par exemple, dans les poumons; en pareil cas les mouvemens de la nature tendent à une mauvaise fin; & le devoir d'un Médecin est de faire une révulsion de la matiere fébrile, & de la détourner par une autre voie, de l'endroit sur lequel elle s'est jettée : cela se fait ordinairement par la saignée, la purgation, les bains chauds, les fomentations, les ventouses, les vésicatoires, & par d'autres remedes semblables.

Enfin, comme je l'ai observé ci-dessus, un Médecin doit non-seulement réprimer les efforts de la

nature quand ils ſont trop violens ; & la diriger quand elle s'égare, mais il doit auſſi aider ſes mouvemens lorſqu'ils ſont ſalutaires, quoiqu'en même-temps ſans effet.

Examinons donc d'abord, quels ſont ces mouvemens.

Suivant tous les Médecins, on peut appeller ſalutaires les mouvemens de la nature qui tendent, ou à conſerver le corps en ſanté, ou à chaſſer les maladies qui s'y ſont formées. Je ne parlerai ici que de ces derniers (*h*).

Entre les efforts que fait la nature pour éloigner les maux déjà formés, il n'y a de ſalutaires que

---

(*h*) Joignons cette remarque à celle de notre Auteur, quoique les mouvemens ſalutaires qui tendent à chaſſer une maladie, ſoient différens de ceux qui ont pour but la conſervation de la ſanté, les uns & les autres s'operent par les mêmes forces, & s'exécutent par le même méchaniſme. *Not. de l'Edit.*

ceux qui ont pour but d'avancer la coction & l'évacuation de la matiere fébrile. C'eſt donc dans l'un ou l'autre de ces cas qu'on peut proprement appeller l'art à ſon ſecours.

Quant à la premiere, ſçavoir, la coction ou la digeſtion des humeurs, la nature peut y être aidée, premiérement, par des remedes qui moderent la fievre, ſi elle eſt trop forte, ou qui l'augmentent ſi elle eſt trop foible ; ſecondement, par des évacuations qui en expulſant une partie de la matiere peccante puiſſent donner à la nature la force de cuire plus parfaitement celle qui reſte. Et cela peut ſe faire auſſi-bien en favoriſant les évacuations ſymptomatiques ou accidentelles, qui arrivent durant le cours d'une maladie, (lorſqu'on les juge ſalutaires au malade) qu'en faiſant des évacuations artificielles, ſçavoir par la ſaignée, le vomiſſement, & la purgation. Il faut ſur-tout ſe ſervir de

celles-ci dans le commencement d'une maladie aiguë, comme nous le démontrerons ci-après, en parlant de la pratique des meilleurs Médecins.

Avancer la crise, ou l'évacuation critique de la matiere fébrile, est la premiere chose en quoi l'art peut assister la nature; & cette assistance peut être nécessaire en deux occasions; premiérement, quand la crise est retardée au-delà de son temps, ou par la foiblesse des facultés naturelles, ou par la malignité de la matiere morbifique; secondement, quand elle est imparfaite, & qu'elle ne chasse pas entiérement la maladie. Ainsi si un Médecin s'apperçoit que la nature tente une crise par les urines, les sueurs, &c. Mais que l'ouvrage est au-dessus de ses forces; il doit aider ses efforts par des cordiaux, & des remedes incitatifs, ou par ceux qui sont propres à accélérer l'évacuation que la nature a dessein de faire; & s'il trouve que la

crise est imparfaite, & qu'elle n'a pas entiérement chassé le mal, il peut avoir recours aux purgatifs, aux sudorifiques, aux corroborans, & aux autres moyens que les regles de son art lui suggerent, afin de prévenir une rechute, en faisant sortir les restes de la matiere morbifique.

Nous avons maintenant levé le plan des provinces respectives de l'art & de la nature dans la guérison des maladies, & je crois qu'il est évident par ce que nous en avons dit.

Premiérement, que la nature est le principal agent dans la cure des maladies, & qu'on peut dire du Médecin qu'il les guérit, seulement comme cause seconde, ou comme un instrument dans les mains de la nature.

Secondement, que le devoir de chaque Médecin dans l'exercice de son art, est de suivre la route qui lui est tracée par la nature, ou d'a-

gir conformément à ce qu'elle pres-crit.

Et ainsi j'espere enfin avoir prouvé la vérité de ma premiere proposition, sçavoir, qu'il y a réellement une regle, une méthode invariable, sur laquelle les Médecins doivent diriger leur pratique, ou, en d'autres termes, que la Médecine est un art réel.

Si les Médecins ne sont pas d'accord sur cette regle, c'est leur faute, & non pas celle de l'art, car il est un art réel; mais il lui arrive, comme aux autres arts, que plusieurs de ceux qui en font profession, ne sont pas artistes. C'est en effet, comme dit Hippocrate, *le plus excellent de tous les arts;* mais il y a peu de gens qui aient, ou assez d'application pour s'y dévouer comme ils doivent, ou assez de capacité pour le comprendre à fond: c'est delà que tandis qu'il y a tant de Médecins de nom, il y en a si

peu d'effet *.

Cela ne nous ſurprendra nullement, ſi nous conſidérons combien de conditions ſont requiſes pour faire un véritable Médecin. Car, pour crayonner ſimplement ſon portrait, nous pouvons aſſurer qu'un homme, pour être bon Médecin, doit non-ſeulement connoître parfaitement l'état du corps humain dans la ſanté, & les qualités des médicamens; mais qu'il faut auſſi qu'il ſçache parfaitement l'hiſtoire & les progrès des maladies, avant qu'il puiſſe ſans danger s'appliquer à la pratique de ſon art. Ce n'eſt donc, ni une connoiſſance des maladies en gros, (*κατὰ συνδρομὴν*) comme celle des Empyriques, ni la poſſeſſion d'un grand nombre de recettes, quelque bonnes qu'elles puiſſent être; ce n'eſt ni cette ſcience qu'on appelle Philoſophie,

* *Οὕτω καὶ οἱ ἰητροὶ φήμῃ μὲν, πολλοί. ἔργῳ δὲ, πάγχυ βαιοί.* Hipp. Lex.

ni la capacité de raiſonner ſur le méchaniſme des cauſes des maladies ; enfin ce n'eſt point la lecture de quelque nouveau ſyſtême de Médecine, qui donnent à un homme la qualité de bon Médecin. Mais pour en faire le portrait en peu de mots, nous pouvons dire, qu'un vrai Médecin eſt un homme qui connoît parfaitement les pouvoirs reſpectifs de l'art & de la nature, & qui ſçait quand il doit faire uſage de ſon art, ou s'en abſtenir ? Que c'eſt un homme qui ne tire ſes preuves, ſes indications, ni d'aucun ſyſtême de fantaiſie, ni de quelques cauſes imaginaires des maladies, mais de la nature ſeule : Que c'eſt celui qui ne prétend pas guérir tous les maux aigus par une ſeule eſpece d'évacuation, comme les Diſciples de Van-Helmont prétendoient le faire par les ſueurs; non plus que par un uſage confus & indifférent de toutes ſortes d'évacuans, comme la ſaignée, la purgation, la ſueur, les vé-

ficatoires, &c, ſans aucune méthode, ſans regle ni conduite; mais qui les emploie en différens temps & en différentes occaſions, ſuivant que la nature lui en indique le beſoin. Enfin, un vrai Médecin eſt celui qui dans la cure des fievres ne ſe repoſe point ſur les ſpécifiques & les alexipharmaques, pour corriger quelque vice ſuppoſé dans le ſang, pour appaiſer *l'archeus* furieux, ou pour faire ſortir du corps la malignité d'un venin imaginaire, mais qui prend la nature pour guide en toutes choſes, & qui emploie toute ſon étude à diriger, réprimer, ou aider ſes efforts, & à avancer la coction & l'expulſion de la matiere fébrile par la voie que la nature indique.

Or, ſi c'eſt-là le devoir d'un Médecin, comme la choſe eſt évidente, il eſt d'une néceſſité indiſpenſable pour lui de s'inſtruire à fond de la doctrine des criſes & des jours

critiques, & des ſignes de crudité & de coction des humeurs, de-même que de ſe rendre capable de découvrir ſi la coction des humeurs ſe fait comme il faut, ou non; en quel temps on doit attendre la criſe; de quel genre elle doit être; & ſi elle emportera entiérement le mal ou non. Ce ſont, dis-je, ces choſes qu'il eſt du devoir indiſpenſable de chaque Médecin de ſçavoir parfaitement; & il ne peut les apprendre que par des obſervations exactes ſur la nature, & par une lecture aſſidue des Ecrits des anciens Médecins.

Je ſçais qu'il y en a qui affectent de mépriſer & de tourner en ridicule l'ancienne doctrine des criſes, & des jours critiques; mais nous avons eu, même de nos jours, de puiſſantes autorités pour la défendre, entre leſquelles on peut compter le grand Reſtaurateur de la Médecine d'Hippocrate, Boerhaave;

haave *, le célebre Hoffman †, &

* Diſputatum fuit ſæpius, an illa, quæ de morborum criſibus tradiderunt Veteres ſic obſerventur revera obtinere in morbis, qui hoc tempore occurrunt. Sic Hollerius dixit : *Apud nos rariùs indicere repentina illa & perturbationis plena judicia, quas κρίσεις propriè appellant : ſæpiùs autem exſolvi morbos alternantibus coctione & excretionibus* — Licèt autem hæc non ſine ratione dicta videantur, tamen negari non poteſt, revera criſes obſervari in morbis, atque illarum cognitionem Medico utiliſſimam eſſe. *Van-Swieten*, Comment. in Aphor. *Boerhavii*, Tom. 2. Sect. 587. p. 53. & 54.

† Ad prognoſin Medicam, ſive judicium de morbis præſertim acutis, eorumque fauſto vel infauſto eventu ferendum, referenda etiam doctrina de criſibus, à plurimis veterum maximi habita, & paſſim in ſcriptis celebrata, à multis verò recentioribus, quibuſdam etiam priſcorum, partim in dubium vocata, partim neglecta --- in hiſce tam diverſis auctorum opinionibus & objectis tot difficultatibus, non expeditior ad veritatem inveniendam via, quam ipſa experientia (quæ facta ingenue ſiſtit ac optima veritatis & ratiocinantis Medicæ parens eſt) duce patet, prudenter in conſilium vocatis obſervationibus practicis. Quare in exponenda hac criſium ratione ac naturâ, inſtituto me apprime ſatisfacturum confido, ſi exuto omni auctoritatis præjudicio, ea quæ per inſtitutum à quadraginta & quod excurrit annis, artis exercitium mihi iterato de Febrium revolutione conſtitit ? & an certis

le sçavant Docteur Mead *; pour ne rien dire de l'exact Sydenham, dont l'autorité seule suffiroit pour le soutien de cette doctrine, quand il n'y en auroit point d'autre; puisque nous sommes certains que ses observations sont faites sur la nature seule, & non pas sur de simples hypotheses. Mais pour lever tous les doutes sur cette matiere, un très habile Ecrivain a démontré par quantité d'observations faites en différentes parties de l'Europe sur les périodes & les crises des maladies †, qu'elles existent en ce temps-ci, comme elles faisoient anciennement. Et en effet, comment cela pourroit-il être autrement?

---

ac statis diebus eadem contingat, innotuerunt, candide tradam, & postea rationes adæquatas subjiciam, &c. *Frid. Hoffman.* Med. Rat. T. III. Sect. I. c. XV.

* Habent morbi omnes sua quique certo ordine distributa tempora, quibus increscunt, & ad sanitatem inclinant. *Mead* de Imper. Solis ac Lunæ p. 214. & seq.

† *Voyez* les Essais de M. Martine.

puiſque, comme je l'ai remarqué dans un autre Traité, « toutes les fois » que quelque matiere hétérogene » eſt entrée dans la maſſe des hu- » meurs, qu'elle eſt incapable d'y » recevoir de l'aſſimilation, & qu'il » faut l'en expulſer avant de réta- » blir le malade en ſanté, ſoit que » cela ſe faſſe par quelqu'évacua- » tion ſenſible ou non, ſoit que » cela arrive dans un jour critique » ordinaire ou non, la nature doit » avoir un temps pour préparer » cette matiere à l'expulſion * », c'eſt-à-dire, pour la cuire premiérement, & après cela la pouſſer dehors, ce qui eſt tout ce que les Anciens entendoient par leur doctrine ſur les criſes.

Il eſt donc vrai que les maladies ont aujourd'hui leurs périodes & leurs criſes, comme elles les ont eues autrefois. L'unique queſtion eſt

* Recherche ſur la nature &c. de la fievre épidémique des années 1740 & 1742.

donc de sçavoir si elles se terminent exactement dans le même espace de temps, ou non. Car si elles le font, pourquoi négligerions-nous l'ancienne doctrine qui en traite? Et si elles ne le font pas, pourquoi n'observerions-nous pas leurs périodes, & n'établirions-nous pas pour les prédire des regles accommodées à notre propre climat & à notre maniere de vivre, comme faisoient les Anciens?

Nous trouvons que quelques-uns des Anciens affectoient de mépriser cette doctrine, comme font beaucoup de Modernes; & un Médecin qui prétendoit prognostiquer une sueur critique, ou une hémorrhagie, recevoit de ces ignorans le nom injurieux de Devin, comme le rapporte Galien *. Cependant

* Ut si quis cursum sanguinis è naribus aut sudorem prædixerit, eum & magnum, & admirabilia contraque opinionem omnium loquentem exclament, &c. *Galen.* si quis optimus Medicus, &c.

cet Auteur ne faiſoit aucun cas de ces ſots ricaneurs : plus leur mépris étoit affecté, plus il ſe rendoit fameux par ſes prédictions dans les maladies violentes; car, comme il nous l'apprend, il prédiſoit non-ſeulement ſi une fievre ſeroit quarte dès ſon premier accès, mais auſſi le jour où elle quitteroit le malade *. Il prophétiſoit une rechute dans une fievre aiguë, & la maniere dont cette rechute ſe termineroit †. Mais la preuve la plus ſurprenante de ſa ſagacité à cet égard, parut dans une fievre violente, où il prédit qu'il y auroit une hémorrhagie du nez le cinquieme jour de la maladie. L'Hiſtoire eſt fort ſinguliere, c'eſt pourquoi je crois ne pouvoir mieux finir ce Chapitre qu'en la rapportant; ce que je ferai, autant qu'il ſera poſſible, dans ſes propres

* Galen. de præcognitione.

† Liberabitur is hâc nocte ab omni morboſâ affectione in totum. *Ibid.*

termes. Un jeune-homme de Rome fut fort mal de la fievre durant cinq jours, & quoique le temps propre pour la ſaignée fût paſſé, parce qu'on auroit dû la faire dès le ſecond, ou troiſieme jour, ou tout au moins au quatrieme; cependant, comme ni la ſaiſon de l'année, ni l'âge, ni la foibleſſe du malade ou ſa conſtitution, ne paroiſſoient pas la défendre, mais qu'au contraire toutes les circonſtances paroiſſoient décider en ſa faveur, les Médecins convinrent qu'il falloit lui ouvrir la veine. Mais « après avoir exactement peſé en moi-même, dit notre Auteur, les ſignes qu'Hippocrate nous a laiſſés pour prédire une hémorrhagie, je leur dis que je penſois qu'ils avoient raiſon de vouloir faire ouvrir la veine, mais que s'ils attendoient ſeulement un peu, la nature s'acquitteroit elle-même de ce devoir, en ſe déchargeant du fardeau qui l'opprimoit. » Les autres Médecins furent éton-

» nés de cette propoſition. En mê-
» me-temps le malade ſe leva en
» ſurſaut, comme s'il eût voulu ſau-
» ter hors de ſon lit; & quand on
» lui en eût demandé la raiſon, il
» répondit qu'il avoit peur qu'un
» ſerpent rouge qu'il voyoit ramper
» ſur le Ciel de ſon lit, ne tombât
» ſur lui, & qu'à cauſe de cela il
» vouloit quitter la place. Les au-
» tres Médecins ne faiſoient pas at-
» tention que ce ſymptome préſa-
» geoit une hémorrhagie: pour moi,
» après avoir examiné ces ſignes,
» & en particulier que la rougeur
» que j'avois déjà remarquée ſur le
» côté droit du nez, s'étendoit ſur
» la joue, & qu'elle étoit devenue
» beaucoup plus éclatante, je re-
» gardai cela comme un ſigne évi-
» dent qu'il y auroit bientôt une hé-
» morrhagie par la narine droite;
» ſur quoi je dis à l'oreille à celui
» des domeſtiques qui gardoit le
» malade, d'aller chercher un vaiſ-
» ſeau pour recevoir le ſang, mais

» d'avoir ſoin de le cacher ſous ſes » habits quand il viendroit dans la » chambre ; & alors m'adreſſant aux » Médecins, je leur dis aſſez haut » pour être entendu de tous, que » s'ils vouloient attendre quelques » momens de plus, ils verroient le » ſang ſortir de la narine droite du » malade. Ils ſe mirent à rire en » m'entendant ſpécifier la narine » droite en particulier ; mais j'ajou- » tai que tout cela arriveroit de la » maniere que je le diſois, ou qu'il » n'en ſeroit rien du tout ; parce » que ſelon les regles de l'art, il » devoit non-ſeulement y avoir un » écoulement de ſang, mais il fal- » loit auſſi que cet écoulement ſe » fît par la narine droite. Là-deſſus » j'ordonnai au domeſtique qui avoit » été chercher le vaiſſeau, de tenir » les yeux ſur le malade, pour re- » cevoir le ſang auſſi-tôt qu'il le » verroit commencer à ſortir. J'a- » vois à peine fini de parler, que le » malade retira ſon doigt de ſa nari-

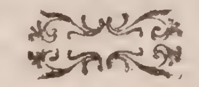
» ne, & nous le vîmes tout couvert
» de ſang. Le domeſtique accourut
» avec le baſſin, la compagnie jetta
» un cri, & les Médecins l'un après
» l'autre s'eſquiverent du mieux
» qu'ils purent ». Ainſi l'Art triom-
» pha de l'ignorance ». Le malade
» perdit quatre livres & demie de
» ſang » *. (*i*).

---

* Ego verò diligenter conſideratis omnibus apparentibus ſignis, quibus ſanguis erupturus eſt relatis, &c. *Galen.* de prænotione.

(*i*) Pluſieurs Modernes croyent que les maladies doivent ſuivre un période différent dans les différens âges de la vie, ſuivant la force ou la foibleſſe du malade, la conſtitution de l'année, &c. Mais ſi l'on réfléchit que dans une maladie épidémique la matiere qui la produit eſt néceſſairement la même, & qu'elle doit avoir par conſéquent, les mêmes effets, parce qu'elle eſt abſolument étrangere au corps & qu'elle a des propriétés eſſentielles, on verra que ſi les différences accidentelles produiſent une variation d'intenſité dans les ſymptomes, elles n'en doivent produire que de légeres dans les périodes. Prenons pour exemple

la petite vérole, maladie inconnue aux Anciens, & qui ſuit cependant avec exactitude les périodes qu'ils nous ont tracées. elle peut être plus ou moins abondante, les ſymptomes de l'invaſion peuvent être très-violens. Mais de quelqu'eſpece qu'elle ſoit, quand elle eſt diſcrete, l'éruption ſe fait toujours le même jour, la ſuppuration ſuit les mêmes périodes, & ce n'eſt que ſur le temps de l'exſiccation qu'il peut y avoir quelques différences; car il n'eſt pas naturel qu'une quantité innombrable de puſtules, n'exige pas plus de temps pour ſon deſſechement, qu'une vingtaine de ces mêmes puſtules. Si l'on objecte que la petite vérole confluente ne ſuit pas les mêmes périodes que celle qui eſt diſcrete, je répondrai avec Sydenham, que quoique de même genre, ces maladies ne peuvent pas être regardées comme étant la même eſpece. *Not. de l'Edit.*



CHAPITRE II.

J'AI tâché de démontrer dans le Chapitre précédent, que la Médecine a une marche invariable, de laquelle jamais un Médecin ne doit s'écarter dans le traitement des maladies aiguës, & que cette marche est de prendre la nature pour guide; j'ai aussi tâché d'expliquer le vrai sens & l'intention de ce précepte. Je passe maintenant à la preuve de cette proposition que j'ai avancée, sçavoir, *que les meilleurs Médecins de tous les âges se sont conduits sur cette regle dans leur pratique.*

Pour prouver la vérité de ma proposition, il sera nécessaire de jetter un peu les yeux sur l'état de la Médecine, dans quelques-uns de ses périodes les plus florissans, depuis le temps d'Hippocrate jusqu'à nos jours; car ce spectacle convain-

cra non-ſeulement que les Médecins les plus fameux, dans tous les ſiecles, ont ſuivi cette regle; mais auſſi qu'on les a regardés comme ſçavans, ou comme peu habiles dans leur Art, à proportion de ce qu'ils s'y ſont attachés ou qu'ils s'en ſont écartés.

La réputation immortelle que s'eſt acquiſe le pere de notre Art, ſemble ne lui venir que de ce qu'il a obſervé & copié d'après la nature, avec plus de diligence & d'exactitude, qu'on ne l'avoit fait avant lui. Et ſi notre Hippocrate Anglois le judicieux Sydenham, eſt devenu le rival de ſa gloire, c'eſt parce qu'il a ſuivi conſtamment la route dans laquelle Hippocrate étoit entré avant lui. Il y a, en effet, une ſi grande conformité dans leur pratique, qu'on pourroit penſer que l'Ecrivain Anglois l'a empruntée de l'Auteur grec; mais s'il ne l'a pas fait, comme nous avons ſujet de le croire d'après ſes propres expreſſions &

de l'aveu de tout le monde, il est clair qu'ils ont reçu tous deux les instructions de la même maîtresse, je veux dire la nature. Et ce qui n'augmente pas peu le mérite de la méthode qu'ils ont suivie, c'est la connoissance que nous avons que le dernier n'a presque rien emprunté du premier, mais que tous deux l'ont trouvée en étudiant assiduement la nature.

Nous avons le témoignage de Sydenham même, pour prouver que la regle dont il s'est servi dans la pratique, n'étoit autre que celle dont j'ai parlé ; car il nous dit, *qu'il est très-vraisemblable que celui qui observe les phénomenes naturels des maladies avec le plus de soin & d'attention, deviendra le plus habile à découvrir les indications vraies & propres à les guérir;* & que pour lui *il s'appliquoit entiérement à cette méthode, parce qu'il étoit bien sûr qu'en prenant la nature pour guide,*

. . . . . . etiam,
Avia terrarum peragrans loca nullius ante
Trita solo. . . . .

il ne s'écarteroit pas de l'épaisseur d'un cheveu du sentier qu'un Médecin doit tenir *.

Il paroît néanmoins que Sydenham a été un peu trop loin, en assurant comme il fait, que l'observation & la pratique sont les meilleurs moyens d'apprendre la Médecine †. (*k*). Car dans tout autre Art

---

* Veroque admodum esse simile, quod qui ad naturalia morborum phænomena oculos animumque accuratissimè maximèque diligenter advertit, in eliciendis curativis indicationibus veris ac genuinis maximè pollere debeat. Huic itaque me methodo totum tradidi, satis securus, quòd naturam si sequerer ducem &c. nusquam vel latum unguem à recto tramite discederem. *Sydenham* Opera Universa. *Epist. Dedicat.*

† Hanc scilicet artem haud rectiùs perdiscendam esse, quàm ab ipsius artis exercitio atque usu. *Ibid.*

(*k*) On ne doit pas faire un reproche à Sydenham d'avoir mis ce principe en avant. Il tourne tout entier à la gloire de

on suppose qu'un homme en a appris les regles avant que d'en venir

---

notre Art. Sa regle invariable, étant d'être l'observateur, le soutien & l'aide de la nature dans les maladies aiguës; on ne doit point prendre cette observation comme un empyrisme ignorant. Nous avons des loix générales desquelles il n'est pas possible à la nature même de s'écarter. L'étude de ces loix forme un diagnostic & un prognostic bâti sur des fondemens inébranlables; nous avons des indications sûres que nous fournit une méthode de guérir tout-à-fait rationelle. C'est elle qu'Hippocrate nous a fait connoître, & dont il a parlé comme d'une science déjà ancienne. Celse, Galien, tous les Grecs ont suivi, orné, augmenté la splendeur de cette méthode. Mais il n'en n'est pas moins vrai qu'un Médecin instruit de toutes ces vérités, ne sera bon Médecin que lorsqu'il se sera livré à l'observation de la nature, & qu'il aura reconnu par lui-même, ce qui appartient aux efforts de la nature, ce qui dépend des accidens de la maladie, sans se laisser surprendre, ni par la violence des efforts salutaires de la na-

à la pratique; pour moi, je n'entrevois aucune raiſon qui impoſe en cela moins de néceſſité à un Maître en Médecine, qu'à celui d'un autre Art. Il ſeroit en vérité bien malheureux pour le malade, qu'on ne pût apprendre la Médecine qu'à ſes dépens. Nous devons donc penſer charitâblement, que Sydenham n'a voulu dire autre choſe, ſinon qu'après avoir poſé de bons fondemens, la pratique de l'Art eſt le meilleur moyen qui puiſſe y perfectionner un Médecin, & non pas qu'elle ſoit l'unique moyen de l'apprendre. Il eſt inconteſtable que la pratique ſeule n'enſeignera point l'Art à un homme; car il ne manque point

---

ture, ni par la fauſſe douceur des accidens de la maladie. Tel eſt le ſens dans lequel on doit entendre le paſſage de Sydenham, & celui que ce grand homme lui a donné, comme on en conviendra aiſément en comparant ce qui ſuit & ce qui précede. *Not. de l'Edit.*

d'exemple de Praticiens qui ont blanchi dans l'exercice, & qui cependant, faute d'avoir appris de bonne heure les principes de l'Art, y ſont abſolument auſſi étrangers qu'ils l'étoient dans l'inſtant où ils ont commencé. Mais ceci ſoit dit ſeulement en paſſant.

Venons à Boerhaave, ce Médecin digne de ſa haute réputation: ſa pratique étoit la même que celle d'Hippocrate & de Sydenham. Il prit pour guides ces Auteurs conjointement avec la nature; il a mis dans un plus grand jour leurs obſervations, qu'il a confirmées par les ſiennes propres, & par de nouvelles découvertes dans l'Anatomie & la Philoſophie naturelle. Ce fut en ſuivant & en perfectionnant le plan que ces Auteurs avoient tracé, qu'il parvint lui-même à ce degré ſublime de réputation qu'il eut durant ſa vie, & que ſes Ouvrages mériteront tant que la Médecine continuera d'être un Art.

Après des exemples tels que ceux d'Hippocrate, Sydenham & Boerhaave, il feroit inutile d'en citer d'autres d'un rang moins diftingué (*l*), qui aient formé leur pra-

---

(*l*) Je crois que l'Auteur auroit pu joindre l'autorité de Galien à celle des grands hommes qu'il cite. On doit à cet Auteur, la preuve & la confirmation des dogmes d'Hippocrate, & ce pere de notre Art lui doit la plus grande partie de fa réputation. On reproche à Galien d'avoir fait entrer la Philofophie péripatéticienne dans la Médecine. Sans doute il l'a fait comme les Profeffeurs font entrer aujourd'hui la Méchanique & la Chymie dans leur Théorie. Mais cette Théorie bien entendue n'a que des droits précaires, & une influence très-médiocre fur la pratique de la Médecine? Quel Médecin a mieux entendu l'obfervation de la nature, l'a plus étudiée, & l'a plus fuivie que Galien? A la vérité il a été guidé par Hippocrate. Mais de combien de connoiffances nouvelles n'a-t-il pas enrichi fon Art? L'abus que fes Difciples ont fait de fa façon philofophique de raifonner, a été la fource de beaucoup d'er-

tique ſur le même plan; mais je ne ſçaurois avec juſtice m'empêcher de remarquer qu'un autre de nos compatriotes, qui par une grande & heureuſe pratique plutôt que par ſa ſcience, a toujours été mis au rang des meilleurs Médecins *, n'eſt arrivé, ſelon le témoignage du ſçavant Freind † à ce degré d'excellence qu'il poſſédoit, *que parce qu'il avoit pris la nature pour guide en toutes choſes.*

Mais pour ne pas m'en tenir ſeulement à des propoſitions générales, je continuerai de prouver, par un ex-

* Le Docteur Radcliffe.

† Radclivius, qui in remediis adhibendis, ſummâ ſuâ cum laude nec minori ægrotantium commodo: hoc ſibi unicè propoſuit, ut naturam per omnia ducem ſequeretur. *Freind* Comment. VII. de Purg. pag. 160.

reurs. Nous en convenons. Mais cet abus, n'appartient qu'au peu d'attention de ces hommes médiocres & à la négligence innée à la plupart des Ecrivains; négligence qui ne peut avoir lieu dans l'étude de la nature. *Not. de l'Ed.*

trait de la pratique de ces Auteurs ; qu'ils ont tous bâti ſur le même fondement, & qu'ils ſont unanimement d'accord entr'eux ſur le traitement des maladies aiguës. Et je l'entreprendrai d'autant plus volontiers, que non-ſeulement cet examen juſtifiera l'Art du plus grand reproche que ſes ennemis lui faſſent, mais qu'il ſervira en même-temps à faire connoître en quoi conſiſte la pratique propre & véritable de la Médecine.

Pour commencer par Hippocrate, il poſe comme un principe certain, *que la fin de la Médecine eſt, ou de chaſſer le mal, ou d'en modérer la violence* *. Et conformément à ce principe, ſes indications dans les maladies aiguës n'étoient autres que celles-ci, ſçavoir, *ou d'appaiſer les*

* Καὶ πρῶτόν γε δὴ ὁριεῦμαι ὃ νομίζω ἰητρικὴν εἶναι, τὸ δὴ πάμπαν ἀπαλλάσσειν τῶν νοσεόντων τοὺς καμάτους· Καὶ τῶν νοσημάτων τὰς σφοδρότητας ἀμβλύνειν. Hippocr. *de Arte*.

accidens, ou de diriger & d'aſſiſter la nature dans l'éloignement de la cauſe du mal, en procurant la coction & l'évacuation de la matiere fébrile. Dans chaque cas il prenoit ſon indication de la nature; car il nous apprend, que quand la fievre n'étoit point réglée, ou qu'elle n'avoit pas une forme certaine, ſa méthode étoit de n'y rien faire juſqu'à ce qu'elle devint réguliere, & qu'il pût découvrir de quelle eſpece elle étoit, & alors d'en entreprendre la cure par les voies que la nature lui indiqueroit *.

---

* Τοὺς δὲ ἀκαταστάτους τῶν πυρετῶν, (m) ἐᾷν μέχρις ἂν καταστῶσιν, ὁκόταν δὲ στῶσιν, ἀπαντήσαι διαίτῃ καὶ θεραπείῃ τῇ προσηκούσῃ ΚΑΤΑ ΦΥΣΙΝ ΘΕΩΡΕΩΝ. Hipp. *de ratione victûs in morbis acutis.*

(*m*) Le mot d'ἐᾷν, qu'Hippocrate emploie, ne ſignifie pas qu'il faille reſter oiſif ſans modérer les accidens, mais ſeulement qu'il ne faut pas tenter une méthode d'évacuations dans les maladies épidémiques dont on ne voit encore, ni la por-

Il doit paroître étrange à bien des gens, que nous assurions qu'Hippo-

---

tée, ni le période, ni la route critique qu'elles doivent suivre pour leur guérison; il faut se contenter de favoriser la nature, & de diminuer les accidens de la maladie; la nature victorieuse affectera la route propre à l'espece d'ennemi qu'elle a à combattre, c'est alors à l'art à l'aider κατὰ φυσὶν θεωρεῶν Pour éclaircir cette proposition d'Hippocrate, supposons un homme attaqué de fievre & de point de côté. La maladie est vive & violente. Le travail de l'Art consiste à modérer les dangers de l'inflammation. De ces maladies, les unes se jugent par l'expectoration, les autres par des évacuations bilieuses suivant la cause qui les produit. Ces deux especes de maladies, quand elles sont régulieres, annoncent leur terminaison dès leur origine; mais si elles ne sont pas régulieres, & qu'elles ne présentent pas des signes qui caractérisent cette route dès leur principe il faut attendre & observer. Ce seroit une imprudence funeste au malade de vouloir bon gré, mal gré, forcer la nature, & lui commander. Car en dérangeant ses mou-

crate n'a jamais tenté de guérir une fievre : il eſt cependant très-vrai qu'il ne l'a jamais entrepris dans le ſens ordinaire du mot guérir, qui veut dire, arrêter les mouvemens fébriles, ou éteindre la fievre par le ſecours de l'Art ; car il penſoit (& il n'eſt point de Médecin prudent qui ne penſe de-même) que la guériſon d'une fievre doit être laiſſée à la nature ; tout ſon deſſein étoit de modérer, de conduire, & d'aider ſes mouvemens.

Sa premiere intention étoit, *de réprimer les efforts de la nature quand ils étoient trop violens, ou de modérer la fievre.* C'étoit-là évidemment ſon deſſein, en ſaignant dans le commencement des maladies aiguës. Il avoit ſouvent remarqué

---

vemens on en produiroit d'irréguliers, d'inſuffiſans qui s'ils ne rendoient pas la maladie mortelle, la rendroient beaucoup plus longue & ſujette à de fréquentes rechutes avant qu'elle fût jugée. *Not. de l'Edit.*

qu'un ſaignement de nez, ou quel-qu'autre hémorrhagie, avoit été utile dans les premiers jours de ces maladies, lorſque la fievre étoit trop violente; quand elle étoit accompagnée de grandes douleurs, d'une difficulté de reſpirer, &c. il l'avoit encore trouvé fort utile dans les inflammations locales; & comme il ne pouvoit ignorer qu'une inflammation négligée finiroit probablement par la ſuppuration, & par un abſcès dans la partie affligée; ou que ſi la nature tentoit de ſoulager le malade par une hémorrhagie, celle-ci pouvoit ſe faire dans une partie qui ne fût pas convenable, comme, par exemple, dans les poumons; il jugeoit par conſéquent beaucoup plus à propos de procurer un ſoulagement artificiel par la ſaignée, que de laiſſer l'ouvrage à la nature. Mais nous ne trouvons pas qu'il ait jamais employé la ſaignée, à moins que la fievre ne fût ſi violente qu'il eût été dangereux d'abandonner la

nature.

nature à elle-même : la ſeule regle générale qu'il donne ſur ce ſujet étant, de ſaigner dans les maladies aiguës ſi la fievre eſt violente & le malade dans la fleur de ſon âge & de ſa vigueur *. En effet, ſi nous réfléchiſſons aux principes ſur leſquels Hippocrate ſe fonde, nous ſerons convaincus qu'il ne pouvoit avoir d'autre deſſein en ſaignant, que de modérer la fievre, & non pas de procurer une criſe artificielle. Car ſi à la place d'une évacuation naturelle qu'il prévoyoit quelquefois, il eût voulu ſubſtituer celle-ci, il auroit ſans doute ſaigné dans les jours critiques, où de ſemblables hémorrhagies ont coutume d'arriver. Or ces hémorrhagies critiques arrivent ordinairement quand

* Τὰ δ' ὀξέα πάθεα, φλεβοτομήσεις, ἢν ἰσχυρὸν φαίνηται τὸ νόσημα, καὶ οἱ ἔχοντες ἀκμάζωσι τῇ ἡλικίῃ, καὶ ῥώμη παρῇ αὐτέοισιν. *De victûs ratione in morbis acutis.*

la maladie eſt fort avancée *, & rarement avant le cinquieme ou ſixieme jour ; au-lieu qu'Hippocrate avoit coutume de ſaigner dès les premiers jours de la fievre : & c'étoit une regle généralement reçue des Médecins de l'antiquité, de ne jamais ſaigner après le quatrieme jour d'une maladie aiguë, excepté dans les cas preſſans, comme celui d'Anaxion

---

* Dans le cas d'Heropythus d'*Abdere*, il y eut une hémorrhagie du nez au quarantieme jour ; καὶ διὰ ῥινῶν ἡμοῤῥάγησε πουλύ. Et dans celui d'une perſonne illuſtre qui mourut de ſa maladie, une pareille hémorrhagie ſe fit voir au vingtieme. L'hémorrhagie d'Heropythus n'étoit point critique, car elle revint par intervalles juſqu'au ſoixantieme qu'elle diſparut ; περὶ δὲ τὴν ξ, αἱ μὲν αἱμοῤῥαγίαι, &c ; mais la maladie dura juſqu'au centieme, & ne fut entiérement chaſſée que par des urines chargées & des ſelles bilieuſes. περὶ δὲ ἑκατοστὴν, κοιλίη πολλοῖσι χολώδεσιν — οὖρά τε γὰρ εὔχροα καὶ πλείους ὑποστάσιας ἔχοντα κατέβαινεν. ἐν ἑκατοστῇ τελέως ἐξυγιάσθη καῦσος. Le Chevalier Floyer obſerve très-bien là-deſſus, que dans les Rhumatiſmes où le ſang eſt viſqueux, la fievre eſt longue, & que lorſqu'elle ſe guérit il y a beaucoup de ſédiment dans l'urine.

dans les Epidémiques *. Comme donc il ne paroît pas qu'Hippocrate se soit jamais servi de la saignée en vue de procurer une crise, & de chasser la cause du mal, il est constant qu'il doit ne l'avoir employée que pour modérer les accidens; & nous avons d'autant plus raison de croire que c'étoit son unique intention, que nous sçavons qu'il copioit scrupuleusement la nature. Or il est très-rare qu'elle guérisse une maladie par l'hémorrhagie : car des qua-

* Ὀσδὸη ἀγκῶνα ἔτεμον, &c. Dans ce cas, contre la méthode ordinaire, le malade avoit été saigné dans une pleurésie le huitieme jour ; mais la fievre, dit Hippocrate, étoit alors très-violente, les douleurs fort aiguës, & la toux & la difficulté de respirer toutes deux très-fortes. Cette regle de ne jamais saigner après le quatrieme jour, doit s'appliquer en particulier aux fievres inflammatoires ; dans lesquelles si l'obstruction n'est pas dissipée au bout de quatre jours, le pus est ordinairement formé : or en pareil cas la saignée ne sçauroit être bonne, & elle peut faire beaucoup de tort. Cette regle n'est cependant pas sans exception, car Galien nous apprend qu'il a quelquefois saigné le vingtieme jour d'une maladie.

rante-deux cas rapportés dans les Epidémiques, il n'y en a qu'un qu'on puisse dire proprement avoir été guéri par une hémorrhagie critique *. Il est vrai que le Docteur Freind dit qu'il y en eut quatre qui se sont terminés de cette façon †; mais il semble qu'il s'est un peu trop pressé de l'assurer, car dans deux des quatre, Hippocrate dit en termes exprès, que la fievre finit par la sueur **. Et le Chevalier Jean Floyer dans son Commentaire sur ces histoires, remarque que dans l'une des quatre, l'hémorrhagie ne

* Περὶ δὲ κρίσιν γυναικεῖα πολλὰ κατέβη. Hipp. *de morbis vulg. lib. III. Sect. II.*

† Quatuor ægrotos spontè factâ sanguinis eruptione sanari scribit Hippocrates. *Freind* de Febribus, Comment. II. p. 101.

** Sur l'Histoire VII. L. I. il dit qu'il y eut une hémorrhagie par la narine gauche le cinquieme jour, après quoi le malade sua & eut une crise. πεμπτῇ ἐῤῥύη λαῦρον ἐξ ἀριστερῦ ἄκρητον ἵδρωσεν. ἐκρίθη.--Et L. III. Sect. III. Malad. 7. il dit que le vingt-septieme jour la malade sua beaucoup, & fut délivrée de la fievre. κζ, ἵδρωσε πολλά, ἄπυρος.

fut pas ſuffiſante pour une criſe parfaite, mais que la vraie criſe fut une ſueur, ou autrement que la ſueur perfectionna la criſe. Quant à la derniere des quatre que le Docteur Freind rapporte, Hippocrate dit que le malade eut une ſueur chaude & abondante par tout le corps *, qui le délivra entiérement de la fievre. Des quatre Hiſtoires citées par le Docteur Freind, comme des exemples d'une évacuation de ſang critique, il n'y en a qu'une ſeule qui puiſſe avec quelque vérité être regardée comme tel † ; & quand il dit dans le même cas que la malade tomba la troiſieme nuit dans une grande ſueur chaude, & eut une criſe parfaite, on pourroit ſuppoſer que cette ſueur a eu quel-

* Ἵδρωσε πολλῷ θερμῷ δι' ὅλου ἄπυρος ἐκρίθη. Hippoc. *de morb. vulg.* *L. III. Sect. III. Agr.* 12.

† Ἐς νύκτα δὲ ταύτην ἵδρωσε, πολλῷ θερμῷ δ' ὅλου ἄπυρος — ἐκρίθη — περὶ δὲ κρίσιν γυναικεῖα πολλὰ κατέβη. Hippocr. *de morbis. vulg.* L. III. *Sect. III. Agr.* 2.

qu'effet, aussi-bien que le flux menstruel qui arriva en ce temps-là (*n*).

(*n*) Voilà donc quelle est la véritable regle qu'on doit se faire sur la saignée. Elle n'est remede curatif que dans les cas de la pléthore en mouvement, ou des raréfactions causées, soit par la chaleur de la saison, soit par l'intempérance dans l'usage des remedes âcres. Galien nous en a laissé un exemple. Il avoit guéri son malade par la saignée. *Jugulaverat febrim.* C'est son expression. Dans tout autre cas des fievres aiguës, elle prévient les dépôts inflammatoires, la raréfaction, le frottement & ses effets. Elle rafraîchit & tempere éminemment. Elle modere l'impétuosité des forces de la nature, & prévient les hémorrhagies qui se pourroient faire avec un très-grand danger par la poitrine, sur-tout en France, & à Paris, où cette partie est très-délicate. D'ailleurs, comme le remarque notre Auteur, l'hémorrhagie est rarement critique. On sent aussi par les effets de la saignée dans combien de cas elle doit être nuisible. Car toutes les fois que les forces manquent, & que la nature

Une ſeconde méthode dont ſe ſervit Hippocrate pour modérer la violence des maux aigus, fut de donner des clyſteres émolliens & rafraichîſſans. Nous trouvons des exemples de cette pratique dans ces maladies auxquelles il donne plus expreſſément le nom d'aiguës, telles que les Pleuréſies, Péripneumonies, Phréneſies, & les Fievres chaudes *. Dans une Pleuréſie, dit-il, il faut tenir le corps libre, & l'ouvrir par des clyſteres rafraîchiſſans & lénitifs; & il convient de le

* De victûs ratione in morbis acutis. De Affectionibus.

n'a d'action que ce qu'il lui en faut pour opérer la guériſon, elle devient nuiſible, & ſi elle eſt employée dans le temps où la nature opere de ces mouvemens violens qui précedent la criſe, & que les Anciens appelloient *perturbationes criticæ* : en dérangeant cette action précieuſe, la ſaignée peut devenir mortelle, ou du moins elle remet tout dans le trouble, & allonge beaucoup la maladie. *Not. de l'Edit.*

faire dans tout le cours de la maladie *. Il enseigne la même chose au sujet de la Péripneumonie & de la Phrénesie †. Mais il est plus précis encore dans les regles qu'il prescrit sur le traitement d'un *Causus* ou d'une fievre ardente. Il observe qu'on doit donner dans cette maladie des remedes rafraîchissans, soit extérieurs, soit en clysteres; qu'on peut donner de ceux-ci tous les jours, ou de deux jours l'un; mais qu'il faut bien prendre garde qu'ils ne soient trop rafraîchissans, dans la crainte de causer un froid nuisible **. Le temps de donner les clysteres étoit prescrit par

---

* Τὴν δὲ κοιλίην θεραπεύειν ὑπάγοντι καὶ ψύχοντι κλύσματι, οὕτω γὰρ τῇ νούσῳ τῇ ξυμπάσῃ συμφορώτατα. *De Affectionibus.*

† Καὶ τῆς κοιλίης ἐς τὴν ὑποχώρησιν καὶ ψύξιν, κατὰ ταὐτὰ θεραπεύειν τῇ πλευρίτιδι. — Φρενῖτις ὅταν λάβῃ, &c. τούτῳ τῶν μὲν ὀδύνης, ἅπερ ἐν τῇ πλευρίτιδι διδόναι, &c. τὴν κοιλίην δὲ, θεραπεύειν. De Affectionibus.

** Τούτῳ ξυμφέρει ψύγματα προσφέρειν, καὶ πρὸς τὴν κοιλίην, καὶ ἔξωθεν πρὸς τὸ σῶμα, φυλαζόμενος μὴ φρίξῃ. Ibid.

l'intention qu'il ſe propoſoit dans leur uſage, qui étoit, comme nous l'apprenons en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, de modérer la fievre, & d'appaiſer les douleurs *. Ainſi, dans une Péripneumonie il ordonnoit de tenir le ventre libre durant les cinq premiers jours, afin d'abattre la fievre; mais après ce temps-là il ne veut plus qu'on uſe de ces remedes, à cauſe qu'une grande évacuation par bas eſt dangereuſe après le cinquieme jour, en ce qu'elle empêche l'expectoration, qui eſt la criſe naturelle de cette maladie † (*o*). De-même dans les

* Δεῖ κοιλίας ἐν μὲν τῇσι πρώτῃσιν ἡμέρῃσι τέθαρσιν ἢ πέντε, ὑποχωρέειν χρὴ· καὶ ὀλίγῳ μᾶλλον, ἵνα οἵ τε πυρετοὶ ἀμβλύτεροι ἔωσι, καὶ τὰ ἀλγήματα κουφότερα. De Morbis, Lib. III.

† Δεῖ οὖν καὶ τὴν κάτω κοιλίην, μήτε ἑστάναι λίην, ἵνα μὴ ὀξέες ἔωσιν οἱ πυρετοί· μήτε λίην ὑποχωρέειν, ἵνα τὸ σίαλον ἀνιέναι δύνηται, καὶ ἰσχύῃ ὁ κάμνων. C'eſt-à-dire, qu'on ne doit ni ſouffrir que le corps ſoit tellement reſſerré & conſtipé que la fievre en augmente, ni le tenir ſi lâche que cela empêche l'expectoration & épuiſe les forces du malade. *Ibid.*

(*o*) Ce qu'on doit conclure de là,

Pleurésies, il ordonnoit des clysteres, durant le même-temps de la maladie, aussi-bien que des purga-

---

c'est qu'Hippocrate ne regardoit pas les lavemens comme un remede indifférent, mais comme un médicament capable d'aider ou de déranger l'action de la nature, suivant l'usage qu'on en pouvoit faire. Sydenham a été aussi de cet avis. En effet, si on fait attention à la structure des intestins, au déplacement d'un pareil volume de l'air que doit occasionner l'introduction de l'eau, on ne sera pas surpris que les lavemens puissent quelquefois produire des effets violens. Et l'observation journaliere nous apprend que beaucoup de mélancoliques, & de gens dont les intestins sont dans un état de phlogose, en sont violemment tourmentés. Ils dérangent aussi très-notablement la circulation dans les gens affoiblis : on en voit beaucoup tomber dans des syncopes violentes par l'action d'un seul lavement. Ces effets peuvent augmenter de violence, si les lavemens sont donnés trop chauds. *Not. de l'Edit.*

tifs (*p*), afin de faire sortir la bile; mais il ajoûte, qu'on ne doit plus purger dès que le malade commence à expectorer; car si on le fait, on arrêtera l'expectoration, & le malade périra d'une suffocation le sept ou le neuvieme jour*. Dans un de ces endroits, comme dans celui que nous avons rapporté † plus haut, il semble à la vérité approuver les clysteres dans tout le cours

---

* Ἐκπτύοντι δὲ ἤδη χολώδεα, μὴ δίδου τὸ φάρμακον, ἢν γὰρ δῷς, τὸ πτύσμα οὐ δυνήσεται ἄνω ἀνιέναι, ἀλλ' ἑβδομαῖος ἢ ἐνναταῖος ἀποπνιγήσεται &c. *Ibid.*

† De Affectionibus.

(*p*) Les regles qu'Hippocrate a données sur l'usage des purgatifs dans le commencement des maladies sont si claires, & nous aurons tant d'occasions d'y revenir, que nous ne nous arrêterons pas ici sur une proposition peut-être trop générale. Il suffira de remarquer qu'on doit faire une grande différence entre la pleurésie inflammatoire proprement dite, & plusieurs autres especes de ce mal qu'Hippocrate a quelquefois appellé, *douleurs de côté. N. de l'E.*

des maladies aiguës ; on ne doit cependant les employer que dans les cas où il eſt néceſſaire de diminuer la fievre, conformément à la regle générale qu'il avoit établie auparavant *.

On voit par ces paſſages & par pluſieurs autres, qu'Hippocrate ſe ſervoit avec beaucoup de liberté des clyſteres, dans le commencement des maux aigus ; mais il ne faiſoit pas la même choſe des autres purgatifs ; au contraire, quoiqu'il purgeât ſouvent dans les fievres, c'étoit néanmoins avec beaucoup de retenue & de circonſpection, comme je le ferai voir ci-après, en traitant cette matiere.

Je viens maintenant à la troiſie-

---

* Hippocrate, après avoir donné des préceptes généraux ſur la purgation dans les fievres continues, ajoute, *ἀλλὰ ἤν τινα δέῃ, ὑποκλύζειν χρὴ, ὁποσάκις ἂν βούλῃ· ἀκινδυνότερον γάρ* : c'eſt-à-dire, on peut, s'il en eſt beſoin, donner des clyſteres en tout temps, parce qu'ils ſont toujours moins dangereux que les remedes cathartiques.

me & derniere méthode qu'Hippocrate employoit pour modérer la fievre, & la contenir dans certaines bornes, qui étoit de régler la nourriture du malade, ſelon que le requéroit la maladie (*q*).

C'eſt un ſujet ſur lequel il s'étend beaucoup; & la raiſon qu'il en donne, eſt, que quoique ce fût une matiere d'une extrême conſéquence, cependant les Anciens n'a-

(*q*) Le régime des maladies aiguës ſur lequel Hippocrate nous a laiſſé des regles immortelles, & deſquelles il n'eſt pas permis de s'écarter ſans danger, modere à la vérité la fievre; mais ce n'eſt que le ſecond but de ſon Auteur. Le premier eſt celui d'entretenir les forces de la nature, & de la ſoutenir dans le combat qu'elle eſt obligée de livrer à la maladie, de façon à ne pas laiſſer cet inſtrument ſalutaire, s'affoiblir pendant que ſon ennemi ſe fortifie, & à ne la point ſurcharger d'un nouveau fardeau, pendant qu'elle eſt déjà opprimée de celui qu'elle veut expulſer. *Not. de l'Edit.*

voient rien écrit de remarquable sur cet article *.

Nous pouvons recueillir de ce passage de notre Auteur, que la pratique de la Médecine avant son temps étoit purement empyrique (*r*), ou que les Médecins n'avoient pas de méthode réguliere pour le traitement des maladies, mais qu'ils se fioient entiérement sur leurs recettes, comme les Empyriques ont toujours fait depuis (*s*); car s'il y avoit eu avant

---

* Ἀτὰρ οὐδὲ περὶ διαίτης οἱ ἀρχαῖοι ξυνέγραψαν οὐδὲν ἄξιον λόγου, καίτοι μέγα τοῦτο παρῆκαν. De ratione victûs in Morbis acutis.

(*r*) On ne peut pas appeller Empyriques, des Médecins qui avoient une méthode, qu'Hippocrate appelle ancienne, même de son temps. Cette méthode étoit celle de tous les Arts, où les observations repétées, donnent lieu à des conséquences & à des regles. La méthode & la théorie du régime étoient mauvaises, les observations & les raisonnemens d'Hippocrate les ont reformées. *Not. de l'Edit.*

(*s*) Ce seroit tout au plus aux Com-

Hippocrate une méthode connue, elle auroit dû contenir des préceptes sur le régime de vivre dans les maladies aiguës : or il nous apprend qu'il n'y avoit aucune regle là-dessus avant lui (*t*), par conséquent on ne connoissoit point de méthode réguliere pour traiter les maladies.

---

pilateurs des Préceptes de Cnide, que ce reproche pourroit s'appliquer. *Not. de l'Edit.*

(*t*) Il y avoit des regles de régime très bien établies de son temps, puisqu'il parle plus d'une fois des athletes & du régime athlétique. Il y avoit des préceptes pour le régime des malades, puisqu'il parle de l'abstinence des trois jours, comme d'une méthode établie. Or les hypotheses succedent toujours aux vérités. Les vérités pratiques sont connues avant leur théorie. Proportionner la nourriture aux forces, & les méthodes de cette proportion, constituent la méthode d'Hippocrate dont il s'attribue & s'assure à lui-même l'invention, comme d'une chose de la plus grande conséquence, & qui doit le faire mettre au rang des bienfaiteurs de l'humanité. *N. de l'Ed.*

D'où il paroît que l'honneur de la découverte de cette méthode eſt due à Hippocrate ſeul; & c'eſt à cauſe de cette découverte qu'il a toujours été regardé comme le Fondateur de la Médecine dogmatique & raiſonnée *. Il y avoit à la

* Le nom de Dogmatiſtes fut donné par Galien aux Médecins qui avoient dans la pratique une méthode ou une regle fixe, pour les diſtinguer des Empyriques, qui ne traitoient les maladies qu'en bloc (κατὰ συνδρομὴν), (u) ou qui n'avoient d'autre pratique que la routine. L'indication, dit-il, dans les maladies où la choſe qui eſt indiquée, eſt le commencement de l'art de la Médecine, ou la carriere dans laquelle un Médecin doit marcher en traitant ſes malades. Celui qui eſt aſſez habile pour découvrir les moyens propres à faire réuſſir la choſe indiquée, mérite véritablement le nom de Médecin. Or celui qui n'a que la ſeule expérience pour le faire parvenir à ſes fins, eſt-ce qu'on appelle proprement un Empyrique : mais un homme qui ſuit une méthode raiſonnée dans ce qu'il fait, eſt un Médecin dogmatiſte ou raiſonné. Εἰ δὲ διὰ λόγου τινὸς ἢ μεθόδου, λογικός τε, καὶ μεθοδικὸς, καὶ ΔΟΓΜΑΤΙΚΟΣ. *Galen.* Method, Medend. L. III.

(*u*) Cette Epithete a été donnée par Galien aux Méthodiques, & leur convient mieux qu'aux Empyriques qui étoient des gens laborieux. *Not. de l'Edit.*

vérité dans ces premiers âges quelques Médecins qui enjoignoient de s'abstenir de toute nourriture durant les trois ou quatre premiers jours de la fievre, en quoi ils ont été dans la suite imités par les Méthodistes. Hippocrate cependant condamnoit cette pratique, à cause, disoit-il, que tous les grands changemens qui se font tout à coup sont dangereux ; mais il alla lui-même assez loin, pour refuser toute nourriture solide au malade * ; & même en quelques occasions jusqu'aux soupes & aux ptisanes un peu nourrissantes, & de le réduire aux eaux simples, comme l'eau & le miel, l'oxymel, &c.

Son intention, en mettant le malade à cette espece de diete, étoit (*x*) d'empêcher la fievre de de-

* Ῥοφήμασι δὲ καὶ πόμασι διάγειν, ἕως ἂν ὁ πυρετὸς μειωθῇ. De Affectionibus.

(*x*) Ne devroit-on pas dire, étoit de nourrir le malade, & de diminuer par la

venir trop violente *. Et en effet, ce fut la principale méthode qu'il employa pour modérer la fievre; car il se servoit rarement de la saignée, que quelques Médecins aujourd'hui emploient si fréquemment dans les maux aigus; & dans une sorte de fievres, qui sont celles du genre bilieux ou putride, il n'en usoit point du tout; même en certains cas il défendoit la saignée seulement à cause de la fievre, quoique les autres circonstances parussent la rendre nécessaire †. On sera peut-

---

qualité délayante & raffraîchissante de la nourriture, la force de la fievre. *Not. de l'Edit.*

* Τὰς δὲ πυρώσιας παύσι καὶ ῥοφήμασι, ὥσπερ τὸν πυρετὸν ψυχρῷ φαρμάκῳ ἐνλύσῃ. De locis in homine.

† Ἢν δὲ ἕλκος ᾖ, φλεβοτομέειν τὰς ἄσσω, ἢν μὴ πυρεταίνῃ — ὅσοι ἐξαπίνης ἄφωνοι ἀπύρετοι ἔωσιν, φλεβοτομέειν. Epid. L. II. Sect. 5. Hippocrate, comme Martian le prouve fort au long, avoit tant d'éloignement pour la saignée dans les fievres causées par la bile, qu'il la jugeoit dangereuse, même dans les douleurs pleurétiques, lorsqu'elles étoient dues à cette cause. Τὰ κατὰ πλευρὸν ἀλγήματα ἐν

être ſurpris de l'averſion qu'Hippocrate témoignoit pour la ſai-

πυρετῶσι ἰσχνῶς ἐστηκότα ἄσθμα, φλεβοτομίη βλάπτει, κἢν ἀπόσιτος ᾖ, κἢν ὑποχόνδριον μετέωρον. Coac. *Prænot. Sect.* 2. Cette eſpece de douleurs de côté provient de la bile, ainſi que le démontre Martian. Or, comme il eſt pernicieux de purger quand il y a une inflammation interne de quelque partie, de même l'eſt-il de ſaigner quand il y a rédondance de bile. La raiſon de cet Auteur, la voici, comme il s'exprime : *La ſaignée fait tort à ces malades ; parce que comme l'humeur péche en ce qu'elle eſt trop ténue, elle le devient encore davantage après avoir tiré du ſang ; c'eſt pourquoi la fievre qui ſurvient diminue les ſucs, augmente leur ténuité & leur acrimonie, & les vaiſſeaux vuidés par la ſaignée ſe rempliſſant d'une cacochymie bilieuſe, forment une complication de maux* --- Hos præterea lædit phlebotomia, quia cùm humor noxius tenuitate peccet, &c. Et enſuite parlant d'une fievre bilieuſe, il dit, *qu'en pareil cas, à cauſe de la fievre, il eſt fort dangereux d'ouvrir la veine, parce qu'alors les humeurs déjà atténuées par la ſaignée, le ſont encore par la chaleur de la fievre, juſqu'au point de convertir preſque toute la maſſe du ſang en une matiere bilieuſe, puiſque la bile n'eſt autre choſe qu'un ſang atténué & trop cuit ou enflammé par la chaleur : c'eſt pour cette raiſon que ceux qui ont perdu beaucoup de ſang, ſont attaqués de fievres bilieuſes, comme l'a remarqué* Hippocrate *au commencement du* L. II. *de morbis mulierum*, ἢν πλέον ᾖ τὸ αἷμα ἀ-

gnée (*y*) dans certains maux violens; mais pour en rendre raiſon, il faut

πέον — καὶ πυρετοὶ ἀκρητόχολοι — : à quoi ce ſage Vieillard faiſant attention, il a cru dans les fievres putrides (qu'il nomme fievres de bile) la ſaignée ſi nuiſible, qu'abſolument il n'a point voulu l'admettre dans leur traitement. Or cette Doctrine &c. Quare in hoc caſu propter febrim venæ ſectio plurimum lædit, &c. Proſper Martian. in *Hippocr.* p. 411.

(*y*) Le plus grand embarras de des jeunes Médecins, quand ils commencent à pratiquer la Médecine, dépend de la contradiction apparente des préceptes de nos grands Auteurs ſur la ſaignée. Comment diſtinguer exactement les cas de fievre où il faut ſaigner, de ceux qui ſemblent interdire ce remede. Une fievre bilieuſe peut être très-inflammatoire, très-ſouvent même elle a porté ce nom, comme on peut le prouver par l'autorité de Galien, & de Martianus méme. Cependant il n'y a aucune contradiction réelle. En effet, il ne faut ſuivre pour ſigne indiquant l'uſage de la ſaignée, que la violence da la fievre, qui ſeule indique le moment de la ſaignée, & à laquelle, ſuivant la remarque de Celſe, ſont ſubordonnés le tempérament du malade, ſon âge, &c. mais ſur-tout, en évitant de ſe tromper à la violence des

considérer la nature du climat où il vivoit; car les hommes qui habitent des Pays fort chauds, sont moins en état de supporter cette sorte d'évacuation, que ceux qui vivent sous un Ciel plus tempéré. De-là vient que Mesué (s'il est vrai qu'il soit Auteur des Aphorismes qui portent son nom) remarque qu'on supporte mieux la saignée dans le cinquieme

---

signes qui annonceroient la proximité d'une crise, ou même d'une évacuation, qui, sans être critique, pourroit être salutaire. Mais on est sûr, d'après l'observation la plus constante, que dans la violence de l'éréthisme, jamais il ne se fera d'évacuation salutaire; tout est sec, aride, &c, pour me servir des termes de Galien, *Fluxio in phlegmone revincta tenetur.* C'est la présence de cet éréthisme, ce sont les accidens qu'il faut craindre, qui dans quelque maladie que ce soit indiquent la saignée, & ce sont ces indications qui ne peuvent égarer un Médecin, ni dans un Pays chaud, ni dans un Pays froid, & qui lui apprennent, quand il doit, ou ne doit pas saigner. *Not. de l'Edit.*

& le ſixieme climat, que dans le ſeptieme, premier, ſecond, troiſieme & quatrieme. Or on regardoit comme préjudiciable la saignée, au moins trop abondante, dans les quatre premiers climats, parce qu'ils étoient trop chauds; & on croyoit les habitans du ſeptieme peu capables de la ſupporter, parce que celui-ci étoit trop froid. Comme donc Hippocrate exerçoit la Médecine dans les régions chaudes de la Grece*, il avoit raiſon d'interdire la ſaignée dans les maladies où elle eſt utile quand le climat eſt plus froid. Car les fievres qui dominent dans les Pays chauds, ſont le plus ſouvent du genre bilieux ou putride, comme celles qui regnent dans les climats temperés ſont plus ordinairement cauſées par une pléthore

* L'Iſle de Cos où vivoit Hippocrate eſt dans le quatrieme climat, ſuivant la maniere de compter des Anciens; ainſi que le Peloponeſe, & une grande partie des Iſles de la Grece.

ſanguine, ou trop grande réplétion du ſang. Or comme celles-ci indiquent la ſaignée, ainſi la premiere eſpece de fievres indique la purgation.

L'excès de la chaleur & du froid, ont paru à tous les Anciens qui ont écrit ſur la Médecine, une raiſon de défendre l'ouverture de la veine. Car Galien avertit ſouvent les Médecins de ne point faire ſaigner dans un temps ou trop chaud ou trop froid *, dans l'Eté ou dans un Pays chaud †, & Meſué fait la même choſe, comme nous l'avons vu. Et effet, l'obſervation de ce dernier au ſujet des climats, s'eſt confirmée par des expériences faites de nos jours; car il eſt certain, comme je l'ai ſçu d'un Gentilhomme ſçavant & habile qui a exercé la Médecine à la Jamaïque, qu'il eſt beau-

* Galen. de Curandi ratione per Sanguinis Miſſionem.

† Id. Method. Medendi. L. II.

coup plus dangereux de tirer du ſang dans ce climat chaud qu'en Angleterre qui eſt tempérée. Et les François & les Italiens, qui ſelon l'ancien calcul habitent le cinquieme & le ſixieme climat, ſupportent mieux de grandes ſaignées, & les emploient plus fréquemment que nous qui vivons ſous le ſeptieme.

Par ce que nous venons de dire, il eſt auſſi aiſé de rendre raiſon de la différence qui ſe trouve entre la pratique d'Hippocrate & celle de nos Médecins, au ſujet de la ſaignée; que de l'éloignement où étoit Galien de la méthode de ſon Maître ſur le même point. Car Hippocrate étoit extrêmement réſervé ſur la ſaignée, & Galien en faiſoit ſon remede favori, quoique tous deux travaillaſſent ſur le même plan, comme je le ferai voir dans la ſuite; parce que comme Galien travailloit ſous le climat tempéré de l'Italie, il avoit plus de raiſon d'employer cette ſorte d'évacuation qu'Hip-

qu'Hippocrate, dont la pratique étoit principalement bornée aux Régions chaudes de la Grece. Et le même raiſonnement ſubſiſte par rapport à nous.

Mais revenons. Comme Hippocrate étoit beaucoup plus circonſpect ſur la ſaignée que les Médecins de nos jours, & que pour répondre à l'intention qu'il avoit de rafraîchir, il lui manquoit un des principaux remedes que nous ayons, ſçavoir le nitre (z), il tâchoit d'y parvenir par un régime rafraîchiſſant; & nous pouvons conclure du grand nombre de liqueurs réfrigerantes qu'il a laiſſées dans ſes Ouvrages *, qu'il étudioit cette partie

* Ψυκτήρια δὲ τάδε δίδου ἐπὶ τοῖσι καύσοισι πίνειν ὁκόταν βούλῃ — πολλὰ δὲ ἀπεργάζεται. τὰ μὲν γὰρ, οὔρησιν ἐμποιέει, τὰ δὲ διαχώρησιν, τὰ δὲ ἄμφω, τὰ δὲ οὐδέτερα, &c. *Lib. III. de Morbis ſub finem.*

(z) Hippocrate n'avoit pas le nitre, mais il avoit l'oxycrat & l'oxymel, qui pouvoient lui épargner des regrets à cet égard. *Not. de l'Edit.*

avec une extrême assiduité. Car comme il ne faisoit pas grand cas des recettes, il ne nous en auroit sans doute pas tant donné sur cet article, s'il n'eût pas cru que cela étoit d'une extrême conséquence dans le traitement des fievres. Le régime qu'Hippocrate ordonnoit dans les fievres, étoit connu sous le nom général de *ptisane*, qu'on faisoit plus ou moins épaisse ou nourrissante selon les effets différens qu'on en attendoit.

Mercurialis remarque qu'il y avoit chez les Anciens trois sortes de ptisanes *. La premiere se faisoit d'une partie d'orge-mondé bouillie dans dix ou quinze parties d'eau, jusqu'à ce que l'orge parfaitement dissous ne formât plus qu'une masse; on appelloit celle-ci simplement Ptisane, ou Ptisane entiere. Quand

* Igitur aliis omissis de ptisanâ & aquâ hordei verba faciam &c. *Mercurial.* L. IV. cap. 18.

on l'avoit passée à la chausse pour en séparer la partie la plus épaisse, on la nommoit ptisane passée, colature de ptisane, ou jus de ptisane. Ce sont les deux sortes de ptisanes dont Hippocrate parle dans son Livre *de Ptisanâ, sive de victûs ratione in morbis acutis* *, & à laquelle il donne le nom de ῥοφήματα ou Gruau-d'orge. Les Médecins Latins & Arabes parlent encore d'une troisieme sorte de ptisane faite d'orge commun, non mondé, qu'on fait bouillir dans l'eau ; mais on doit plutôt la mettre au rang des boissons que des alimens, puisqu'on s'en sert dans les fievres uniquement pour délayer †.

* Nous sçavons de Cælius Aurelianus & de Galien, qu'on donnoit indifféremment à ce Livre l'un ou l'autre de ces deux noms.

† Les Modernes different des Anciens en ceci; car ils se servent de la colature de ptisane comme d'un délayant dans les fievres, où on ne l'employoit autrefois que comme nourriture.

On doit donc diſtinguer deux ſortes de Régimes d'Hippocrate, ſçavoir, une nourriture forte, & une legere; la premiere conſiſtoit dans la ptiſane entiere (*ptiſana tota*), & la ſeconde dans la ptiſane paſſée ou gruau-d'orge ſéparé de ſa partie la plus épaiſſe. Il eſt vrai que Galien, dans un Traité où il entreprend d'expliquer la doctrine d'Hippocrate ſur ce ſujet, fait mention d'une troiſieme ſorte de ptiſane, qui conſiſtoit à mettre moitié de l'une & moitié de l'autre *. C'eſt

---

* Reliquum dicendo tertium eſt, utiq. coctione conſtruunt; ſed enim nonnulli ptiſanam, mortario priùs hordeum in exiguas infrigentes partes, dein ſubitò coquentes adjiciunt quidam ſapam, alii verò amylum, ſunt qui cyminum & mel; ſed vitioſa id genus confectio eſt. Verùm præſtantiſſimam quamque meritò concinnes, hujuſcemodi fuerit: primùm hordeum crudum in aquâ macerato, deinde manibus adeò terito, ut tenuis membrana conſpiciatur: poſt hæc iterum manibus eatenus ſcilicet valenter contrito, ut quodque glumoſum excutiatur, atqui ſicut eſt animo hanc plus abſterſivam efficere, ſatius fuerit eam ſimul cum membranâ

étendre le détail jusqu'à une délicatesse si grande, que quelques-uns le traiteront de pure bagatelle. C'est pour cette raison que je n'en aurois point parlé, si je ne l'eusse pas cru nécessaire à l'explication de la Doctrine d'Hippocrate sur le régime de vivre, dans les maladies aiguës.

Son intention, comme nous l'avons vu, en donnant la ptisane, étoit de modérer la fievre & de soutenir le malade par une nourriture convenable; & conformément à ce dessein, il se régloit pour la donner, sur la nature de la fievre & le temps de sa durée, sur la maniere ordinaire de vivre du malade, la saison de l'année, &c. Les principales regles que nous ayons dans ses Ecrits touchant cette matiere, sont les suivantes.

---

decoquere. Fit autem elixatio hoc modo, ut scilicet hordeum primò diu ebulliat: mox ad mollem quoque ignem, donec multum succulentum reddatur. *Galen.* de Ptisanâ Liber, p. 182.

1. Plus la maladie eſt aiguë, plus la nourriture doit être legere & aqueuſe *. 2. Elle doit être extrêmement foible dans le plus fort du mal †. 3. On ne doit point en donner dans l'accès, ou quand les extrémités ſont froides, mais on doit attendre que la fievre ſoit paſſée ou au moins relâchée ††. 4. On en donnera plus ou moins ſouvent, ſuivant l'habitude que le malade avoit de manger peu ou beaucoup lorſqu'il étoit en ſanté **. 5. Comme

---

* Ὅκου μὲν οὖν κάτοξυ τὸ νόσημα — καὶ τῇ ἐσχάτως λεπτοτάτῃ διαίτῃ ἀναγκαῖον χρέεσθαι — Aph. VII. Sect. I.

† Ὁκόταν δὲ ἀκμάσῃ τὸ νόσημα, τότε καὶ τῇ λεπτοτάτῃ διαίτῃ ἀναγκαῖον χρέεσθαι — ὁκόσοισι μὲν οὖν αὐτίκα ἡ ἀκμὴ αὐτίκα λεπτῶς διαιτᾶν. Aph. VIII. X. Sect. I.

†† Ἐν δὲ τῇσι παροξυσμοῖσιν ὑποστέλλεσθαι χρή. Aph. II. Sect. I.

** Καὶ οἷσιν ἅπαξ, ἢ δὶς, καὶ πλείω, ἢ ἐλάσσω, καὶ κατὰ μέρος, δοτέον δέ τι καὶ τῷ ἔθει, καὶ τῇ ὥρῃ, καὶ τῇ χώρῃ, καὶ τῇ ἡλικίῃ. Aph. XVII. S. I. προστεκμαίρεσθαι δὲ καὶ ἰσχὺς, καὶ ὁ τρόποι τοῦ νοσήματος ἑκάστοισι, καὶ τῆς φύσιος τοῦ ἀνθρώπου καὶ τοῦ ἔθεος καὶ τῆς διαίτης τοῦ κάμνοντος οὐ μόνον σιτίων, ἀλλὰ καὶ πότων. De rat. vict. in morb. acut.

les personnes âgées, & ceux qui vivent dans les Pays chauds, ont moins besoin de nourriture que les jeunes gens & les habitans d'un Pays froid, il faut avoir égard à la saison, au climat, & à l'âge du malade, aussi-bien qu'à sa maniere de vivre, dans le réglement de sa nourriture *. Et enfin, il y a plus de danger à user d'un régime trop foible † que d'une nourriture forte; & c'est pour cela que ceux qui dans leur santé suivent un régime trop austere, sont dans l'erreur.

Ces regles générales rendent fort facile l'intelligence de la maniere dont Hippocrate pratiquoit dans les cas particuliers. Ainsi, il fait donner la ptisane entiere dans le

*] Γέροντες εὐφορώτατα νηστείην φέρουσι — τὰ αὐξανόμενα πλεῖστον ἔχει τὸ ἔμφυτον θέρμον — Αἱ κοιλίαι χειμῶνος καὶ ἦρος θερμόταται φύσει, θέρεος, καὶ φθινοπώρου — Aphoris. XIII. XIV. XV. XVIII. Sect. I.

† Ἐν τῇσι λεπτῇσι διαιτῇσιν ἁμαρτάνουσιν οἱ νοσέοντες. — Aph. V. Sect. I.

commencement des fievres *, contre le ſentiment de ceux qui différoient juſqu'à ce qu'ils euſſent épuiſé les forces de leurs malades par une abſtinence de trois, quatre, cinq ou ſix jours. Mais on doit reſtraindre ce précepte aux maladies qu'on nomme ſimplement aiguës †, & qui ſubſiſtent quelque temps avant que d'arriver à leur plus haut période, & on ne doit point l'appliquer à celles qui ſont très-violentes & de peu de durée; car dans celles-ci il faut au commencement donner l'eau de la ptiſane, & ſur la fin, la ptiſane même ††.

Pour ce qui eſt de la ptiſane nourriſſante ou entiere, nous ne voyons

* Συμφέρει δὲ καὶ τοιάδε ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τοῖσιν ὅλῃσι πτισάνῃσιν αὐτίκα χρεομένοισιν. ——

† Βούλονται γὰρ ἅπαντες ὑπὸ τὰς ἀρχὰς τῶν νούσων ταριχεύσαντες τοὺς ἀνθρώπους, ἢ δύο, ἢ τρεῖς ἢ καὶ πλείονας ἡμέρας — ῥοφῆν τὸ ἐπίπαν μᾶλλον, ἢ προκενεαγγήσαντα ἄρξασθαι τοῦ ῥοφήματος.

†† Χρῆσθαι δὲ πρῶτον μάλιστα μὲν χυλῷ, ἔπειτα δὲ, πτισάνῃ.

pas qu'il en ait jamais donné dans les premieres attaques d'une maladie aiguë ; car dans une fievre ardente, ſa regle eſt de ne jamais la donner qu'après la criſe *. Dans un autre endroit il nous ordonne de n'en point faire uſage juſqu'à ce qu'il ait paru quelques ſignes de coction dans l'urine †.

Dans quelques maladies aiguës, néanmoins, il ne permettoit pas même l'uſage de la colature, ou eau de ptiſane, juſqu'à ce que la criſe fût entiere & parfaite, & le malade hors de danger. Telle a été ſa conduite dans quelques Pleuréſies & dans pluſieurs Eſquinancies ††.

---

* Τότε μὲν φυλάσσουσι καὶ γινώσκουσιν, ὅτι μεγάλην τὴν βλάβην φέρει, ἢν πρὶν πέπειρον τὴν νόσον γενέσθαι κριθώδεα πτισάνην ῥοφήσῃ ὁ κάμνων, εἰθισμένος χυλῷ χρέεσθαι— δεῖ δὲ ῥόφημα προσφέρειν τοῖσιν ἐκ τῶν νουσημάτων μὴ πρότερον ἢ πέπονα τὰ οὖρα, ἢ πτύσματα ἴδῃς γεγενημένα. De ratione victûs in morbis acutis.

† Ἔπειτα οὐ χρηστέον ῥοφήμασι, πρὶν ἢ τὸ οὖρον πεπανθῇ &c. Ῥόφημα δὲ μὴ πρόσφερε ἕως ἂν λήξῃ καὶ τὸ οὖρον ... συνθῇ. Ibid.

†† Τὰ δὲ ῥοφήματα τὰ ὀκόταν ἐγγὺς τῶν κρισίμων ᾖ,

Ces paſſages sembleront contredire la regle générale ſur l'uſage des ſoupes (ῥοφήματα) dans le commencement des ſievres ; mais il faut obſerver qu'il ne parle ici que des maladies violentes & de peu de durée, qui exigent des délayans plus efficaces que la ptiſane, ſuivant la remarque de Galien * ; cet Auteur a déſigné lui-même les cas particuliers où la ptiſane ne convient pas dans les commencemens.

En un mot, la regle générale ſur l'emploi de la ptiſane dans le commencement des ſievres, ſouffre quelques exceptions. De ce nombre ſont les maladies violentes, dont je viens de parler †. Et Hippocrate

μὴ δίδε ἢν θορυβῆται, ἀλλ' ὅταν αὐτὴ ᾖ ἐπιδιδῷ ἐπὶ τὸ βέλτιον. Ibid.

* Verùm haud nudè in morbis hanc porrigere expedit, ſed circumſcriptionibus multis opus eſt, &c. *Galen.* de Ptiſanâ.

† Lorſqu'Hippocrate défendit l'uſage de la ptiſane au commencement des ſievres, c'étoit ſeulement dans celles qui ſont à leur plus haut degré de violence dans le ſeptieme jour au plus tard. Voyez ce qu'il dit

lui-même reconnoît qu'elle doit s'entendre avec quelques restrictions ; car telle est la substance de sa Doctrine : — « Que nous devons » dans tous les cas, examiner quelle » pourra être, selon les apparences, » la durée de la maladie, & si un » régime fort leger suffira pour entretenir les forces du malade jusqu'au période le plus haut de son » mal. Car quand la maladie est » très-aiguë, ou qu'elle est dans son » invasion aussi forte qu'elle puisse » l'être, il suffit d'une nourriture » legere ; mais si elle est simplement » aiguë, c'est assez d'en venir à ce » régime au temps de la crise, & » jusques-là on peut en accorder un » plus nourrissant, dans la vue de » soutenir les forces du malade *. »

---

d'une Pleurésie & d'une Péripneumonie, dans son Livre, *de Victûs ratione*, &c.

* *Συντεκμαίρεσθαι δὲ χρὴ καὶ τὸν νοσέοντα εἰ ἐξαρκέσει τῇ διαίτῃ πρὸς τὴν ἀκμὴν τῆς νούσου*, &c. — *ὁκόταν μὲν οὖν αὐτίκα ἡ ἀκμὴ, αὐτίκα λεπτῶς διαιτᾶν*, &c. Hippocrat. Aphor. IX. X. Sect. I.

La seconde regle générale qui regarde la nourriture qu'on doit donner au plus haut degré de la maladie, est également sujette à quelques exceptions. Car quoiqu'il nous dise de prendre garde au temps de la crise, & qu'il défende alors de donner des alimens *, il n'avoit cependant pas dessein de les interdire pour ce temps-là dans toutes les maladies aiguës indifféremment, mais seulement dans celles où la crise est accompagnée d'une violente commotion dans la machine †; & il dit : « Que si la bouche est » fraîche, & l'expectoration facile, » il faut augmenter la quantité des » potages, parce que plus il y aura » d'humidité dans le corps, plus la » crise sera prompte, & ainsi au

* Φυλάσσεσθαι δὲ χρὴ ἐν πάντων τῶν πυρετῶν τὰς κρίσιας, καὶ ἀφαιρέειν τὰ ῥοφήματα κατὰ τοῦτον τὸν καιρόν. Idem de rat. victûs, &c.

† Τὰ δὲ ῥοφήματα ὁκόταν ἐγγὺς τῶν κρισίων ᾖ, μὴ διδοῦ ἢν θορυβῆται, &c. Ibid.

» contraire » : & ailleurs encore : » Plus les excrétions ſont abondan- » tes (par l'expectoration) dans une » Pleuréſie ou une Péripneumonie, » plus la nourriture ſera abondante » juſqu'à la criſe, & ſpécialement » un jour ou deux auparavant ; car » cette quantité & cette qualité d'a- » liment appaiſera la douleur, & » rendra l'expectoration plus li- » bre * ».

La raiſon de cette regle eſt évidente ; car Hippocrate défendoit les alimens aux approches de la criſe, crainte de troubler la nature dans ſon opération. C'eſt pourquoi, toutes les fois qu'il remarquoit quelque grande commotion dans la machine, c'eſt-à-dire, quand le conflict entre la nature & le mal étoit violent, il interdiſoit l'aliment,

* Ἢν δὲ ὑγραίνεται τὸ στόμα, καὶ τὰ ἀπὸ τοῦ πλεύμονος εἴη ὁκοῖα δεῖ, ἐπιδιδόναι χρὴ ὡς πλῆθος τοῦ ῥοφήματος, &c. *Hippocr.* de Victûs ratione in Acutis.

parce que ces émotions ſont les ſymptomes d'une criſe prochaine. C'eſt la raiſon qui l'engage à nous avertir de retrancher la nourriture, lorſqu'au plus haut période d'une maladie il y a quelques perturbations critiques.

Mais quand une criſe n'eſt précédée d'aucun ſemblable trouble, ni d'aucun combat violent, & qu'elle s'approche par degrés, comme celle qui ſe fait par l'expectoration dans les maladies de la poitrine, la raiſon d'enjoindre cette rigoureuſe diete ne ſubſiſte plus; au contraire, il eſt à propos dans ces incommodités d'augmenter la nourriture vers le temps de la criſe, parce que cette augmentation contribuera plutôt à accélérer l'expectoration qu'à la retarder. Telles ſont les principales regles que nous trouvons dans Hippocrate, au ſujet de la nourriture dans les maux aigus; d'où il paroit qu'il étoit extrêmement exact ſur ce point, & que la ſeule fin qu'il ſe

ſoit propoſée, étoit de régler les alimens de ſon malade de maniere à ne pas l'affoiblir trop faute de nourriture, & à ne pas augmenter la fievre en lui en donnant trop.

Un des points les plus importans du régime dans les maladies aiguës, eſt l'uſage des liqueurs délayantes. Il vouloit qu'on en donnât beaucoup. « Dans une fievre, dit-il, on » peut faire prendre de l'eau chau» de, de l'eau de miel, *aqua mulſa*, » & de l'oxymel, & le malade ne » riſque rien d'en boire en grande » quantité; car ſi on lui donne » ces boiſſons chaudes, elles pouſſe» ront les humeurs viciées par l'uri» ne ou par la ſueur, ou elles tien» dront au moins la tranſpiration ou» verte, ce qui eſt fort ſalutaire *. »

* Πυρετῷ σιτίον μὴ προσφέρειν, μηδὲ ῥοφήμασιν ὑπεξάγειν. καὶ πιεῖν ὕδωρ θερμὸν καὶ μελίκρητον, καὶ ὄξος σὺν ὕδατι. ταῦτα δὲ ἐπιπίσκειν ὡς πλεῖστα. ἢν γὰρ μὴ ψυχρὸν ἐστὶ τὸ ποτὸν θερμὸν ἐὸν καὶ μέσον, ἐκ τοῦ σώματος τοῦ νοσέοντος ἀφαιρέει, ἤν τε διουρήσῃ, ἤν τε διϊδρώσῃ· πάντη δὲ ἀνοιγόμενόν τε

Et dans une fievre ardente il ordonne de présenter au malade autant d'eau ou d'hydromel qu'il en voudra boire. Son dessein étoit d'éteindre la chaleur & de modérer la fievre par ces boissons ; & c'est de lui que nos Médecins ont pris la méthode d'employer les délayans dans toutes les maladies fiévreuses, suivant l'observation du Docteur Freind *, quoique cet Auteur paroisse confondre en même-temps les potages ou gruaux (*sorbitiones*) avec les boissons d'Hippocrate, qui re-

---

ἐς ἀναπνέον, καὶ κινεύμενον τὸ σῶμα συμφέρον πιήσει. Hippoc. de locis in homine.

* Invaluit jamdudum consuetudo, ut qui variolis aut febribus correpti decumbunt, largis admodum crebrisque potionibus utantur. Quæ quidem consuetudo non noviter, ut quidam putant, instituta est, sed ab ipso olim Hippocrate planè tradita ; nam ille, ut victum, quo in acutis morbis uti deceat, accuratiùs præciperet, varia sorbitionum, ptisanæ præsertim, genera descripsit ; ita ut, qui regimen, ut vocatur, temperatiùs dilutiusque primùm apud nos induxerunt, id fere omne ex hoc Hippocratis libello hauserint. *Freind.* Comment. de Febribus.

gardoit uniquement celles-ci comme un délayant, & qui employoit ceux-là comme une nourriture (*a*).

Nous avons vu dans quel dessein Hippocrate ordonnoit la saignée, les lavemens & les liqueurs délayantes dans les maladies aiguës, sça-

---

(*a*) Un des grands avantages de la méthode de nourrir dans les maladies aiguës, dont Hippocrate nous a donné les regles, étoit de ne laisser s'introduire dans le sang que des parties qui eussent un caractere directement opposé à l'espece d'acrimonie que la fievre y fait naître, qui est la putridité, suite nécessairement prompte de l'action du cœur augmentée, & du frottement des parties du sang, contre les parois des vaisseaux & entre elles. Jamais les anciens Médecins ne se seroient avisés de donner de fortes décoctions de viande aux hommes attaqués de fievres aiguës. Les boissons qu'Hippocrate conseille, étoient savonneuses & rafraîchissantes, & la théorie de M. Boerhaave quadre à merveille avec l'observation exacte de la nature qui se trouve chez Hippocrate. *Not. de l'Edit.*

voir, de modérer la fievre, lorſqu'il étoit néceſſaire de le faire : il le faiſoit avec beaucoup de prudence & de circonſpection, & ne portoit le régime rafraîchiſſant qu'auſſi loin qu'il le falloit pour empêcher la fievre de devenir trop violente, mais jamais aſſez loin pour empêcher la coction, & par conſéquent l'évacuation critique de la matiere fébrile : & ceux qui vont plus loin, ne viendront jamais à bout, quoi qu'ils puiſſent dire, de juſtifier leur pratique par l'autorité d'Hippocrate.

Parlons maintenant de la méthode dont il ſe ſervoit pour avancer la coction & l'évacuation de la matiere fébrile.

Les ſignes de coction auſſi-bien que de crudité des humeurs, ſont expliqués fort au long dans les Ecrits de cet Auteur : c'étoit de-là qu'il tiroit principalement ſa maniere de traiter, de-même que ſes prédictions dans les maladies aiguës. Pluſieurs de ſes Commentateurs ſe

ſont auſſi fort étendus ſur cette matiere, mais nous ne trouvons dans chacun d'eux que fort peu de choſe ſur la méthode d'avancer la coction des humeurs. Hippocrate parle, il eſt vrai, d'avancer la coction de la matiere qui s'expectore dans une pleuréſie, ou une péripneumonie, par l'uſage des liqueurs béchiques, comme l'hydromel, (*Mulſum*), durant les premiers jours de la maladie, afin de réſoudre les humeurs compactes *. C'eſt dans la même vue de réſoudre la matiere obſtructive, qu'il ordonne dans une pleuréſie de faire ſur la partie affligée des fomentations chaudes, tant ſeches qu'humides †. De plus, il re-

* Τὰς δὲ πρώτας ἡμέρας, τὰ ῥοφήματα ἔστω γλυκύτερα. οὕτω γὰρ ἄν, μάλιστα τὸ ξυγκαθήμενον καὶ τὸ ξυνεστηκὸς, ἀποπλύνοις καὶ κινέοις. Hippocrat. de Morbis l. VI.

† Ὀδύνη δὲ πλευροῦ ἤν τε κατ' ἀρχὰς γίνηται, ἤν τε ἐς ὕστερον, θερμάσμασι μὲν πρῶτον οὐκ ἀπὸ τρόπου ἐστὶ χρησάμενον, πειρηθῆναι διαλῦσαι τὴν ὀδύνην. Hippocrat. de rat. victûs in morb. acutis.

commande dans les mêmes maladies les bains chauds, parce qu'entr'autres bons effets ils mûriſſent & excitent le crachement *, (pratique qu'on a fait revivre derniérement avec d'heureux ſuccès) mais dans les autres maladies il garde un profond ſilence ſur cet article : d'où l'on peut conclure, qu'il croyoit que la coction des humeurs étoit l'ouvrage de la nature ſeule, qu'il n'étoit pas du devoir de l'art de s'en mêler & qu'il ne devoit agir que pour contenir la fievre dans un ordre convenable. (*b*) Con-

* Καὶ γὰρ ὀδύνης τῆς κατὰ πλευρὴν, καὶ στήθεα, καὶ μετάφρενον, παρηγορικόν ἐστι τὸ λουτρόν· καὶ πτυέλου πεπαντικόν, καὶ ἀνάγωγον. &c. *Idem. Ibid.*

(*b*) Voilà donc tout le miniſtere du Médecin dans les maladies aiguës : obſerver la nature, régler & modérer les ſymptomes, empêcher ſur-tout, par des dérivations faites à propos, que les parties principales ne s'engorgent. En effet, leur concours eſt néceſſaire à la coction, ſans

formément à cela, nous trouvons que dans quelques maux aigus, comme la phrénésie, par exemple, & le *Causus*, il s'en mêloit dans la premiere invasion du mal, dans l'intention de modérer la fievre, laissant ensuite à la nature l'ouvrage de la coction & de l'évacuation des humeurs peccantes. En effet, comme cette coction se fait parfaitement au moyen d'un degré de chaleur modéré *. La méthode qu'il sui-

---

elles, elle ne peut pas s'opérer. Telles sont la tête & la poitrine. Mais la préparation de la matiere est un ouvrage que la nature seule peut faire, & quand l'art en procure l'expulsion lorsque la matiere a été préparée, elle n'a fait que déterminer une opération à laquelle la nature n'eût pas manqué. *Not. de l'Edit.*

* *On a toujours regardé l'ouvrage de la Coction comme l'effet d'un degré convenable de chaleur. Ainsi Galien*, concoctionem alterationem quandam esse; alterationem verò ipsam à calido potissimùm perfici; atque idcircò tùm nutritionem, tùm concoctionem, tùm omnem succi generationem, jam verò & in excrementis ip-

voit dans le commencement des fievres, de tempérer la trop grande chaleur par la ſaignée & les délayans, étoit la plus propre pour l'avancer, ce qui lui fit regarder

ſis qualitates à calore innato provenire, Hippocrates omnium poſt hominum memoriam primus rectè dixit; Ariſtoteles poſt eum rectè eſt interpretatus — De Facultat. Natural. L. II. C. 4. (*c*) Omnis concoctio naturâ prævalente contingit, & propterea ſemper bonum exiſtit. *Paul. Æginet.* L. II. C. 8.

(*c*) Le mot de chaleur dont ſe ſervoient les Anciens au ſens propre, ne s'emploie plus qu'au figuré. Ils regardoient la chaleur innée comme l'inſtrument qui opéroit toutes les fonctions. Pour nous, nous ſçavons que le méchaniſme du corps acquiert la propriété de changer & de cuire les matieres étrangeres, par le concours de l'action des vaiſſeaux, du mouvement régulier des fluides, de la ſecrétion des humeurs, fonctions qui ſuppoſent l'action modérée du cœur & des arteres, les propriétés naturelles des liqueurs, mais ſurtout la liberté des canaux excrétoires & ſécrétoires. La coction eſt le réſultat de cette conſtitution tant des ſolides que des fluides & de l'activité qui en dépend. *Not. de l'Edit*

comme inutile de rien dire davantage ſur ce ſujet *.

Telle étoit la pratique d'Hippocrate dans le commencement du mal : voyons à préſent quelle méthode il ſuivoit dans le temps de ſa force & de ſon déclin. Nous trouverons que ſon but étoit, ou d'aſſiſter la nature dans la criſe qu'elle tentoit, ou de ſubſtituer quelqu'autre évacuation en ſa place, ou, pour mieux dire, de procurer une criſe artificielle du mal par la voie que la nature indiquoit.

Il avoit donc obſervé qu'une criſe ſe fait naturellement par une ou par pluſieurs des évacuations ſuivantes, ſçavoir par l'urine, les ſueurs, les ſelles, ou l'expectoration, par un abſcès, un vomiſſement, ou une hémorrhagie. Parmi ces évacuations, il y en a dans leſquelles il n'a

* Tota curatio, ad optimam rationem instituta, Urinarum coctionem maximè promovet. *Glaſſ.* Comment de Febribus.

jamais tenté d'imiter la nature, & d'autres où il a tâché de la suivre.

Je parlerai d'abord des évacuations où il n'entreprenoit pas de copier la nature, & ensuite de celles où il s'appliquoit à l'imiter.

En premier lieu donc, il n'ordonna jamais la saignée ou les vomitifs, dans le dessein d'imiter la nature en causant une crise. Car quant à la saignée, j'ai prouvé ci-devant qu'il ne l'employoit dans le commencement des maux aigus, que dans la vue de modérer la fievre; & pour ce qui est des vomitifs, on s'en servoit autrefois plus souvent comme d'une médecine de précaution, que comme d'un remede dans le mal. Il est vrai qu'Hippocrate les a ordonnés dans les évacuations contre nature, & dans quelques autres maladies chroniques, mais fort rarement dans les fievres, si ce n'est dans la premiere invasion, quand l'estomac est trop

chargé

chargé d'humeurs, qu'il faut en faire ſortir. Ainſi, dans le commencement d'un *Cauſus*, ſi le malade a la bouche amere, & la langue chargée, il nous recommande de lui faire prendre un vomitif *.

J'ai prouvé dans un autre Ouvrage l'utilité des vomitifs, au commencement de quelques fievres †, non dans l'intention de cauſer une criſe, mais afin de débarraſſer les premieres voies quand elles ſont le ſiege de la fievre, comme il arrive ſouvent. C'étoit l'opinion de quelques Médecins de l'antiquité, comme nous l'apprend Alexandre de Tralles : « que jamais il n'y avoit de » corruption dans le ſang, mais qu'el- » le étoit toujours dans l'eſtomac & » dans les inteſtins ». — ou, en d'au-

* Κὴ πικρὸν τὸ ϛόμα γίνηται, ἐμέειν ξυμφέρει. *Hippocr.* de Ratione victûs in Morbis acutis.

† Dans ſes recherches touchant la nature des Fievres épidémiques des années 1740. & 1741. imprimées à Londres, 1742.

tres termes, que la cauſe des fievres n'étoit pas dans les vaiſſeaux ſanguins, mais dans les canaux des alimens. Et pour preuve de la vérité de leur ſentiment, ils s'appuyoient entre autres argumens ſur celui-ci : » Que ſouvent un vomitif chaſſe la » fievre avec tant d'efficacité, que » jamais le malade n'en ſent le moin» dre retour ». Il eſt certain que le ſiege de quelques fievres eſt uniquement dans les premieres voies : c'eſt par cette raiſon qu'on a ſi ſouvent reconnu l'utilité des vomiſſemens dès les premiers accès. Mais il eſt rare qu'ils ſoient utiles ſur la fin des fievres, à moins, ſelon Sydenham, qu'on n'ait négligé de le procurer au commencement. Et, comme le remarque fort bien le Docteur Freind, ils ſont certainement dangereux aux approches de la criſe. Un vomiſſement eſt rarement critique ; & de tous les cas rapportés dans le I. & le III. Livre des Epidémiques, il n'y en a qu'un ſeul où la

maladie ait été emportée par un vomiſſement naturel, & même la fievre qui avoit d'abord diſparu, étoit enſuite revenue, de ſorte qu'on pourroit dire que ce vomiſſement arriva dans un commencement de fievre *, J'ai moi-même traité derniérement une ſemblable maladie.

Paſſons à l'eſpece de criſe qui ſe fait par les urines. Il ne paroît pas qu'Hippocrate ait jamais tenté cette voie pour faire une criſe artificielle, ou que dans la fievre il ait jamais donné de médicamens, à deſſein d'exciter une évacuation critique par l'urine. Le Docteur Freind doute † qu'il ait jamais employé aucuns diurétiques (*d*); pour moi il me ſem-

* Unica eſt apud Hippocratem Hiſtoria L. I. Æg. 13. in quâ ubi præceſſerat vomitio, morbus ſolvi dicitur, &c. —— Adeoque novo huic morbo circa principia finem attulit vomitio. —— *Freind.* Comment. de Febribus.

† Utrum (*dit-il*) verò in febribus urinam moventia adhibuerit, planè non conſtat. *Id. Ibid.*

(*d*) Il faut ajouter dans les maladies ai-

ble évident qu'il ne l'a point fait, à moins qu'on ne donne ce nom aux liqueurs qu'il conseille de prendre en si grande quantité dans les fievres. Et M. Freind nous engage lui-même par de fort bonnes raisons, à ne nous point servir dans les fievres d'aucun autre diurétique que les boissons délayantes * (*e*).

* Itaque si evacuationem spectemus, parum est, in Febrium tractatione, diureticis fidendum, neque hujus rei obscura est ratio, partium fabricam contemplanti ——— &c. *Freind* de Febrib. Comment.

guës, car quelqu'infideles que soient même de nos jours les médicamens qui portent un si beau nom, de sorte qu'à peine y a t-il un diurétique sur lequel un praticien puisse compter; cependant Hippocrate en a employé qu'il regardoit comme très-décidés dans les maladies chroniques, entre autres les cantharides. *Not. de l'Ed.*

(*e*) Cette remarque de M. Freind n'est pas nouvelle; Galien, Prosp. Martian, Duret, avoient plutôt regardé l'urine comme un signe, que comme une évacuation curative. Cependant Hippocrate par-

Les ſeules criſes qu'Hippocrate ait tâché d'imiter par le moyen de l'art, étoient celles qui ſe font par l'expectoration, la ſueur, ou la diarrhée. Mais il eſt bon d'obſerver ici qu'il employoit cette derniere eſpece d'évacuations, non-ſeulement dans le deſſein d'imiter la nature par une criſe artificielle, & par l'expulſion des reſtes de la matiere fébrile, quand la criſe étoit imparfaite; mais encore de l'aſſiſter en débarraſſant les premieres voies au commencement des maladies aiguës, comme je le démontrerai lorſque j'aurai occaſion d'en parler.

Pour ce qui eſt de l'expectora-

---

le, dans plus d'un endroit, d'urines abondantes & troubles qui délivrent le malade de la crainte prochaine d'un abſcès, après des douleurs dans l'aîne & à la cuiſſe. L'expérience a confirmé la Doctrine d'Hippocrate, & M. Van-Swieten, entre autres, nous en a cité pluſieurs exemples. *Not. de l'Edit.*

tion, j'ai remarqué ailleurs qu'il faisoit en sorte de l'avancer dans les maladies de poitrine (où les crachemens font la crise *) en faisant prendre de la ptisane, & en donnant à propos des béchiques. Ainsi dans une pleurésie, il ordonne l'eau de ptisane avec le miel; & il dit que quand la matiere commence à sortir par les crachats, on doit appliquer des médicamens chauds, c'est-à-dire, faire des fomentations & employer des topiques chauds & adoucissans, afin d'en avancer la maturité †. De-même dans une péripneumonie il recommande les remedes capables d'exciter l'expectoration, & il marque le temps propre pour les donner ††.

---

* Ὅκως δὲ τὸ σίαλον ἐκ τοῦ πλεύμονος ἀναφέρηται καὶ τὸ πῦον, διδόναι φάρμακα πίνειν. οἷσιν πλεύμων ὑγραίνεται καὶ καθαίρεται τὸ πῦον ἄνω. *Hippocr.* de Affectionibus.

† De Affectionbus, ut suprà.

†† Ὁκόταν ἀρξῃ ὁ πυρετὸς, λούειν πολλῷ θερμῷ, καὶ ῥοφήμασι πτισάνης χρέεσθαι πτισάνης χυλῷ κεκρημένῳ μέλιτι παχέας ὁκόταν ἔσω ᾖ, ῥοφείτω. &c. De intern. Affection.

Notre Auteur tâchoit encore d'imiter la nature en provoquant les ſueurs, dans le temps convenable de la maladie, par l'uſage des ſudorifiques (*f*).

(*f*) Remarquons que dans ces deux cas, la méthode d'Hippocrate ne prétend pas hâter la marche de la nature, il n'imagine pas que l'art puiſſe faire la coction, ce qui ſeroit un principe abſurde ſuivant les lumieres que nous avons ſur l'action de la nature, mais il ne propoſe que des moyens capables de rendre l'expectoration facile, ou la ſueur aiſée. C'eſt-à-dire, d'aider l'expulſion de la matiere morbifique, de la rendre plus complette & plus parfaite, de relâcher les vaiſſeaux, de façon qu'ils ne s'engorgent pas de la matiere qui ſe préſente à leurs couloirs, mais que cette matiere puiſſe couler abondamment; ainſi faute des précautions indiquées par Hippocrate, on voit ſouvent des oppreſſions aſthmatiques ou catarrhales, ſuivre des péripneumonies qui auroient dû être bien jugées; on voit ſouvent des taches miliaires pourprées, & des éréſipeles, ſuivre les ſueurs qui ſont incomplettes, & dont

Les Anciens connoiſſoient fort peu, ou du moins ne faiſoient gueres d'uſage de la méthode de provoquer les ſueurs dans la fievre, à l'aide des médicamens pris intérieurement. A leur place ils ſe ſervoient de l'onction, de la friction, des bains chauds, d'une étuve, ou d'un fauteuil accommodé à cet uſage. Chacune de ces différentes manieres de faire ſuer, & en particulier la derniere, eſt décrite par Galien, qui ajoute qu'on peut par ce moyen faire une évacuation beaucoup plus copieuſe que par le bain. Celſe, en traitant ce ſujet, ne propoſe que deux façons de procurer une ſueur, ſçavoir par une chaleur ſeche, & par les bains *; & il nous apprend en même-temps qu'on employoit ceux-ci principalement dans la fie-

* Sudor duobus modis elicitur; aut ſicco calore, aut balneo. *Celſus* L. 2. C. 17.

la matiere s'arrête & s'épaiſſit dans les glandes de la peau, *Not. de l'Edit.*

vre, & que quoique les Anciens en uſaſſent avec beaucoup de précaution, néanmoins Aſclepiades les avoit mis en vogue. Il ajoute, que la pratique n'en eſt pas dangereuſe, pourvu qu'on le faſſe dans un temps convenable; mais qu'autrement elle eſt fort nuiſible *.

Si nous en croyons le Docteur Freind, Hippocrate n'a jamais parlé de la ſueur comme d'un moyen de guériſon; car il obſerve « que cet » Auteur dans les Ouvrages qui » ſont inconteſtablement de lui, ne » fait aucune mention des médica- » mens qui provoquent la ſueur † ».

Si cela étoit vrai, ce ſeroit une preuve qu'Hippocrate ne ſe ſeroit jamais ſervi des ſudorifiques, com-

* Antiqui timidiùs eo utebantur, Aſclepiades audaciùs. Neque terrere autem ea res, ſi tempeſtiva eſt, debet : at ante tempus nocet. *Id. Ibid.*

† Igitur ille in libris, qui Germani habentur, remedii, quòd ſudores provocet, nuſquam meminit. —— *Freind.* Comment. de Febribus.

me de moyens artificiels de guérison. Le Docteur Freind pensoit qu'Hippocrate ne regardoit pas les sueurs comme des voies naturelles de guérison, mais seulement comme un symptome dont on pouvoit tirer un prognostic *. Il ne sera pas difficile de démontrer que le Docteur s'est trompé sur ces deux points, & qu'Hippocrate parle de la sueur comme d'une voie naturelle ; & comme d'un moyen artificiel de guérison.

On n'en pourra point douter, si l'on fait attention qu'il dit que les maladies se guérissent par l'expectoration, les selles, les urines, &c. mais que les sueurs sont communes à toutes † ; ce qui est la même chose

* Etenim sudor perpetuò apud Hippocratem, quantùm ego percipio, non ut curandi instrumentum, sed tantùm ut præsagii nota proponitur. *Id. Ibid.*

† Τὰ δὲ νοσήματα πάντα, λύεται ἢ κατὰ στόμα, ἢ κατὰ κοιλίην, ἢ κατὰ κύστιν, ἢ τινὸς ἄλλου τοιούτου ἄρθρου. ἡ δὲ τῶν ἱδρώτων ἰδέη, κοινὴ ἁπάντων. *Hipp.* de Ratione victûs in acutis.

que s'il avoit dit, que chaque maladie particuliere a une crise qui lui est propre, mais qu'une crise de sueur est commune à toutes les maladies aiguës en général; Doctrine sur laquelle on doit refléchir soigneusement. C'est dans cette opinion, qu'il nous avertit qu'une fievre ardente finit par une hémorrhagie du nez, ou par des sueurs critiques, avec des urines suffisamment cuites *, que les sueurs qui viennent le jour de la crise, sont bonnes, parce qu'elles chassent la fievre; mais que celles qui arrivent dans un autre temps sont mauvaises, parce qu'elles sont des signes de la violence du mal, & même d'une longue durée, ou que le malade aura une rechûte †. Que les maux

* Κἢν αἷμα ἐκ τῶν ῥινῶν ῥυῇ, λυέται τὸ πάθος· κἢν ἱδρῶτες ἐπιγένωνται κριτικοὶ γνήσιοι μετ' οὔρων λευκῶν καὶ παχέων, καὶ λείων ὑποστάθμων. *Id. Ibid.*

† Ἱδρῶτες πυρεταίνουσιν ἢν ἄρξωνται, ἀγαθοὶ τριταῖοι, πεμπταῖοι. &c. *Hippocr.* Aph. XXXVI. Sect. 4. Il dit la mê-

aigus ſont terminés par un flux de ſang par les narines dans le jour critique, par d'abondantes ſueurs, & par une urine purulente qui dépoſe un bon ſédiment *. En un mot, on n'auroit jamais fait de rapporter tous les paſſages où Hippocrate parle des ſueurs comme d'une voie naturelle de guériſon, ou comme d'une évacuation critique. Mais il ne ſera pas hors de propos de remarquer que des quatre Hiſtoires tirées des Epidémiques, que le Docteur Freind a citées comme autant d'exemples d'hémorrhagie critique, trois malades ont été guéris, ou par des ſueurs critiques, ou par un ſédiment dans l'urine; la lecture d'Hippocrate en convaincra; & le

me choſe dans ſon Livre *de Indicationibus*: ἱδρῶτες πυρεταίνουσιν ἢν γίνωνται τεταρταίοις καὶ πεμπταίοις. &c. Id. de Indicationibus.

* Τὰ δὲ ὀξέα κρίνεται αἵματος ἐκ ῥινῶν ῥυέντος ἐν κρισίμῳ, καὶ ἱδρῶτος πολλοῦ γενομένου, καὶ οὔρου πυώδεος καὶ ὑαλώδεος γενομένου, ὑπόστασιν χρηστὴν ἔχοντος. Coac. Prænot.

Docteur, dans un autre endroit, rapporte ces mêmes cas pour exemples de fievres qui ont cessé après la sueur, en quoi il semble croire malgré lui que c'étoit la sueur qui avoit chassé la fievre (*g*).

Mais s'il étoit dans l'erreur en croyant qu'Hippocrate n'a jamais parlé de la sueur comme d'une voie naturelle de guérison, il ne s'est pas moins trompé en assurant, « qu'il

---

(g) Il faut cependant avoirbien soin de distinguer les sueurs critiques, de ces sueurs qui sont communes à toutes les maladies, & qui sont l'effet du relâchement établi dans tous les vaisseaux; ainsi lorsque l'érethisme est cessé, l'urine devient plus épaisse, la salive plus abondante, la peau plus souple se dépouille de la matiere grossiere qui engorgeoit les glandes de cette partie, & souvent même l'épiderme se renouvelle. Mais alors ces sueurs sont un effet méchanique du relâchement, & ne peuvent pas être regardées comme un instrument de guérison. *Not. de l'Edit.*

» n'a point recommandé les sudori-
» fiques ». Je conviens qu'il ne désigne pas les mêmes remedes dont les Médecins de nos jours se servent dans cette vue ; mais peut-être que ce qu'il ordonne, sçavoir, *les bains chauds, couvrir beaucoup le malade, & lui faire boire quantité de liqueurs délayantes*, est ce qu'il y a de plus convenable pour provoquer la sueur. Ainsi, dans le Livre *de locis in homine* (dont tout le monde avoue qu'il est l'Aureur) il dit, *que dans une lassitude de fievre, il faut hardiment user des bains chauds, frotter d'huile le malade, & le tenir chaudement, afin de provoquer la sueur ;* & dans le Paragraphe suivant, où il donne des préceptes généraux sur le traitement des fievres : *On fera boire*, dit-il, *au malade quantité d'eau chaude, d'Hydromel, & d'Oxymel ;* & la raison qu'il en apporte, est *que ces boissons chaudes ouvrent les pores. & facilitent la transpiration, ce qui est fort salutaire en pareil cas.*

Dans les Livres attribués à Hippocrate, ſoit qu'ils ſoient véritablement de lui, ou qu'ils n'en ſoient point, ce que je ne veux pas prendre ſur moi de décider; dans les Livres *de Morbis*, par exemple, il eſt parlé non pas une ſeule fois, (ainſi que l'avance le Docteur Freind) mais pluſieurs fois, des remedes ſudorifiques : car dans un endroit il recommande de faire prendre le bain chaud, & de couvrir le malade pour le faire ſuer tant dans la fievre-tierce que dans la quarte; & dans un autre, il parle non-ſeulement des ſudorifiques, mais il nous enſeigne auſſi, & les raiſons pour leſquelles on doit s'en ſervir, & le temps auquel il convient de le faire. Car il obſerve qu'*afin de provoquer les ſueurs, il eſt à propos d'uſer d'onctions ſudorifiques vers le temps de la criſe* *. L'autenticité de ce paſſa-

* Ἀγαθὸν δὲ τοῖσι χρίμασι χρέεσθαι τοῖσιν ἱδρωτικοῖσιν, ὑπὸ τὰς κρίσιας, ἐξαναγκάζουσι γάρ. *Hippocr.* de Diætâ. L. III.

ge ſe démontre en ce qu'il y en a un ſemblable dans le Livre ſur le régime des maladies aiguës.

Que penſerons-nous après cela de ce qu'avance le Docteur Freind, qu'Hippocrate, *dans les Ouvrages qui ſont de lui ne fait aucune mention des remedes pour procurer les ſueurs, & que même dans ceux qu'on lui attribue fauſſement, il n'en eſt parlé qu'une fois, ſçavoir, dans le Livre II. des Epidémiques* * (*h*)?

---

* Igitur ille in Libris &c. — etiam in iis, qui Hippocrati falsò ſunt adſcripti, ſemel tantùm facta eſt hujus, qui medicamentis perficitur, ſudoris mentio — author quippe libri ſecundi Epidemiorum hoc imperat.

(*h*) M. Freind n'a pas prétendu, qu'Hippocrate n'avoit jamais ou deſiré, ou procuré les ſueurs; mais qu'il n'avoit jamais employé les médicamens âcres, que nous appellons *ſudorifiques* qui augmentent conſidérablement les mouvemens du cœur, & qui s'ils ne ſont pas aidés par une très-grande liberté des vaiſſeaux cutanés, réuſſiſſent très-rarement. D'ailleurs ceux qui ſont les plus efficaces,

Ne faut-il pas en conclure, ou qu'il n'a pas vu ces paſſages d'Hippocrate, ou qu'ayant été fort ſouvent témoin des effets pernicieux d'un régime chaud dans les fievres, il a paſſé de propos délibéré pardeſſus ces paſſages qui favoriſoient en quelque ſorte ce régime, & cela afin de mieux établir ſa propre opi-

---

étoient abſolument inconnus à ce Pere de la Médecine. De plus, le régime ou les médicamens chauds, ne peuvent entrer pour rien dans cette méthode ſage, où les Médecins ne ſont que les miniſtres de la nature, & ne doivent rien forcer. Cette violence ne peut être permiſe que dans les maladies chroniques, dans leſquelles l'art peut donner une action artificielle à la nature, que la qualité du levain morbifique arrête ou empêche. Or, cette méthode eſt directement oppoſée à ce qu'indique le nom ſeul de maladie aiguë, à moins qu'elle ne ſoit du genre des maladies ſoporeuſes, dans leſquelles le principe d'action eſt opprimé par compreſſion. *Not. de l'Edit.*

nion, ſçavoir, que *c'eſt en vain qu'on attend la guériſon d'une fievre, ſoit d'une ſueur naturelle, ſoit de celle qu'on procureroit avec art* *.

On ne ſçauroit nier que la méthode ordinaire de faire ſuer dans les fievres, n'ait ſouvent eu de mauvaiſes ſuites; & les Docteurs Sydenham & Freind ont raiſon de s'oppoſer à la pratique commune à cet égard. Mais il ne s'enſuit pas de ce que cette pratique eſt mauvaiſe, qu'on ne doive jamais employer de ſudorifiques, ou que quand une ſueur vient d'elle-même on doive entreprendre de l'arrêter, en tirant le malade de ſon lit, en ouvrant les fenêtres de ſon appartement, ou autrement (*i*). Ce feroit vérifier le proverbe:

---

* Certè ut nunc eſt hominum vita, fruſtrà vel à Naturâ vel ab Arte hanc morbi ſolvendi viam expectamus. *Freind.* Comment. de Febribus.

(*i*) Ce n'eſt pas dans le moment d'une ſueur établie, que ces Auteurs ont recom-

Incidit in Scyllam, *qui vult vitare* Charybdim (*k*).

Hippocrate gardoit un juſte milieu, & n'ordonnoit les ſudorifi-

---

mandé cette pratique, c'eſt lorſque la fievre eſt ardente, & que la chaleur en gonflant & en étranglant les vaiſſeaux de la peau peut faire une ſueur d'expreſſion, ou même empêcher les ſueurs utiles de paroître. Car les ſueurs utiles ſuppoſent toujours la fraîcheur & la liberté des vaiſſeaux de la peau. A plus forte raiſon ces deux conditions ſont-elles requiſes pour la ſueur critique. *Not. de l'Edit.*

(*k*) Sydenham, établit ſur les ſueurs une regle qui ne paroîtra jamais dangereuſe à un Médecin qui aura profondément refléchi ſur l'obſervation conſtante du peu d'efficacité des ſudorifiques, proprement dits; c'eſt que la ſueur eſt une méthode qui appartient en propre à la nature, & que l'art a bien de la peine à s'approprier. Elle eſt le fruit d'une coction qui n'appartient pas à tous les levains fébriles, la nature doit nous avoir parlé

ques, ni dans le commencement d'une maladie aiguë, ni dans la vue de chasser du sang un venin imaginaire, comme l'ont fait quelques-uns ; mais seulement à dessein d'aider la nature lorsqu'elle méditoit une crise par la peau, après la coction de la matiere fébrile ; suivant en cela, comme en toute autre chose, la route que la nature lui indiquoit. En effet, n'auroit-il pas paru fort étrange, si ce Grand-homme, qui faisoit profession d'imiter la nature à tous égards, eût négligé de le faire en cette occasion ? C'est pourquoi, si nous voulons agir avec prudence, il nous faut tenir le mi-

---

très-haut lorsque nous pouvons nous y fier, sans cela les inconvéniens du desséchement & de l'épuisement que produit la sueur, passent de beaucoup les avantages de l'évacuation, &, suivant Hippocrate dans les Coaques, les sueurs non critiques, annoncent au moins la longueur de la maladie. *Not. de l'Edit.*

lieu, comme faisoit Hippocrate, & comme ont fait tous ceux qui ont travaillé fidélement d'après la nature (*l*).

(*l*) Il faut ici suivre la méthode d'observation de ce Pere de la Médecine, qui distinguoit toujours avec soin dans quelles maladies on devoit avoir confiance à une évacuation critique telle que la sueur. Ainsi il l'attendoit toujours quand, dans la combinaison de deux saisons, il trouvoit la chaleur jointe avec l'humidité, sur-tout, quand ces deux qualités répugnoient au caractere naturel de ces deux saisons. Par exemple, si l'hiver avoit été chaud & humide, & que la transpiration ne s'établît pas bien au printemps, *V. Aph. Sect.* iij. Il attendoit les sueurs dans les maladies d'Eté. C'est d'après ces principes, & le caractere de la maladie, qu'il faut se déterminer à favoriser telle ou telle évacuation, en faisant entrer dans cette combinaison, & la constitution épidémique & son période, & le tempérament du malade. Pourquoi la sueur Angloise attaquoit-elle beaucoup plutôt les naturels du Pays que les Etrangers habitans en Angleterre? Au reste,

Il eſt temps de parler de la derniere méthode, dans laquelle Hippocrate eſſayoit d'imiter la nature, qui étoit la purgation.

C'eſt une recherche de la derniere importance, que de déterminer quand il faut purger dans les maladies aiguës, & qui ſemble même n'avoir pas été autant approfondie qu'elle le devroit être, même de nos jours; du moins étoit-elle ſi peu connue il y a peu d'années, que le Docteur Freind déclare: « Qu'il eſt fort » difficile d'établir ſur la purgation » aucunes regles certaines, & qu'on » doit laiſſer à la prudence & à la » diſcrétion des Médecins de l'em» ployer dans les circonſtances où ils

---

il faut avouer que dans nos climats ſeptentrionaux, nous obſervons moins de ſueurs que les Médecins des Pays chauds n'en obſervent, ſur-tout, dans les conſtitutions épidémiques auſtrales. *Not. de l'Édit.*

» le jugeront à propos * ». Or, selon moi, c'est faire tomber sur l'Art de la Médecine un reproche bien accablant; car s'il y a une méthode raisonnée qu'on doive suivre en donnant des purgatifs, cette méthode sans doute peut être enseignée; mais s'il n'y en a point, il faut avouer que la Médecine est purement conjecturale dans une de ses parties les plus importantes.

Un fort habile Ecrivain de nos Compatriotes †, dont j'ai cité plus haut l'excellent Commentaire sur la pratique d'Hippocrate, a traité cette matiere en partie, mais il a encore laissé beaucoup à faire; c'est pourquoi je prendrai la liberté de donner ici quelques réflexions que

* Tamen, cùm locus iste longè latèque pateat, hæc medendi ratio tàm multas habet cautiones, ut neque ullæ de eâ satis accuratæ ab Authoribus tradantur regulæ, neque, nisi laboris ac judicii plurimùm accesserit, tradi possunt &c. *Freind* Comment. de Febr.

† Glass. Commentar. de Febribus.

j'ai faites ſur cette matiere, en liſant les Ecrits des Anciens.

L'unique intention d'Hippocrate en donnant des purgatifs dans les maux aigus, étoit de faire ſortir la matiere peccante * (*m*) qui les avoit

* C'étoit une Doctrine reçue de tous les anciens Médecins, que comme la pléthore, ou la trop grande plénitude de ſang, indique la ſaignée, de-même la cacochymie, ou corruption des humeurs, demande la purgation — Hos enim &c. evacuare, vel per venæ ſectionem, ſi plenitudinis morbis corripiuntur, vel per purgationem ſi eis qui ex corruptione proveniunt. *Galen.* In Aphoriſ. Hippocr. S. VI. Aph. XLVII.

(*m*) Il paroît cependant que ſans aucune théorie à cet égard, Hippocrate avoit encore l'intention de diminuer la complication des ſymptomes, & l'empêchement à la coction que pouvoit faire naître dans les maladies la préſence de la ſaburre dans les premieres voies. C'eſt ce qu'on découvrira aiſément dans le premier & troiſieme Livres *de morbis* & dans le Livre *de victu in acutis.* Otez cette indication que Sydenham & Baglivi ont ſi bien fait valoir, la purgation n'a pas d'autres loix à ſuivre que toutes les autres évacuations artificiel-

occaſionnés

occaſionnés. Et en cela la nature étoit ſon guide; car ſa regle pour les évacuations de toute eſpece, comme il le dit lui-même, étoit de ſuivre la route que la nature lui traçoit *. Mais ce n'étoit pas pour lui une raiſon ſuffiſante de purger, ou d'employer quelqu'autre évacuant

* Ἃ δεῖ ἄγειν, ὅκου ἂν μάλιστα ῥέπῃ. ταύτῃ ἄγειν, διὰ τῶν ξυμφερόντων χωρίων. Aphor. Sect. I. II.

les, c'eſt-à-dire, attendre la coction par laquelle la matiere morbifique devient la plus mobile de toutes les humeurs du corps & la plus propre à être expulſée. D'après cette diſtinction il eſt très-aiſé de ſe faire des loix ſur la méthode de purger que ſuivoit Hippocrate. Ce grand homme purgeoit. 1°. Lorſque la plénitude d'humeurs dans les premieres voies donnoit des ſignes évidens de ſon exiſtence. 2°. Lorſque la matiere, quoique n'ayant point encore reçu de coction donnoit des ſignes de mobilité. 3°. Enfin lorſque la coction étant faite, l'expulſion n'étoit pas parfaite. Les Aphoriſmes & les Sentences d'Hippocrate doivent être jugées ſuivant un de ces trois cas. *Not. de l'Edit.*

que la nature parut affecter cette voie, à moins que ces mouvemens ne lui paruſſent devoir être ſalutaires au malade *. C'eſt pour cela qu'il ajoute une ſeconde regle pour ſtatuer quand la purgation eſt ſalutaire, ou quand elle peut être contraire, qui eſt, *qu'on doit purger quand les humeurs ſont en parfaite coction, & non pas lorſqu'elles ſont encore crues* †.

---

* C'eſt ce qui fait dire à Galien, « qu'un Médecin doit obſerver » quel eſt le but où tend » la nature; que s'il eſt » ſalutaire, il doit aider » ſes efforts; que ſi au » contraire il eſt dangereux, il faut les arrêter, & leur faire prendre une autre voie ». Il ajoute. « Nous pouvons juger ſi l'évacuation ſera vraiſemblablement avantageuſe, par la diſpoſition » de l'humeur qui doit » être évacuée, & par » la qualité de la partie; » car ſi l'humeur à évacuer eſt un ſang trop » abondant, & qu'il » prenne un chemin » convenable, par exemple les narines, l'évacuation ſera ſalutaire; mais ſi elle tâchoit » de ſortir par le cerveau, ou les poumons, » cette évacuation ſera » nuiſible, au cas qu'elle ne cauſe pas la perte du malade ». —— Quænam ſunt illa quæ ducere oporteat, &c. *Galen.* in Aphoriſm. *Hipp.* Comment. I. Aph. XXI.

† Πέπονα φαρμακεύειν, ϗ κινέειν, μὴ ὠμὰ μηδὲ

Il n'y a rien dans les Ouvrages d'Hippocrate qui, selon Martian soit sujet à de plus grandes difficultés, ou qui ait occasionné plus d'interprétations différentes que cet Aphorisme. Pour moi je suis persuadé que cette variété d'opinions vient de ce qu'on s'est plus attaché à la lettre qu'à l'esprit des expressions d'Hippocrate; car si l'on s'en fût tenu à l'esprit il n'y auroit eu aucune contestation sur le sens de l'Aphorisme.

Pour mettre cette matiere dans tout son jour, il faut remarquer que suivant la pensée de tous les Médecins, il y a dans chaque fievre une cause matérielle, ou une matiere fébrile, qui cause la mala-

---

ἐν ἀρχῆσιν, ἢν μὴ ὀργᾷ. τὰ δὲ πλεῖστα οὐκ ὀργᾷ. *Hippocr.* Aph. XXII. Sect. I. — Antiqui medicamentis quibusdam datis concoctionem moliebantur, eò quòd cruditatem maximè horrebant : deinde eam materiam quæ lædere videbatur, ducendo sæpius alvum subtrahebant. *Celsus* L. III. C. 4.

die ; & que l'unique but de la purgation est de faire sortir cette matiere (*n*). Or la matiere fébrile, quelle qu'elle soit (car je n'examine point ici sa nature) doit être, ou fixe, ou mobile. Il faut donc avant d'entreprendre de purger dans la fievre, sçavoir ce qu'elle est à l'un ou à l'autre égard ; car si elle est fixe, comme, par exemple, cela arrive dans le premier période des fievres inflammatoires, telles que la pleurésie, l'esquinancie & autres semblables, il est inutile d'essayer

---

(*n*) (J'ajoute) Et de n'en pas faire sortir d'autres. Toutes les autres humeurs sont salutaires, & doivent être précieusement conservées. Ce sont les instrumens de la coction. Mais si elles se trouvent les plus mobiles, ces matieres salutaires sortiront, le corps fera une perte qui l'affoiblira σύντηχέι, dit Hippocrate, & faute d'instrument délayant, la matiere morbifique deviendra encore plus seche & moins mobile. *Not. de l'Edit.*

les purgatifs pour la chasser *. Si elle est mobile, la purgation devient salutaire (*o*). Or comment serons-nous en état de distinguer quand elle a cette qualité ? Comment ? par les signes qu'Hippocrate nous a laissés. Car il faut de nécessité que la matiere fébrile soit logée ou dans les premieres voies, comme l'estomac, les intestins, les canaux biliaires, &c. ou dans les vaisseaux sanguins. Or si elle est dans ceux-ci, & qu'elle y soit en mouvement, il y en aura des signes dans l'urine ; car c'est l'office des canaux de l'urine de faire la sécrétion, & de por-

---

* Τοὺς μὲν γὰρ τοιούτους τοὺς ἐν ΚΙΝΗΣΕΙ καὶ ἐκκενοῦν προσήκει πυρετοῖσι ῬΥΣΕΙ. &c.

(*o*) Il faut même plus, il ne suffit pas pour tirer un profit réel de la purgation que la matiere morbifique soit mobile, il faut qu'elle soit la plus mobile des humeurs du corps, & toute prête à céder à l'impulsion que lui donnera le purgatif. *Not. de l'Edit.*

ter dehors les particules putrides & excrémenteuſes du ſang. De-là vient qu'une urine cuite ou une urine où il y a du ſédiment, eſt un ſigne que la matiere eſt en mouvement (*p*). D'un autre côté, quand la matiere fébrile a de la fluctuation dans les premieres voies, elle ſe fait connoître d'elle-même, en excitant des nauſées, des vomiſſemens, ou quelqu'autre trouble dans les viſceres abdominaux premiérement, & par ſympathie dans les autres parties, par exemple, dans la tête. Hippocrate

(*p*) Une urine cuite, ou une urine qui contient un ſédiment ne ſont pas la même choſe; l'une marque la victoire de la nature, l'urine trouble quoiqu'elle ait un ſédiment de bonne nature, ne marque que la ſurabondance d'humeurs; mais l'une & l'autre, pour parler un langage moderne, annoncent l'abſence de l'éréthiſme, & par conſéquent la mobilité de la matiere, qui, ſuivant Duret, ſuppoſe la flexibilité des canaux & la ténuité de l'humeur. *Not. de l'Edit.*

a compris tous ces ſymptomes ſous la dénomination générale de *réplétion* ou *gonflement des humeurs* *. Ce qui eſt encore un ſigne que la matiere fébrile eſt en mouvement, & qu'elle demande à être expulſée. De ces prémiſſes il s'enſuit évidemment, qu'il ne peut y avoir dans les maladies aiguës d'autre indication de purger, que ces deux-ci, ſçavoir, ou les ſignes de coction dans l'urine (*q*), ou la réplétion d'humeurs dans les premieres voies ; & ces deux indications ſont renfermées dans le fameux Aphoriſme déjà ci-

* Materia ergò turgens eſt aliquid moleſtum circa primas vias hærens, quod aut per os, aut per alvum, plerumque excuti poteſt, atque haud rarò ventriculum aut inteſtinum ad id ipſum expellendum irritat. *Glaſſ.* Comment. VII. p. 102.

(*q*) Joignons-y une troiſieme que nous préſente, ſuivant Hippocrate, le trouble des urines, *ὑποζυγίοι ὖροὶ*, s'il n'y a pas chez le malade une affection propre à la tête. *Not. de l'Edit.*

té. *Concocta medicari atque movere oportet, non cruda, neque in principiis, modò non turgeant: plurima verò non turgent* (r).

(r) La grande difficulté des Commentateurs roule sur la derniere partie de l'Aphorisme, *plurima verò non turgent*, ou *ut plurimùm non turgent*. Car pour justifier la pratique assez générale où l'on est de faire vomir les malades au commencement d'une maladie, & pour expliquer les maux de cœur que ressentent la plupart des malades, on prétend que la turgescence des humeurs, est très-commune dans le commencement des maladies. Mais Hippocrate n'entend par cette turgescence, que celle qui appartient à l'humeur de la maladie, de sorte que la purgation, en enlevant la cause, enleve aussi tout le mal. C'est en ce sens que sa proposition est vraie, & je crois que tous les Modernes en conviendront, puisque leurs vomitifs & les minoratifs qu'ils placent au commencement de la maladie, ne détruisent que la complication qu'y joindroit la saburre des premieres voies, mais n'empêche pas la maladie de parcourir tous ses

C'eſt pourquoi on ne doit point régler le temps d'employer les purgatifs, ou de s'en abſtenir, ſur celui de la maladie, mais ſur les ſignes de coction & de plénitude d'humeurs.

Car c'eſt un principe général, dit Martian, qu'on ne purgera jamais, quand les humeurs ſont crues *: or on ne peut pas juger de la crudité des humeurs par le temps de la maladie, mais par des ſignes qui lui ſont propres, principalement par la limpidité & l'aquoſité de l'urine †.

---

périodes. Glaſſ & pluſieurs Auteurs modernes, ont donné ou adopté cette explication de l'Aphoriſme, qui a occaſionné beaucoup de diſputes faute de s'entendre. *Not. de l'Edit.*

* Hiſque docemur, concoctos humores medicamento purgante, aut quovis alio educendos eſſe, crudos verò nequaquam, neque à principio morbi, niſi adſit Turgentia, quod rarò contingit. *Proſper. Martian.* Aphor. Sect. I. 22. p. 299.

† Quare ut crudus morbus, &c. *Id.* p. 300.

On croit communément qu'Hippocrate, en ajoutant à cet Aphorisme ces mots *neque in principiis*, a eu dessein d'insinuer qu'il ne convient jamais de purger dans le commencement des maux aigus; mais Martian, qui l'a étudié avec la plus grande assiduité pendant plus de vingt ans, & de qui on doit avouer qu'il l'a entendu aussi bien qu'homme au monde, dit formellement qu'Hippocrate n'a pas eu intention de défendre absolument la purgation au commencement de la fievre, mais qu'il nous avertit que s'il y a des signes de crudité, on ne purgera pas, même dans ce temps-là, quoique d'ailleurs ce soit le plus convenable de le faire *.

* Cùm igitur purgatio circa morborum initia adeò familiaris fuerit Hippocrati, non possumus dicere eum in hoc aphorismo morborum principium maximè à purgatione excludere voluisse, dum dixit, *neque in principio*, sed hæc protulisse, ut hoc etiam tempus purgationi alioqui omnium aptissimum incongruum.

Examinons quelle étoit la propre pratique d'Hippocrate, c'eſt ſans doute le meilleur Commentaire de ſes Ecrits.

Selon lui on doit obſerver dans les fievres quatre différens périodes, ſçavoir, le commencement, l'augmentation, la force, & le déclin. Le commencement comprend tout cet eſpace de temps que les Auteurs, qui ſont venus après lui, ont nommé *l'accroiſſement* de la maladie. Le premier & le ſecond de ces périodes, ſont les ſeuls où l'on puiſſe avec ſureté mettre en œuvre les purgatifs, mais ſur-tout le premier. *Car ſi*, dit Hippocrate, *il eſt beſoin d'uſer de remedes*, (c'eſt-à-dire, de remedes puiſſans, tels que la ſaignée, la purgation) *il faut le faire au commencement de la maladie; car quand elle eſt parvenue à ſon plus*

---

demonſtraret ubicumque cruditatis ſigna apparent. *Proſper Martian* Aphor. Sect. I. XXII. p. 303.

haut degré de force, il vaut mieux ſe tenir tranquille *. Et dans un autre endroit il avertit les Médecins d'avoir un ſoin particulier, dès qu'une maladie commence, de prendre garde s'il eſt néceſſaire de purger; parce que ſi on laiſſe échapper l'occaſion favorable de le faire dans les commencemens, on ſera obligé de différer juſqu'au déclin de la maladie (*ſ*); mais alors, quand la lon-

* Κατὰ δὲ τὰς ἀρχὰς ἐκείνων τῶν νοσημάτων πειρᾶσθαι χρὴ τὰ μείζω βοηθήματα προσφέρειν. ἔστι δὲ ταῦτα μὲν μάλιστα φλεβοτομία. ἐνίοτε δὲ ἡ κάθαρσις. ὧν οὐδέτερον ἐν τῇ ἀκμῇ χρὴ παραλαμβάνειν. *Galen.* Comment. II. In Aphor.

(*ſ*) Hippocrate recommandoit dans les commencemens de la maladie les purgatifs, comme nous recommandons en général les vomitifs, parce qu'il avoit remarqué, que les premieres voies faiſoient une complication déſavantageuſe au malade par la putridité qui doit néceſſairement infecter les excrémens qui y croupiſſent, & les humeurs qui s'y épanchent. Mais dans le fort de la maladie & dans la

gueur du mal a épuifé les forces, on ne peut pas hazarder des purgatifs forts; & Martian remarque que les purgatifs foibles font plus de mal que de bien, parce qu'ils irritent les

---

violence de l'éréthifme, fi quelqu'un étoit affez hardi pour purger, il augmenteroit la difpofition inflammatoire, en donnant de nouvelles forces à la tenfion des folides, & à la féchereffe des humeurs, comme Hippocrate l'a développé fort au long dans fon Livre *de Veratri ufu*. Et c'eft une regle que les Médecins de nos jours fuivent exactement, parce qu'elle eft celle de la nature. Cependant dans les maladies à redoublemens marqués, on eft fouvent obligé de s'en écarter. On purge dans les intervalles des redoublemens, malgré l'exiftence de la fievre, mais avec beaucoup de précautions & dans un lavage proportionné à l'état du malade; parce que les Médecins modernes ont obfervé, que la plupart de ces redoublemens dépendent du mauvais état des premieres voies, & des fucs corrompus qu'elles fourniffent & qui alterent la marche naturelle de la fievre. *Not. de l'Edit.*

humeurs, & ne pouſſent dehors que les parties les plus limpides & ſouvent les plus ſaines * (*t*).

---

* Τοὺς νοσέοντας χρὴ σκοπεῖν, εὐθὺς ἀρχομένους ἐν τῇ καταστάσει τῶν νουσημάτων, ὅτου ἂν δέωνται. Καὶ οἵους τε ὄντας, ΦΑΡΜΑΚΕΥΘΗΝΑΙ. Καὶ ἄλλο ὅπερ ἄν τις θέλῃ προσενέγκασθαι. ἢν δὲ τὴν ἀρχὴν παρεὶς, τελευτώσης τῆς νούσου προσφέρες, ἐν ἀπειρηκότι ἤδη τῷ σώματι, δεδιὼς ἰσχυρόν τι προσενέγκασθαι. κίνδυνος ἁμαρτάνειν μᾶλλον, ἢ ἐπιτυγχάνειν. *De Affect. Liber.* Ne pourrois-je pas demander avec Martian, Quid huic ſententiæ reſpondeant illi, qui purgationem à principio damnare Hippocratem contendunt, audirem libenter? *Martian.* Annot. in Lib. de Affect.

(*t*) Toute maladie qui a un déclin ſe guérira néceſſairement, ſoit qu'elle le faſſe parfaitement, ſoit qu'elle n'ait qu'une guériſon imparfaite; c'eſt-là le moment d'épier les mouvemens & les déterminations de la nature, & d'aider pas-à-pas ſes intentions. Si les Médecins ſeptentrionaux purgent plus qu'il paroît que les Grecs & les Romains le faiſoient, c'eſt que dans nos Pays la nature porte beaucoup plus vers les premieres voies qu'elle ne le fait dans les Pays chauds, dans leſquels, en général, on a moins beſoin de remedes, ſur-tout, pour des gens, qui comme

La pratique d'Hippocrate étoit en cela conforme à ſes préceptes ; car des deux états de la fievre, où la purgation peut convenir, ſçavoir le commencement & le déclin, il choiſiſſoit ordinairement le premier pour le faire.

Ainſi dans une fievre ardente il faiſoit purger le quatrieme jour *; & dans les intermittentes irrégulieres, ou fievres qui n'avoient point de cours certain, il dit : « Que s'il » eſt beſoin de purger, ce qu'on » peut connoître par les commo-

* Ἢν δὲ λαπάρῳ ἐόντι καῦσος ἐπιγένηται, ἤν σοὶ δοκέῃ φαρμακεύειν, ἐπιτηδείως ἔχειν εἴσω τεσσάρων ἡμερῶν, μὴ φαρμακεύειν, ἀλλ' ἢ τεταρταῖον. *Hippocr.* de Victûs Ratione in Acut.

les Anciens, par régime s'adonnoient à une gymnaſtique rationnelle. De plus, il faut avouer que nous avons reçu des Arabes une matiere médicinale beaucoup plus étendue, que ne l'avoient les peres de la Médecine ; que nous manions beaucoup plus adroitement & avec beaucoup plus de ſécurité. *Not. de l'Edit.*

» tions dans les inteſtins, & par
» les excrémens bilieux, on le fera
» avec de la Scammonée avant le
» cinquieme jour * ». Il purgeoit
auſſi dans une pleuréſie au quatrieme jour, ſi la douleur ſe faiſoit ſentir à la partie inférieure du diaphragme † (*u*); & dans une fievre tierce, ſi le corps étoit plein d'humeurs, il le faiſoit pour l'empêcher de dégénérer en continue, ſuivant l'obſervation de Martian ††. Enfin dans les fievres d'Eté, du genre bilieux, il purgeoit le troiſieme ou

---

* Ἦν δὲ διαβορβορύζῃ, καὶ τὰ ὑποχωρήματα χολώδεα ᾖ, σκαμμωνίῳ ὑποκαθαίρειν μετρίως. *Id. Ibid.*

† Ibid. & de Morb. Lib. III.

†† Martian. Annot. in Hippocr.

(*u*) Hippocrate ſuivoit cette méthode par obſervation; pluſieurs Médecins l'ont défendue & adoptée depuis. Un Médecin de Caen (Poſtel) attaqué ſur cette pratique, l'a défendue dans un ſçavant Mémoire. Mais cette pleuréſie n'eſt pas une vraie inflammation. *Not. de l'Ed.*

le quatrieme jour de la maladie *.

La raiſon qui engageoit Hippocrate à différer la purgation juſqu'au quatrieme jour, étoit afin d'avoir le temps de juger de quelle eſpece étoit la fievre. Car nous ne ſommes pas toujours en état de porter un jugement là-deſſus juſqu'au troiſieme jour, qu'il regardoit comme un temps peu convenable pour purger, par les raiſons que le Lecteur pourra voir dans l'Auteur que nous venons de citer. Il croyoit donc que le quatrieme jour étoit le plus propre à purger, pourvu qu'il y eût des ſignes qui montraſſent qu'alors la matiere fébrile étoit en mouvement. De-là vient cette regle générale de pratique qu'on a toujours ſuivie : « Que ſi l'urine eſt » chargée, ou ſi elle dépoſe un ſé-

* Τοῦ δὲ θέρεος πυρετοὶ γίνονται, &c. — ἢν δὲ τοῦ πυρετοῦ ἔχοντος μὴ καθαίρωνται, μήτε κάτω μήτε ἄνω, πόνος δὲ ἐνῇ καθ' ἅπαν τὸ σῶμα ὅταν ἢ τριταῖος, ἢ τεταρταῖος, φαρμάκῳ ὑποκαθῆραι ἐλαφρῷ κάτω, ἢ πόματι. *Hippocr.* Lib. de Affect.

» diment dans le premier état de la » fievre, on donnera un purgatif, » pourvu que rien ne s'y oppose. » Néanmoins dans les maladies fort » aiguës, il observe qu'on ne doit » point attendre jusqu'à ce que l'u- » rine soit chargée, mais que, s'il » y a orgasme ou turgescence d'hu- » meurs, on purgera le jour même » de l'accès, crainte de laisser » échapper l'occasion favorable de » le faire * ». Il n'est pas nécessaire de prouver davantage qu'Hippocrate choisissoit ordinairement pour purger, le commencement des maladies aiguës. Il y en avoit cependant quelques-unes où l'on trouve qu'il n'employoit pas d'abord les purgatifs, ou du moins qu'il ne le faisoit pas sans avoir fait précéder la saignée. C'étoit les maladies du genre inflammatoire. Mais il agissoit même en cela conformément à la regle

* Φαρμακεύειν ἐν τοῖσι πάνυ ὀξέσιν ἢν ὀργᾷ αὐθημερόν, χρονίζειν γὰρ ἐν τοῖσι τοιούτοισι κακόν.

générale établie plus haut, ſçavoir, de défendre la purgation, non pas à cauſe que la fievre étoit encore dans ſon enfance, s'il m'eſt permis de parler ainſi; mais parce que la matiere fébrile n'étoit pas encore alors en mouvement : c'eſt pourquoi, comme il ordonnoit les purgatifs dans les premiers cas, parce que la matiere fébrile étoit mobile, auſſi s'en abſtenoit-il dans le dernier, parce qu'elle ne s'en feroit pas détachée par l'uſage des évacuans *.

On demandera peut-être par quels moyens Hippocrate connoiſſoit que la matiere fébrile étoit fixe au commencement d'une fievre inflammatoire. Je répons qu'il ſe régloit pour cette connoiſſance ſur la crudité ou la limpidité de l'urine; car dans le premier période de ces maladies, l'urine eſt pour l'ordinaire

---

* De Victûs ratione in morbis acutis.

crue & limpide, l'expérience journaliere le démontre. (*x*). Or, quand

---

(*x*) Les urines ſont certainement un des ſignes les plus sûrs de la crudité de la maladie, du travail de la nature, de la coction, de la criſe & des métaſtaſes. Les prognoſtiques qu'Hippocrate a établis d'après leur inſpection, ſont très-nombreux, & ſe vérifient tous les jours par l'expérience des Médecins attentifs. Mais ils ne ſont pas le ſeul des ſignes ſur leſquels Hippocrate ſe fondoit pour purger, ou pour ne le pas faire. L'ardeur de la peau, l'état de la langue, les douleurs plus ou moins vives, ſur-tout, dans les parties par leſquelles le purgatif devoit paſſer, ſouvent même, la conſtitution épidémique & celle de la ſaiſon, étoient pour lui des motifs d'agir ou de différer. On peut voir ſur ces ſignes & l'uſage qu'il en faiſoit, le Traité *de victu in acutis* & celui *de Veratri uſu*, qui eſt au moins d'un de ſes diſciples. Mais, ſur-tout, dans toutes les maladies qui affectoient la poitrine, il faiſoit la plus grande attention à l'état des crachats, comme dans les maladies qui avoient un rapport direct ou indirect à l'état du bas-

cette limpidité existe, c'est un signe que la matiere fébrile est fixe ; car, comme l'observe parfaitement Martian, *lorsque les humeurs qui causent le mal sont arrêtées, il faut que l'urine soit claire & crue, parce que la nature ne fait aucune sécrétion* *.

La crudité de l'urine étoit donc la seule raison pour laquelle Hippocrate ne purgeoit point au commencement des fievres inflammatoires ... ventre, il se déterminoit par la nature des excrémens. En effet, le temps de la crudité, qui est le temps que nous appellons de l'éréthisme, agit également sur toutes les sécrétions, & il ne seroit pas prudent de s'arrêter à l'inspection d'une seule évacuation, sans examiner tous les signes qui nous démontrent l'état intérieur du corps, pour une opération qui souvent décide de la santé ou de la perte du malade. *Not. de l'Edit.*

* Quotiescumque enim urinæ sunt tenues, signum est nihil materiæ morbificæ cum urinâ excerni, vel quia in aliquâ parte conculcata est & adeo tenaciter fixa, ut nulla ejusdem portio inde segregari possit, &c. *Martian.* p. 301.

toires ; ſi au contraire elle étoit trouble & chargée, il donnoit des purgatifs même dans ce premier état de ces maladies †.

Martian a fait là-deſſus une excellente remarque : « C'étoit, dit-» il, la coutume d'Hippocrate de » limiter le ſens de ſes propoſitions » générales, en y ajoûtant les rai-» ſons qui les lui faiſoient avancer, & » inférant de-là qu'une propoſition » particuliere ne pouvoit être com-» priſe ſous la générale, à moins » que la même raiſon ne prouvât » pour l'une comme pour l'autre. » Et c'eſt ce qu'il fait ici : car il dit » qu'on ne doit point purger dans » le commencement d'une inflam-» mation, parce que l'humeur eſt » arrêtée dans la partie enflammée, » & ne donne pas lieu aux purga-» tifs ; que pour cette raiſon les » médicamens agiroient ſur les hu-

† Voyez ce que dit Proſper Martian ſur ce ſujet pag. 299. jusqu'à la pag. 305.

» meurs saines, les dissoudroient,
» & rendroient le mal incurable.
» Mais quand les humeurs contenues dans la partie enflammée
» sont de nature à céder aux remedes, il n'y a point de raison de
» s'abstenir de la purgation, quoique
» la maladie soit du genre inflammatoire * ».

Mais avançons. S'il y avoit quel-

* Fuit enim mos Hippocratis, quod sæpius adnotavimus, universales propositiones moderari per subsequentem rationem, inferendo ea, quæ sub allatâ ratione non comprehenduntur, sub universali propositione minime recipienda esse, quod accidit in præsenti casu. Inquit enim purgationem in inflammationibus à principio non esse faciendam, quia humor parti inflammatæ infixus, crudus existens, medicamento non cedit, unde partes sanas invadens, eas colliquat, morbusque insanabilis evadit. Quotiescunque igitur humor, ut dicebam, in parte inflammatâ contentus talis est naturæ ut medicamento cedat, aut humorem in reliquo corpore invenit, quem trahat & educat, medicamentum assumptum partes sanas non colliquat, nec morbus augetur, imò potiùs imminuitur propter assignatam rationem; eoque in casu à purgatione non est desistendum, quamvis morbus sit inflammatio. *Martian.* p. 268.

ques maladies où Hippocrate ne purgeoit point ſans avoir fait précéder la ſaignée, il ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de purger dans ces mêmes cas après avoir ſaigné, & en cela il agiſſoit conſéquemment; car la ſaignée diminue la tenſion des vaiſſeaux, ouvre les obſtructions, & met les humeurs en mouvement; *néanmoins*, ajoute ſon ſçavant Commentateur, *on doit uſer de précaution en purgeant après la ſaignée, de crainte que comme le malade eſt toujours affoibli par cette évacuatien, nous ne l'affoibliſſions encore par des Cathartiques, & dans ce cas-là il dit qu'on peut ſubſtituer les clyſteres aux purgatifs* * (*y*).

* Quia remiſſa per ſanguinis evacuationem venarum & carnium tenſione, viiſque patentioribus effectis, humores promptiùs medicamento cedunt. Cautè verò procedamus, ne vires ex prægreſſâ ſanguinis evacuatione confractæ, ex ſubſequenti purgatione penitus deſtruantur; nam eo in caſu purgationi ſupplere clyſteribus tentabimus — *Idem. p.* 267.

(*y*) Ces précautions paroîtront ſans

Il

Il y a cependant quelques maladies inflammatoires où Hippocrate approuve l'uſage des cathartiques ſans aucune ſaignée précédente. Car, comme je l'ai remarqué, il purgeoit le quatrieme jour d'une Pleuréſie, quand la douleur étoit à la partie inférieure du Diaphra-

---

doute ſurprenantes aux Praticiens de nos jours. Mais quoique ces dogmes ſoient exactement vrais & fondés dans la nature de la choſe même, il faut cependant avertir que tous ces dangers de produire l'affoibliſſement, ne regardent preſque point nos minoratifs legers, qui déterminent les humeurs à couler par le bas-ventre, eſpece d'évacuation qui dans nos climats ſeptentrionaux, fait preſque toujours la criſe des maladies aiguës. Ces minoratifs & ne ſeroient pas capables de détourner l'action de la nature ſi elle ſe portoit ailleurs. Mais la purgation du temps d'Hippocrate s'exécutoit avec des remedes violens, le *peplium*, l'hellebore, &c. & on ſent que c'eſt dans l'uſage de pareils remedes, qu'on doit multiplier les préceptes de précaution. *Not. de l'Edit.*

gme ; & cela dans la vue de détourner l'humeur bilieuſe des premieres voies, comme il paroîtra évident à ceux qui voudront ſe donner la peine de comparer enſemble les différens paſſages de ſes Ouvrages qui ont rapport à cette matiere. Voyez le Livre *De Victûs ratione* & *De Morbis*. Liv. III.

Or toutes les fois qu'il ordonne de purger dans des inflammations avant la ſaignée, c'eſt ſeulement dans ceux où l'on doit faire plus d'attention à la cacochimie ou corruption d'humeurs, qu'à la réplétion. Et il ſe régloit alors ſur la mobilité de la matiere fébrile ; car par la cacochimie dont il parle, il entend celle du genre bilieux, où les humeurs à raiſon de leur tenuité cédent facilement aux purgatifs *.

---

* Nec timendum eſt in hujuſmodi caſibus incommodum &c.... Quia quotieſcunque in acutis morbis, cacochimia viget, hæc bilioſa eſt, prout plurimùm quæ ob humoris te-

Voici en ſubſtance ce qu'Hippocrate nous a enſeigné touchant la purgation dans le premier état des maladies aiguës. J'aurai occaſion de faire dans la ſuite quelques remarques ſur la différence qu'il paroît y avoir entre ſa pratique & celle des Modernes à cet égard. Mais pour le préſent je vais examiner quelles raiſons il avoit, ou de mettre cette pratique en uſage, ou de la rejetter dans le déclin des maux aigus; car quant à leur milieu, ou comme on l'appelle au plus haut de la maladie, il eſt d'avis, ainſi que je l'ai obſervé ci-devant, d'interdire abſolument l'uſage des remedes puiſſans, tels que la ſaignée & la purgation; la raiſon qu'il en donne eſt, *que comme les ſymptomes ſont plus violens vers la force du mal, on doit plutôt aider la nature dans le combat qu'elle ſoutient, que de l'affoiblir*

nuitatem non adeo parti impingitur &c. *Martian.* | pag. 268.

alors par des évacuations. Cette regle ne doit cependant s'appliquer qu'aux fievres continues, & non aux autres ; car Hippocrate lui-même ordonne la purgation le huitieme jour d'une fievre-tierce, c'est-à-dire, environ vers le plus fort de la maladie. Comme l'intention de notre Auteur, en ordonnant de purger au commencement de la fievre, étoit de soulager la nature en mettant dehors une partie de la matiere fébrile qui la surchargeoit *, & de rendre par ce moyen la coction de ce qui restoit plus facile : lorsqu'il faisoit purger dans le déclin, c'étoit dans la vue de prévenir une rechu-

---

* Galien dit au même sujet. Πρὸς μὲν οὖν τὸ γίνεσθαι θᾶττον αὐτὰς (τὰς πέψεις) ἄμεινον ἐν ἀρχῇ κενοῦν, ὅπως ἐλάττονα τὴν ὕλην γινομένην ῥᾶον ἡ φύσις δυνηθῇ πέψαι· Pour faciliter la coction des humeurs, il vaut mieux user des évacuans au commencement des maladies aiguës, afin que, quand une partie de l'humeur peccante sera dissipée, la nature puisse cuire plus facilement celle qui reste. *Gal.* Comment. II. in Aphorism. Hippocr.

te, en chaſſant cette partie de la matiere fébrile qui étoit demeurée en arriere.

Pour connoître les circonſtances qui indiquent la purgation dans le déclin de la fievre, il faut conſidérer que ſuivant la Doctrine d'Hippocrate chaque fievre finit, ſoit par une ſimple coction de la matiere fébrile (par laquelle cette matiere eſt, ou rendue ſaine, ou inſenſiblement évacuée,) ſoit par une coction critique, c'eſt-à-dire, une coction ſuivie d'une évacuation ſenſible de la matiere fébrile ou une criſe. Quand la fievre ſe termine par réſolution, (ainſi qu'on l'appelle quelquefois) ou par une ſimple coction de la matiere fébrile, il n'y a point de rechute à craindre, parce que la matiere eſt, ou ſortie inſenſiblement, ou devenue ſaine. C'eſt pourquoi la purgation n'eſt point néceſſaire après une fievre de cette eſpece.

Quand la fievre ſe paſſe par une

évacuation critique, la crise est, ou parfaite ou imparfaite, c'est-à-dire, que la matiere peccante est évacuée en tout ou en partie. Si elle est entiérement sortie, il ne peut y avoir de danger de rechute; mais s'il en est resté quelque partie, il y a lieu de craindre que la maladie ne revienne; selon ce que dit Hippocrate, que *les matieres qui restent dans le corps après une crise ont coutume d'occasionner une rechute* *. Ainsi on a raison d'appréhender que le malade ne retombe lorsque la fievre disparoît sans aucuns signes de crise †, ou en des jours qui ne sont point critiques.

Ces principes posés, il est facile de voir la raison pourquoi Hippo-

---

* Τὰ ἐγκαταλιμπανόμενα ἐν τῇσι νούσοισι μετὰ κρίσιν, ὑποστροφὰς ποιέειν εἴωθεν. Aphorism. L. II. 12.

† Quand les fievres passent sans aucun signe de crise, ou en des jours qui ne sont pas critiques, on doit craindre des rechutes fâcheuses. ὅσοις ἂν οἱ πυρετοὶ, &c. *Hippocrat.* de Indicat.

crate défendoit quelquefois, & quelquefois aussi ordonnoit de purger sur le déclin de la fievre. Car n'ayant d'autre intention en purgeant que de prévenir une rechute, il n'ordonnoit jamais de purgatifs quand une fievre s'étoit guérie par résolution, parce que la matiere fébrile en pareils cas ayant pris une assimilation parfaite & salutaire, ou ayant été mise dehors insensiblement, il n'y avoit point de rechute à craindre (z). Il défendoit également-

(z) L'intention des Médecins qui purgent après les fievres, car plusieurs s'en dispensent, n'est pas d'entraîner les restes d'une fievre, qui n'existe pas, mais de nettoyer les entrailles & leurs couloirs, des humeurs qui pourroient y avoir acquis un caractere d'âcreté & de putréfaction, par le feu même de la fievre; & des restes que la foiblesse des premieres digestions de la convalescence doit y avoir laissés. Par cette méthode ils s'épargnent bien des rechutes, & le malade dont un

ment les purgatifs après une crise parfaite, parce qu'alors la matiere fébrile est tellement évacuée qu'il ne reste rien qui puisse occasionner une rechute *.

Comme il n'y a qu'un seul cas où la rechute soit à craindre, aussi n'y en a-t-il qu'un où les purgatifs puissent être employés, sçavoir quand à cause de l'imperfection de la crise, il est demeuré dans l'économie animale quelque partie de la matiere fébrile. Or c'est un cas qui arrive fort rarement dans les Pays chauds, parce que les crises dans ces climats sont pour la plupart complettes & régulieres. Il n'est donc pas étonnant qu'Hippocrate ne recommande que comme en paf-

---

* Τὰ κρινόμενα καὶ τὰ κεκριμένα ἀρτίως, &c. Aphorism. L. I. 20.

limon pâteux occupe assez souvent les gencives, la langue, l'estomach, les intestins, demande assez souvent à être purgé. *Not. de l'Edit.*

ſant la purgation dans le dernier période des fievres, ſur-tout, parce que jamais il ne l'a ordonné, à moins qu'il n'y eût une néceſſité abſolue de le faire, dans le ſentiment où il étoit qu'il eſt dangereux de purger dans ce temps-là, par la crainte d'affoiblir la nature qui n'a beſoin que d'être réparée.

Voilà en ſubſtance la Doctrine d'Hippocrate ſur le temps de purger dans les maux aigus. On trouve dans ſes Ouvrages quelques autres préceptes relatifs à ce ſujet; tel eſt celui d'employer les vomitifs dans les jours impairs, & les purgatifs dans les jours pairs; tels ſont ceux qui regardent les différentes qualités de l'humeur dominante; & tout cela forme une preuve évidente de ſon exactitude à cet égard. Je paſſe outre, n'ayant déjà peut-être été que trop long ſur cet article.

Nous avons expliqué les principaux points du plan de pratique que ſuivoit Hippocrate, mais il nous

reste encore une chose à examiner; car, comme je l'ai remarqué dans le Chapitre précédent, il y a dans la cure des fievres trois indications générales, à chacune desquelles un Médecin doit constamment s'attacher; qui sont, ou d'assister la nature, ou de réprimer ses efforts, ou de la remettre dans le bon chemin lorsqu'elle s'écarte. Nous avons vu avec quel scrupule Hippocrate s'appliquoit aux deux premieres; il nous reste à démontrer qu'il ne négligeoit pas la derniere.

Nous en avons une preuve dans le *Livre VI. des Epidémiques*, où il nous recommande d'observer le but que se propose la nature; & il ajoute « que si les humeurs veulent se jetter sur une partie non convenable, nous devons les en détourner; mais que si elles prennent un cours salutaire, on doit les aider en ouvrant les passages vers lesquels elles se portent ». On voit de-là qu'Hippocrate entendoit

la Doctrine de la dérivation & de la révulſion; & qu'il faiſoit uſage de ces deux Méthodes, ou pour engager les humeurs à choiſir la partie convenable, ou pour les écarter de celle où elles euſſent été nuiſibles.

Les moyens dont il ſe ſervoit pour répondre à l'intention d'attirer les humeurs ſur une partie, ou de les en détourner, étoient les mêmes dont ſe ſervent aujourd'hui les Médecins dans la même vue. Ainſi il ſaignoit & purgeoit dans l'eſquinancie, pour éloigner par révulſion les humeurs de la partie enflammée; il ordonnoit des fomentations chaudes aux jambes pour faire une révulſion du poumon & de l'eſtomac dans un crachement ou un vomiſſement de ſang. Et quand il avoit deſſein d'attirer les humeurs ſur quelque partie, il avoit recours aux fomentations, aux ventouſes, aux ſinapiſmes, aux peſſaires, &c. Il me ſeroit facile de donner des

exemples de l'emploi de ces différens moyens, néanmoins, comme je n'ai pas entrepris de développer la pratique d'Hippocrate avec tant d'étendue, mais ſeulement d'en tracer une eſquiſſe, je n'en dirai pas davantage là-deſſus, & je renvoie le Lecteur à Hippocrate même.

Tel fut le plan ſur lequel ce célebre Auteur forma ſa pratique, telle fut la méthode qui lui mérita le glorieux titre d'Inventeur de la Médecine raiſonnée. Et ſi nous faiſons attention à la régularité & à l'exacte connexion des parties de ſon Corps de Doctrine, il ne nous paroîtra pas étonnant que les plus ſçavans hommes de tous les âges ayent donné tant d'éloges à ce Grand-homme. Si l'on trouve que j'aie moi-même été trop long ſur cette matiere, je n'ai d'autre excuſe à donner, ſinon que le Plan m'en a paru ſi beau, ſi régulier, qu'il m'a été difficile d'en détourner mes regards; & je me flatte de n'avoir

point employé mon temps inutilement, puiſque je ne connois juſqu'à préſent perſonne qui ſe ſoit appliqué à donner une idée générale du Plan de pratique d'Hippocrate, comme je viens de le faire. Quelques habiles Ecrivains ont travaillé à expliquer les Ouvrages de ce Grand-homme ; mais quoiqu'ils nous diſent aſſez quelle étoit ſa maniere de pratiquer, ils ont pour l'ordinaire gardé le ſilence ſur les motifs qui le faiſoient agir ; & il a preſque généralement été regardé, ſurtout dans les derniers ſiecles, comme un Médecin Empyrique, qui n'avoit point de but fixe & régulier. Or, on ne doit aſſurément pas le conſidérer comme tel, car il ne traitoit point les maladies ſans raiſonnement, à la façon des Empyriques ; mais il s'appuyoit ſur des fondemens raiſonnés, & les indications qu'il ſuivoit l'étoient auſſi. Quant à celles-ci, il ne les tiroit pas de quelque Hypotheſe phyſique

ſur les cauſes des maladies, mais d'une exacte obſervation des progrès de la nature dans leur guériſon; puiſque toute ſa pratique, comme je l'ai démontré, conſiſtoit à imiter les mouvemens de la nature, lorſqu'ils étoient ſalutaires, & à les changer, & les arrêter, toutes les fois qu'ils étoient contraires à la guériſon.

On peut s'étonner avec raiſon, comment les Médecins en ſont venus juſqu'a abandonner un guide auſſi excellent, & à s'écarter d'une route de pratique auſſi ſure & auſſi droite que celle que ſuivoit Hippocrate. Il n'eſt cependant que trop vrai que pluſieurs Médecins de l'antiquité, & encore plus de Modernes, ont pris un autre chemin. Il y a toujours eu dans le monde des perſonnages qui par vanité, par entêtement, ou dans le deſſein d'abuſer un peuple crédule par l'idée de leur habileté ſupérieure, ont eu l'oſtentation de ſe donner pour Ré-

formateurs de la Médecine.

Le nombre de ces hommes eſt aſſez grand, mais on peut les diviſer en deux claſſes principales, & je les appellerai pour les diſtinguer *Médecins Philoſophiques* & *Anti-philoſophiques.*

Les premiers raffinerent ſur la pratique d'Hippocrate, & tâcherent de la rendre plus philoſophique; & les ſeconds, penſant qu'elle étoit déjà trop ſpéculative, entreprirent de découvrir une route plus facile & plus courte. Le plus fameux des Réformateurs de la premiere claſſe fut Aſclepiade. Nous apprenons de Pline *, que juſqu'alors la Médecine d'Hippocrate étoit ſuivie avec fermeté, mais elle étoit trop ſimple & trop naturelle pour être du goût d'un génie ſi profond & ſi philoſo-

* Durabat tamen antiquitas firma donec Aſclepiades ætate magni Pompeii, orandi Magiſter, huic ſe repentè convertit — *totamque Medicinam ad cauſam revocando, conjecturalem fecit.* Plin. Natural. Hiſtor. L. 26. C. 3.

phe. C'eſt pour cela qu'il s'appliqua lui-même à tourner en ridicule la pratique de notre Auteur, l'appellant par mépris une méditation ſur la mort; & il réſolut de former une nouvelle Pratique de Médecine, ſur les principes d'Epicure, ou ſur la Philoſophie des Corpuſcules. En effet, il prit pour le faire un temps favorable, car Lucrece venoit de faire revivre cette Philoſophie, & nous pouvons ſuppoſer qu'elle étoit en grande réputation. Il ſe flattoit ſans doute de ſe faire un grand nom & de s'acquérir beaucoup de gloire dans le monde en appliquant à la Médecine le Syſtême de Philoſophie nouvellement rétabli : c'eſt pourquoi il ſe mit à expliquer les maladies par la Doctrine des Pores & des Corpuſcules, & y mêlant quelques réflexions ſur l'ignorance de ſes Confreres en Médecine, il crut ne pouvoir manquer de faire parler de lui, ce qui étoit la principale choſe qu'il eût en vue. Il n'al-

la point cependant jufqu'à rejetter abfolument la Doctrine d'Hippocrate ; car il approuvoit fes idées fur les crifes des maladies, mais il ne croyoit pas comme lui qu'il fût du devoir d'un Médecin d'étudier fervilement les mouvemens de la nature, il prétendit au contraire qu'il devoit par le moyen de l'Art accélérer la crife.

Le frivole jargon de ce prétendu Médecin, & les rufes qu'il employa pour gagner les bonnes graces du Peuple, &, fur-tout des Grands *. Les graces de fes difcours, ou plutôt fon affectation, lui réuffirent fi bien, qu'il paffoit pour le plus habile Médecin de fon temps. Or, pendant tout ce temps-là, il fit un tort confidérable à la Médecine, en ce qu'il détourna les Médecins de la vraie méthode qu'il défapprou-

* Univerfum prope humanum genus circum egit in fe, non alio modo, quam fi cœlo emiffus adveniffet. *Id, Ibid.*

voit, & qui consistoit toute à observer la nature, comme avoit fait Hippocrate.

Il y a eu depuis lui plusieurs Asclepiades en Médecine, qui ont toujours commencé à paroître suivant que les divers Systêmes de Philosophie ont pris le dessus. Car les Chimistes nous en ont fourni une Secte, les Cartésiens une autre, & les Epicuriens modernes, restaurateurs de la Philosophie des Atômes, une troisieme; mais ce qui mérite bien nos réflexions, c'est que la Pratique de la Médecine naturelle & véritable a toujours été la même, quelque Systême de Philosophie qui ait été en vogue.

Si Asclepiades rejetta la Doctrine d'Hippocrate, parce qu'elle étoit trop unie & trop simple pour un génie aussi sublime & aussi entreprenant que le sien, il s'en trouva d'autres qui l'abandonnerent par un motif tout-à-fait différent, sçavoir qu'ils la trouvoient ou trop philo-

ſophique & trop embarraſſée pour leur petit génie, ou trop laborieuſe dans la pratique.

Le digne Chef de ces Réformateurs anti-philoſophiques ſe nommoit Themiſon. Cet homme avoit aſſez de bon ſens pour voir la vanité des Hypotheſes Philoſophiques en Médecine ; mais quoiqu'il vît que les Médecins qui s'y attachoient étoient dans l'égarement, il avoit, ou trop peu de diſcernement pour découvrir la droite méthode, ou étoit trop négligent pour s'y attacher lui-même. Dans cette vue, il réduiſit toutes les maladies ſous deux ou trois chefs, & il s'efforça de perſuader le Vulgaire, que toutes celles de la même claſſe, de quelque nature qu'elles fuſſent, de quelque cauſe qu'elles provinſſent, quelque parties qu'elles affectaſſent, ou dans quelque ſaiſon qu'elles arrivaſſent, devoient être ſcrupuleuſement traitées de la même maniere.

Sa Matiere Médicale étoit aussi concise que sa Théorie ; car elle consistoit uniquement en trois choses, la saignée, la purgation, & l'eau froide. *Il purgeoit*, dit Cælius Aurelianus, *dans presque toutes les maladies, mais pour le temps de saigner ou de purger il ne suivoit aucune regle.* Ce Personnage étoit cependant fort recherché, & il avoit beaucoup de pratique, ainsi que nous l'apprend Juvénal dans ce Vers si connu,

Quot Themison *ægros* autumno *occiderit* uno.

Mon dessein n'est pas de faire une Histoire de la Médecine ; c'est pourquoi je remarquerai seulement que, quoique ces Innovateurs eussent fait abandonner pour un temps le plan de pratique d'Hippocrate, il se releva néanmoins bientôt, & reparut avec une nouvelle splendeur & une nouvelle majesté. Ces

innovations ne ſont donc pas ſuffiſantes pour détruire notre propoſition générale, ſçavoir, *que la Pratique de Médecine dans tous les âges, a toujours été la même, au moins parmi les Médecins les plus habiles.*

Après que la Médecine eut demeuré dans cet état d'incertitude & de changement durant quelques années, on commença à retourner les yeux du côté d'Hippocrate & de ſa méthode. Celſe, à qui pour cette raiſon on a donné le nom d'Hippocrate Latin, venoit de faire revivre en partie cette méthode; mais elle ne fut entiérement rétablie qu'environ cent ans après, par Galien. Cet Auteur, quoiqu'on en faſſe aujourd'hui fort peu de cas, ſemble être né pour l'avancement de la Médecine en général, & pour la reſtauration de la Pratique d'Hippocrate en particulier. On ſçait parfaitement quelle réputation ſes Ouvrages ont continué d'avoir pendant plus de treize cens ans, c'eſt-à-dire,

jusqu'aux deux derniers siecles ? mais si nous en cherchons la raison, nous trouverons que ce n'étoit pas tant à cause de ses sentimens philosophiques, que de son attachement inviolable pour la méthode d'Hippocrate, qu'il a si long-temps joui de cet honneur. Je finirai ce Chapitre par un Abrégé de son plan général, qui fera connoître que sa pratique étoit entiérement conforme à celle d'Hippocrate.

Quoique, dans sa théorie, ce grand Restaurateur de la Médecine d'Hippocrate se soit abandonné à quelques spéculations sur les causes des maladies, qui sont peut-être un peu trop subtiles, néanmoins dans sa pratique il a toujours pris pour guide la nature, & Hippocrate en est le meilleur interprete. Il suivoit dans les fievres les mêmes indications que lui pour les traiter, sçavoir, d'*aider la nature lorsque ses efforts étoient trop foibles, & d'en réprimer les mouvemens quand ils étoient*

ou trop violens ou irréguliers. Il tâchoit de l'aſſiſter en déchargeant une partie du fardeau qui l'opprimoit, & en avançant la coction de la matiere fébrile. Il modéroit la violence de ſes efforts par des remedes rafraîchiſſans, par une diete convenable, & autres choſes ſemblables; mais dans tous les cas, la premiere choſe qu'il faiſoit étoit de conſidérer les forces du malade, le climat, la ſaiſon de l'année, &c.

Pour deſcendre dans un détail un peu plus particulier, ſi nous recherchons dans quel deſſein il ſaignoit dans les maux aigus, nous trouverons que c'étoit, ou pour diminuer la quantité de ſang quand le malade étoit d'une conſtitution pléthorique, par où il retranchoit une partie de la matiere morbifique; ou pour abbattre la chaleur *; ou

* Si les forces du malade le permettent, nous devons faire une ſaignée, pour modérer la fiévre, & pour préparer le corps à recevoir d'au-

enfin pour détourner par révulsion la matiere peccante de la partie affligée, c'eſt-à-dire, en d'autres termes, pour prévenir l'augmentation de la fievre, procurer la coction de l'humeur fébrile, & déterminer les criſes ſur les parties les moins importantes. « Car la nature, pour me » ſervir des expreſſions de Galien, » ſe trouvant ſoulagée par ces » moyens, & débarraſſée d'une par- » tie du fardeau qui l'accabloit, ſe » délivrera beaucoup plus facile- » ment de celle qui reſte. C'eſt pour- » quoi, comme elle n'eſt jamais pa- » reſſeuſe à s'acquitter de ſon de- » voir, elle donnera la maturité » aux humeurs qui ſont capables » de coction, & elle mettra dehors » celles qui doivent être chaſſées ». Cette Doctrine eſt exactement celle d'Hippocrate ſur le même ſujet, &

tres remedes, même quoiqu'il n'y ait point de ſignes de plénitude.

Method. Medend. L. VIII. c. 4.

on

on en conclut évidemment que Galien ne regardoit la ſaignée dans les fiévres, que comme un remede palliatif, & qu'il ne s'appuyoit jamais uniquement ſur elle.

De plus, ſi nous ſommes curieux de ſçavoir d'après quelle regle il dirigeoit la diete de ſon malade, nous verrons qu'il ſuivoit ſcrupuleuſement le plan d'Hippocrate; & qu'il n'avoit d'autre deſſein que de ſoutenir les forces, pour faciliter la coction de la matiere morbifique, en retenant la fievre dans un ordre convenable.

Enfin, ſi l'on demande dans quelle vue il faiſoit uſage dans les fievres des évacuans, tels que la purgation, les ſudorifiques, &c. je répondrai qu'il marchoit à cet égard, de-même qu'à tous les autres, ſur les pas d'Hippocrate. Car il obſervoit les ſignes de gonflement & de coction des humeurs, & de-là, à l'imitation du Pere de la Médecine, il tiroit ſes indications pour purger.

Conformément à ceci, il pensoit que le temps propre à l'emploi des purgatifs étoit, ou le commencement de la fievre, quand il y avoit plénitude ou gonflement de matiere, & que la maladie étoit si violente qu'il eût été dangereux de laisser échapper l'occasion, comme, par exemple, dans une fievre contagieuse; ou quand il paroissoit dans l'urine des signes de coction *, comme il arrive quelquefois dans la premiere partie du temps où le mal est dans sa force; ou enfin dans le déclin de ces maladies, en chassant les restes de la matiere morbifique, afin de prévenir une rechute. Et comme dans l'usage des sudorifiques, des hydragogues, & des médicamens propres à l'expectoration, il avoit pour principe de ne jamais rien don-

* Ainsi dans une fievre quarte il dit, *Et si coctionis morbi indicia apparuerint, tunc purgare oportet, non semel tantùm, sed sæpius, si fuerit necessarium.* De Art. curat. ad Glaucon. C. II.

ner que les humeurs ne fuſſent entrées en coction, il ne faiſoit auſſi uſage de l'un ou de l'autre de ces moyens, que ſuivant l'indication de la nature, ſelon l'aphoriſme : *Quæ enim ducere oportet, quò maximè natura vergit, eò ducere oportet* *. Je pourrois entrer ici dans un détail plus particulier de la pratique de Galien, mais je crois inutile de rien dire de plus là-deſſus. Puis donc que j'ai démontré la conformité qu'il y a entre les plus excellens Médecins de l'Antiquité, je vais faire la même choſe à l'égard de quelques-uns des modernes ; c'eſt ce qui fera la matiere du Chapitre ſuivant.

---

* I. Aphor. 21. *Hunc igitur cùm ad ventriculum repit, per vomitum educere oportet ; cùm verò vergit ad inferiora, per inferiorem excretionem, per urinam quoque & ſudores oportet divertere. Gal.* de Art. Curat. ad Glaucon. C. 9.

CHAPITRE III.

Nos idées en Médecine ſont ſujettes aux mêmes changemens que notre Philoſophie, (dit un habile Ecrivain) *mais enfin nous reprenons toujours les anciennes que nous avions quittées* (*a*).

(*a*) J'irai plus loin, & je ne crains pas d'avancer, que les principes pratiques de la Médecine, n'ont jamais varié chez tous les hommes ſenſés, & quoiqu'il y ait eu dans tous les temps, comme il y en aura vraiſemblablement toujours, des hommes ſinguliers auxquels la nature en donnant de l'imagination, a refuſé la juſteſſe d'eſprit, qui s'écartent de ces principes inébranlables; cependant le plus grand nombre des Médecins, & même de ceux qui ont écrit contre ces principes, les ont ſuivis dans leur pratique. On n'a pas tiré le fruit qu'on devoit tirer de cette marche dogmatique, parce qu'on a négligé l'obſervation des faits, en faveur de leur

La verité de cette obſervation vient d'être prouvée par l'Hiſtoire abrégée que j'ai faite de la Pratique de Médecine des anciens temps, & il eſt facile de la confirmer davantage, en jettant la vue ſur les révolutions que les derniers ſiecles ont produites. Car après tous les égaremens où avoient donné Aſclepiade, Themiſon, Soranus, & pluſieurs autres qui s'étoient éloignés du plan d'Hippocrate, les Médecins qui leur ont ſuccédé ont été forcés d'y re-

---

explication, & l'étude de la nature pour l'étude des hypotheſes. Les Arabes, par exemple, qui ont tenu l'empire de la Médecine pendant plus de quatre ſiecles, pratiquoient comme Hippocrate & comme Galien, du moins dans les maladies aiguës, les ſeules dont il s'agiſſe ici. Mais ils n'ont pas fait aſſez de cas de l'obſervation, du moins, quand elle ne quadroit pas avec leurs hypotheſes philoſophiques. *Not. de l'Edit.*

venir : Et Galien lui-même, quoiqu'il ait porté la Théorie de l'Art plus loin que perſonne avant lui, en expliquant les cauſes des maladies ſur les Principes de la Philoſophie d'Ariſtote, ſuivoit néanmoins de fort près dans ſa pratique la nature & Hippocrate.

Pluſieurs ſiecles s'écoulerent depuis Galien, ſans qu'il y eût que fort peu d'innovations dans la Médecine; mais les deux derniers ſiecles en ont vu naître beaucoup, malgré leſquelles les Auteurs modernes, qu'on regarde généralement comme ceux qui ont le mieux écrit ſur la Pratique, ont ſuffiſamment fait voir, en embraſſant la Doctrine d'Hippocrate, qu'ils jugeoient impoſſible de donner un meilleur plan, ou d'établir la pratique de Médecine ſur un fondement plus ſolide & plus raiſonné. C'eſt ce que je prouverai par l'exemple de Sydenham & de Boerhaave; mais je vais faire avant quelques remarques ſur

les tentatives des plus fameux Réformateurs modernes pour introduire de nouvelles modes en Médecine ; car la vue des Hypotheſes de quelques-uns d'entr'eux & le mauvais ſuccès des entrepriſes de tous, nous convaincront combien il eſt impoſſible de donner à la Médecine d'autre baſe que celle ſur laquelle Hippocrate a bâti, c'eſt-à-dire, l'Obſervation de la nature ; & par conſéquent nous verrons combien peu d'eſtime on doit faire de ceux qui s'écartent, ou qui dans la ſuite s'écarteront de ſon plan.

Le Syſtême de cet Auteur fut ſuivi, comme nous l'avons vu, pendant près de quatre cens ans, avant qu'il fût attaqué par Aſclepiade ; mais après que Galien l'eut fait revivre, ſon crédit dura un beaucoup plus long eſpace de temps. Car chacun ſçait que ſes Ecrits furent la regle en Médecine, comme ceux d'Ariſtote l'étoient en Philoſophie, juſqu'au milieu du ſeizieme ſiecle.

Le Syſtême Galénique, ou plutôt *Dogmatico-Galénique*, comme l'appelle fort bien Conringius, parce qu'il avoit été enſeigné par Hippocrate, Fondateur de la Secte des Dogmatiques, fut contraint de céder la place à un autre d'une trempe fort différente, s'il eſt vrai qu'on puiſſe appeller Syſtême ce que l'étude de la Chimie a introduit. Les abus qui ſe gliſſerent dans la Médecine de Galien d'après les idées des Arabes, & des derniers Galéniſtes, occaſionnerent des recherches ſur l'état de la Médecine, & quelques eſſais de reforme, un peu avant ce période. Bien plus, quelques-uns mirent l'autorité de Galien même en queſtion. Le premier qui hazarda publiquement de le faire trouver en faute, fut Veſale. Cet Auteur borna ſa critique principalement aux Traités d'Anatomie de Galien (*b*).

(*b*) Veſale a eu raiſon quand il a dit

Alors la démangeaison de réformer commença à s'étendre, & il fut bientôt suivi d'Argenterius en Italie, de Gomez Pereira en Espagne, & de Fernel en France. Mais aucun de ces Ecrivains ne prétendit aller plus loin qu'à corriger les fautes de Galien dans sa théorie ; sa pratique, du moins pour la plus grande partie, subsista comme auparavant. Les choses en demeurerent sur ce pied-

---

& démontré que Galien n'avoit pas poussé l'Anatomie à sa perfection. Il a fait contre Galien ce que d'autres Auteurs ont fait depuis contre lui-même. Mais il devoit en parler avec plus de modération. Puisque ceux des Anatomistes qui ont bien lu les Ouvrages anatomiques de Galien, sont même aujourd'hui forcés de convenir de leur exactitude en bien des points, & même avouent qu'on y retrouve très-clairement des découvertes qui ont fait beaucoup d'honneur à quelques Modernes, parce qu'on les avoit perdues de vue dans leur premier Auteur. Telle est sa description du trou oval dans le fœtus. *Not. de l'Edit.*

là jusqu'au temps de l'ignorant & orgueilleux Amateur de Paradoxes, Paracelse. Cet Enthousiaste prétendoit avec autant d'impéritie que de vanité, mettre en question non-seulement la théorie, mais même la pratique des anciens Auteurs. Il fut imité en cela par van-Helmont son Disciple & son Successeur, qui avec plus de science avoit autant de vanité & d'amour pour les Paradoxes. La révolution que causerent ces deux Ecrivains, particuliérement le dernier, est un des plus surprenans évenemens connus dans l'Histoire de la Médecine; car les autres Réformateurs se sont fait des admirateurs, en débitant des opinions qui paroissoient au moins répandre un nouveau jour sur l'Art, quoiqu'en effet ils l'ayent plutôt obscurci; mais van-Helmont se forma des sectateurs plutôt en éblouissant & en mettant de la confusion dans leurs esprits, qu'en leur donnant de nouvelles lumieres. Il se trouve en

Médecine, comme dans les autres Sciences, une certaine façon d'écrire, qui toute dépourvue de ſens qu'elle ſoit dans le fond, ne laiſſe pas néanmoins d'avoir un air de ſageſſe & de myſtere à cauſe de ſon obſcurité, & qui ne pouvant être réfutée parce qu'on ne l'entend pas, eſt fort propre à en impoſer aux génies vulgaires, & à leur faire croire qu'elle contient de ſublimes & importantes vérités. Van-Helmont paroît avoir été fort habile dans ce genre d'écrire, & c'eſt peut-être à cela qu'il eſt redevable de ſa réputation dans le monde. Car il eſt probable que bien des gens qui le croyoient plus ſçavant & plus ſage qu'eux, étoient bien aiſes de lui ſoumettre leur propre jugement, & d'acquieſcer à ſa pratique, quoiqu'ils n'entendiſſent pas ſa théorie. Mais de quelque maniere que lui ſoit venue ſa réputation, il eſt certain que pendant un temps ſa biſarre Doctrine prévalut au point d'ébran-

ler l'ancien Syſtême; & il y a beaucoup d'apparence que les Médecins Anglois en particulier en étoient fort infatués, ſi nous en croyons la relation que Sydenham nous donne de l'état où il trouva la Médecine quand il commença à paroître dans le monde. Cependant la Pratique de van-Helmont ne ſubſiſta pas long-temps; car les gens d'eſprit s'apperçurent bientôt que ces termes nouveaux ne contenoient qu'une ombre de ſcience ſans aucune réalité, & ſes écrits tomberent dans le mépris qu'ils méritoient.

Il ſeroit inutile d'entreprendre aujourd'hui de faire voir les abſurdités de ſon Syſtême; cependant je veux donner au Lecteur un extrait de ſes découvertes médicales ſur les maladies aiguës, afin que les amateurs du régime chaud dans les fievres, (s'il s'en trouvoit encore quelques uns) puiſſent voir à qui ils ſont redevables de ſon invention, & ſur

quelles absurdes & ridicules visions il étoit fondé.

On a souvent remarqué que quantité de grandes découvertes étoient dues au hasard, & toutes celles de van-Helmont en tirent aussi entiérement leur source; voici ce qui donna la naissance à son Systême. Dans le temps qu'il n'étoit encore qu'Etudiant en Médecine (c'est lui-même qui nous apprend cette particularité *,) il lui arriva de mettre un gant qui appartenoit à une servante de sa mere, & il en contracta une maladie qui lui couta beaucoup de temps & de peine à faire passer. Il fut obligé durant le cours de son mal de prendre quantité de drogues

* Il raconte cette histoire dans un Ouvrage intitulé, *Doctrina inaudita Febrium*, qui mérite parfaitement bien le nom qu'il lui a donné, puisqu'il contient une Doctrine dont on n'avoit jamais entendu parler jusqu'alors; & ce n'auroit pas été une grande perte pour le Public, si jamais elle n'eût été connue. — *Enim verò vix ex ephebis eram, quod chirotecam domicellæ, aridâ scabie infectæ, indueram, &c.*

que lui ordonnoient quelques Médecins Galénistes : ce qui fit sur lui un effet qu'il n'avoit pas prévu ; car il en prit si long-temps, qu'il en conçut un grand dégoût, non seulement pour ses propres Médecins, mais pour Galien même. Il résolut donc de se défaire de ses Livres, & de voyager dans le monde à la recherche de l'art. Il le fit, & après y avoir employé beaucoup de temps & d'argent, il plut au Très-Haut, dit-il, avec autant d'absurdité que de profanation, d'illuminer son entendement sur des choses dont il espere que l'Univers ressentira l'utilité. Le résultat de cette surprenante acquisition de l'art fut, que personne, excepté lui, ne sçavoit rien en Médecine *. Car si on veut l'en croire, il est en état de prouver la fausseté de la Philoso-

* Nemo hactenus febres ex essentiâ novit, nemo illarum sanationem ex Arte instituit. *Præf. ad Lector.*

phie des Anciens ſur la ſcience des Elémens, des humeurs, & des tempéramens; & que leur théorie ſur les maladies doit ſe ſoutenir ou tomber en même-temps que leur Philoſophie. S'il s'en étoit tenu là, peut-être que ſa critique des Anciens n'auroit pas paru ſi mauvaiſe à bien des gens. Mais qu'il eſt difficile de tenir un caractere auſſi impétueux que ſemble avoir été celui de cet Auteur! La pratique des Anciens ne lui plaiſoit pas davantage que leur théorie : au contraire, il fut ſi ingénieux à les trouver en faute, qu'il leur chercha querelle, non ſeulement ſur l'examen de leurs opinions philoſophiques & médicales, mais ſur leur Religion même : ils étoient Payens, dit-il; & comment eſt-il poſſible que des Payens ſçuſſent quelque choſe en Médecine?

Quant à la pratique des Anciens, il entreprit d'en renverſer tout l'édifice, en renverſant les deux co-

lomnes qui la ſoutenoient, c'eſt-à-dire, en s'efforçant de détruire leurs préceptes ſur la ſaignée & la purgation dans les maladies aiguës *. Conformément à cette maniere de penſer, la ſaignée n'eſt jamais néceſſaire dans la fievre, & par conſéquent l'uſage en eſt tout au moins inutile & abſurde ; & il nous dit que, pour lui, *jamais il ne ſaignoit, pas même dans une pleuréſie, & que cependant il la guériſſoit sûrement & efficacement ſans cela* †.

Purger dans les fievres étoit, ſelon lui, une choſe auſſi pernicieuſe que de ſaigner ; & la ſeule choſe qu'il pouvoit avouer en faveur des purgatifs ou des émétiques étoit, que ſi quelquefois ils étoient bons, c'étoit par hazard ††. Quant aux la-

* Duo igitur præſidia univerſalia medendi tantùm examinabo, phlebotomiam nimirum & purgationem tanquam binas Medicinæ columnas, &c.

† Ego ſanè nemini Pleuritico ſanguinem mitto, &c.

†† Vomitiva ergo & laxativa ſi quid proficui unquam præſtiterint, id totum per accidens eſt, &c.

vemens, il les appelloit des remedes de bêtes, parce que ce fut un Oiseau qui en enseigna l'usage, & il déclare qu'il est honteux de les ordonner *. Il ne fait pas plus de quartier aux Véficatoires, dont il dit sans hésiter, *qu'ils sont toujours dangereux*; & pour cette raison il suppose qu'ils sont de l'invention d'un mauvais Esprit, à qui il lui plaît de donner le nom de Moloch †. Ce qui doit paroître d'autant plus étonnant, qu'il étoit lui-même le Patron du Régime chaud.

En un mot, il n'y a pas un seul point de Doctrine des Anciens auquel il n'ait trouvé à redire, si l'on en excepte un seul précepte d'Hippocrate, qu'il adoptoit dans sa pra-

* Quod autem ad Clysteres attinet, frequens ac pudendum medentum subsidium. — Ego saltem olim, enemata nunquam nisi cum pudore suasi, & descripsi, &c.

† Vesicatoria autem summè semper nocua sunto, & à spiritu nequam Moloch excogitata; &c.

tique, & qui étoit, comme il dit, *d'ordonner une nourriture legere dans les maladies aiguës* *; car il étoit ennemi de la diete qui consiste à ne donner que des boissons, & il permettoit à ses malades le libre usage de la petite biere, pourvu qu'on eût soin d'y mettre du vin; mais il témoignoit avec quelque raison beaucoup d'horreur pour le bouillon de Coq, qui étoit de son temps une nourriture à la mode dans plusieurs sortes de fievres.

Après avoir ainsi abandonné la pratique aussi-bien que la théorie de ses Prédecesseurs, van-Helmont substitua en leur place un nouveau systême de son invention, dont cependant la partie théorétique étoit empruntée d'Hippocrate; mais elle est conçue en des tours de phrases si nouveaux, & étoit tellement dé-

---

* Unico Hippocratis præcepto isto, quòd in morbis acutis statim tenuissimo victû utendum præcepit, &c.

guiſée par les additions de ſon crû, qu'il n'eſt pas facile d'y reconnoître l'Original. En effet, ſon Syſtême reſſemble à un morceau d'Architecture grecque, chargé d'ornemens gothiques, de façon à ne pouvoir connoître qu'avec peine le deſſein original. Car ſi on lui enleve ſon *Archeus Faber*, ſon *Blas Alterativum*, *Scoria*, *Ens ſeminale*, & quelques autres termes pareils, ſa théorie ſe réduit ſimplement à ce qu'on trouve dans Hippocrate, qui eſt, *que la nature guérit les maladies, & qu'elle le fait en chaſſant du corps la matiere fébrile*. L'on voit donc que quoiqu'il maltraite les Anciens, il n'a pourtant pas été capable d'établir un Syſtême ſur d'autres fondemens que ceux qu'ils avoient poſés. Mais quoiqu'il ait bâti ſur le même fondement, ſon édifice étoit fort différent de celui des Anciens; car il n'avouoit point qu'il y eût aucune coction de matiere fébrile, & n'avoit aucun égard aux criſes des ma-

ladies aiguës. La nature, ſelon ſon idée, *eſt douée d'intelligence, & par conſéquent, elle a trop de bon ſens pour s'amuſer à la coction d'aucune matiere fébrile, quand elle ne peut en faire d'autre uſage pour elle-même.* Et quant aux criſes, il ſemble n'en avoir point connu d'autre que celle qui ſe fait par les ſueurs ; puiſqu'il dit que « la ſueur eſt le chemin que prend » la nature pour chaſſer toutes ſor» tes de fievres ; & qu'un Médecin » doit imiter la criſe naturelle, en » donnant des médicamens ſudori» fiques, & en ne donnant que ceux» là ſeuls ; qu'il ne doit ni attendre » ni déſirer une criſe naturelle ; » mais tâcher de prévenir la nature » en ce point ; car, ajoute-t-il, un » homme qui ne ſçait pas guérir une » fievre en quatre jours de temps, » ne mérite pas le nom de Méde» cin *. » Or, il croyoit non-ſeule-

* Nam natura criſim non facit, niſi dum ſola totum onus bajulat, ſtatis diebus.... Verus ergo

ment qu'il étoit possible de guérir toutes les fievres par la sueur, mais encore qu'il suffiroit pour cela d'un seul remede. Il a eu la générosité de communiquer à tout le monde ce remede, & la maniere de le préparer; cependant il nous apprend

---

go Medicus, ante crisim, morbum superare debet, ideoque nec crisim exspectat, nec optat, &c.... Quam illius victoriam morbi concoctionem dixere Scholæ.... non sanè quòd natura digerere aut coquere aggrediatur quidquam quod vitiosum est &c.... Motus verò naturæ ad sanationem febrium requisitus procedit à centro foras.... hinc namque febres cieunt sub finem sudores spontaneos, estque crisis quæ per sudores terminatur longe saluberrima, & per consequens etiam remedia sudorifera... Maximè cum Medici nomine sit indignus qui febrientem non restituit ante quatriduum &c. At cum non cuique Medico contingit *adire Corinthum*, nec liceat profanare Arcana Dei, qui horum dispensator manere voluit;... sat fuit Theoriam Medicam manifestasse, ut errando, quærendo, & pulsando scientiam acquirant, unde *omne donum bonum descendit* &c.... Unica nimirum falce amputatur omnium febrium causa occasionalis. Id remedium est sudoriferum, etenim istud remedium est *Præcipitatus Diaphoreticus Paracelsi.* Qui omnem sanat febrim unicâ potione, &c.

en même-temps que quelque haute idée qu'il en eût, il se servoit aussi dans la pratique de quelques autres, tels que la thériaque & le vin. Il nous enseigne que le vin en particulier est « non-seulement un fort » grand cordial par lui-même, mais » que quand on manque de véhi» cule pour quelqu'autre remede, » il est un messager propre à char» ger de la commission, parce qu'il » connoît la route, qu'il est bien » reçu par-tout où il va, & qu'il est » introduit avec plaisir dans les plus » secrets appartemens de l'édifice » humain ». Il nous dit encore qu'il avoit aussi une emplâtre avec laquelle il a guéri quelques centaines de personnes affligées de la fievre-quarte; mais que de pareils remedes ne sont pas révélés à tout le monde, (*non cuique Medico contingit adire Corinthum*) & qu'on ne peut les obtenir que par des prieres.

Telle fut la révolution que fit van-Helmont, tel étoit le plan de

pratique qu'il ſuivoit. Néanmoins, tout abſurde & tout extravagant que ce Syſtême nous paroiſſe aujourd'hui, il a eu ſes admirateurs pendant un temps. Il eſt vrai qu'il ne fut guere à la mode, comme je l'ai déjà obſervé; car dans notre ſiecle la principale occupation des Médecins a été de former de nouvelles Théories, & chacune d'elles, après avoir été quelque temps en vogue, s'eſt trouvée forcée de céder la place à une autre. Ainſi la Théorie de van-Helmont, celles de Sylvius, de Willis, & des Cartéſiens triompherent, chacune à leur tour, juſqu'à ce qu'enfin la méthode de Sydenham l'emporta; & la Médecine, qui durant quelques années avoit été dans un état chancellant, fut rétablie ſur ſes anciens fondemens (*c*).

(*c*) Ce que notre Auteur remarque ici de l'état de la pratique de la Médecine n'eſt pas tout-à-fait exact. Il eſt bien vrai

Les changemens arrivés à la Médecine depuis Sydenham, ont été

---

que la nouveauté de la chymie, & les abus auxquels elle donna lieu, firent beaucoup plus de Charlatans que de Chymistes. Mais général toutes les Universités régulieres, & qui avoient un enseignement constant, soutinrent avec force la dignité de la Médecine, & séparerent toujours ses dogmes immortels des hypotheses, qui n'ont jamais fait que l'écorce & la parure étrangere de cet Art. Ce n'est pas sans doute ici le lieu de faire l'histoire de la Médecine; mais il suffit de dire que c'étoit le temps des Craton, des Fuschius, des Sennert, des Bauhins, des Bartholin, en Allemagne: des Mercurialis, des Massaria, des Fracastor, des Aquapendente, en Italie; des Plempius, des Platerus à Louvain; des Lacuna, des Ponce de Sancta-Crux, en Espagne. En Angleterre, la mémoire des Caius & de Linacer existoit encore, & Harvey, Lower & Willis même commençoient à se former. La France avoit à Montpellier, Varandæus, Ranchin, Riviere. A Paris, les derniers Duret, Baillou, Perdulcis, Moreau, les Pietre, les

en

en partie plutôt des éclairciſſemens qu'un abandon du Syſtême d'Hippocrate ; car la plupart ont été introduits par les Médecins méchaniciens. Or ceux-ci ſe ſont plutôt occupés à expliquer la ſtructure & l'action des parties, à rendre raiſon des ſymptomes des maladies, & à traiter de la vertu des remedes, qu'à établir de nouvelles regles de pratique. On doit donc dire plus propre-

---

deux Riolans, les Ecoliers de Fernel, & de Sylvius, Martin, Mareſcot & tant d'autres, qui défendirent & pratiquerent toujours la bonne Médecine. Les Partiſans des Médecins novateurs, n'étoient ni les hommes de Lettres, ni les gens ſenſés de ces Nations. C'étoit aſſez communément les Grands, eſpece de Peuple qui n'aime que le merveilleux ; qui quelquefois ſçait beaucoup de choſes, & rien par principe ; pour lequel une conduite ſoutenue & ſimple eſt inſupportable, qui toujours avide d'évenemens bons ou mauvais, ne ſe déſeſpere que de la lenteur, & ſur-tout que la modeſtie n'a jamais touché. *Not. de l'Edit.*

ment, que la Médecine méchanique eſt un éclairciſſement & un progrès de celle d'Hippocrate, qu'un Syſtême de nouvelle invention. Le ſçavant & induſtrieux Hoffman a démontré la conformité qu'il y a entre l'une & l'autre, par un Traité composé exprès ſur ce ſujet. Boerhaave a fait la même choſe. Et quoique celui-ci ait porté plus loin qu'aucun Médecin l'application de la ſcience du Méchaniſme à la Médecine, néanmoins dans ſa pratique il étoit, à parler ſtrictement, un Médecin Hippocratique. Et lui-même remarque, en traitant de cette matiere : « Qu'il y a de » l'extravagance à mépriſer un Mé» decin expérimenté, parce qu'il » n'eſt pas ſçavant dans la Mécha» nique ; mais que ſi deux Méde» cins ont une égale expérience, » celui qui eſt le plus verſé dans l'é» tude de la Méchanique doit être » le meilleur *.

* Uſu peritum Medicum experimentis me

Cela prouve évidemment qu'il croyoit qu'il n'y avoit ni contradiction ni répugnance entre les opinions ou principes des Méchaniſtes, & ceux des anciens Dogmatiſtes. Il y auroit de la préſomption à moi d'aller examiner ce qui a été traité par des Auteurs tels que Boerhaave & Hoffman; je remarquerai donc ſeulement ici, que quoique l'étude de la Méchanique, & de la Philoſophie naturelle, puiſſe être utile à la Médecine, en rendant le Médecin capable de mieux expliquer les phénomenes des maladies, & les effets des remedes, cependant ſi l'on vient une fois à la préférer à l'expérience, & ſi les Médecins veulent tirer leurs indications ſur le

---

dicis mechanico in morbis curandis qui poſthabet inſaniet; ſed æquâ inſtructorum experientiâ hunc promovendæ arti meliorem, qui mechanicis callet, præ alio, præceptis, id affirmo, id demonſtrandum ſumſerat oratio. *De uſu Ratiocin.* &c.

traitement des maladies du méchanisme supposé des parties, & de la composition des fluides, plutôt que de la nature, l'art tombera une seconde fois en décadence, & peut-être sera-t-il encore réduit au triste état où l'avoit mis le faux Méchaniste Asclepiade, je veux dire, que les Médecins ne se conduiront plus sur l'expérience, mais sur des hypotheses tirées seulement de leurs vaines spéculations. Car, après tout ce qu'on a dit & qu'on peut dire en faveur de l'étude de la Méchanique, il faut avouer que l'art de la Médecine a été découvert par l'observation, & non par un raisonnement *à priori*, sur les causes supposées d'une maladie; & que si l'on abandonne ce sentier battu, il n'y a plus de perfection à espérer. Car, comme il n'y a point d'homme sensé qui n'avoue que la méthode de découvrir la vertu des remedes *à priori* par leur analyse, & par la recherche des principes qu'ils contien-

nent, ne ſoit plus ſujette à l'erreur, & plus incertaine que celle de l'obſervation & de l'expérience; de-même auſſi doit-on avouer que des régles de pratique fondées ſur un raiſonnement *à priori*, par le méchaniſme des ſolides, & la proportion, la figure & l'arrangement des particules qui compoſent les fluides, ne ſoient beaucoup plus incertaines & plus précaires que celles qui ſont tirées de l'obſervation, & confirmées par l'expérience, & par conſéquent toutes les fois qu'il arrive qu'un Médecin Hippocratique ne s'accorde point avec un Méchaniſte, le ſentiment du premier doit toujours avoir la préférence (*d*).

(*d*) Qu'on ne croye donc pas que l'étude de la Mécanique & de la Chymie, ſoient ici regardées comme inutiles. Elles ſont les liens naturels des faits médicinaux. Lorſque leur application à ces faits eſt évidente, ces deux Sciences nous fourniſſent des indications précieuſes. Ce ſont les vé-

Je reviens à l'objet duquel je m'étois écarté, & je vais prouver que malgré les innovations qui ont été faites dans l'Art de la Médecine, par les prétendus Réformateurs dont j'ai parlé, il y a la même conformité entre les meilleurs Médecins modernes, qu'entre les anciens; & que tous, tant anciens que modernes, se sont attachés à suivre le même plan général de pratique. C'est ce qu'on verra par une comparaison de la pratique de Sydenham & de Boerhaave, qui est semblable à celle que j'ai déjà faite d'Hippocrate & de Galien.

Les opinions de ces deux célébres Ecrivains, aussi-bien que leur

---

ritables ornemens de l'art, ils en forment le principe souvent inconnu, mais l'art existe indépendamment de cette connoissance. Il est tout entier concentré dans la comparaison des observations entre-elles, & des conséquences évidentes qu'on peut en tirer. *Not. de l'Ed.*

pratique dans les maladies aiguës, ressemblent si fort à celles d'Hippocrate, que pour en donner un détail exact, il me faudroit en quelque façon répéter tout ce que j'ai déjà dit; néanmoins, comme j'ai entrepris de démontrer la conformité qui se trouve entre les Anciens & les Modernes, & que ces Auteurs paroissent ne pas s'accorder avec les Anciens dans quelques particularités, quoiqu'ils ayent tous travaillé sur le même plan, il sera à propos de donner ici un abrégé de leur pratique, assez long du moins pour en faire le dessein général, de la même maniere que je l'ai fait pour celle des premiers temps.

Pour commencer par notre compatriote Sydenham, c'étoit sa doctrine, comme c'étoit celle d'Hippocrate, que la nature guérit les maladies, & « qu'on doit avoir plus » de confiance en elle qu'on n'en a » ordinairement, puisque c'est une » erreur de supposer qu'elle a tou-

» jours besoin de l'assistance de
» l'Art ».

D'après ce principe, il nous apprend que quelquefois dans sa propre pratique, il avoit jugé à propos de laisser la maladie à elle-même. Il croyoit aussi avec Hippocrate, que chaque espece de fievres a une maniere de se guérir, qui lui est propre, & non à d'autres; que quelques-unes se guérissent par les sueurs, d'autres par les selles, d'autres encore par des abscès, ou autres crises semblables; & qu'on peut les diviser en deux classes générales (ainsi que l'enseigne Hippocrate;) sçavoir, en celles qui se terminent par une simple coction de la matiere fébrile, ou par un changement de cette matiere en un état salutaire, sans aucune évacuation sensible; & en celles qui se terminent par ce qu'on appelle proprement une crise, je veux dire par la coction & ensuite l'évacuation des humeurs fébriles; comme, par exemple, par

les ſueurs, la diarrhée, les éruptions de la peau &c.; qu'une criſe arrive plutôt ou plus tard ſuivant les différentes voies dont la nature ſe ſert pour mettre dehors la matiere morbifique; que cette criſe dans les fievres continues d'une eſpece réguliere, étoit parfaite vers le quatorzieme jour *; que les intermittentes ſe terminoient communément par pluſieurs criſes diſtinctes; mais que le temps que prenoient toutes ces criſes enſemble, étoit environ l'eſpace de 336 heures ou quatorze jours, qui eſt le temps que prennent ordinairement les criſes des fievres continues; & cette découverte s'étoit faite en étudiant avec une extrême diligence les opérations de la nature, comme le re-

* Dans la fievre du premier ordre, comme il l'appelle lui-même, il obſervoit que la criſe étoit parfaite en quatorze jours. Obſervation conforme à celle d'Hippocrate. Τὰ ὀξέα τῶν νουσεμάτων &c. 24 Aphor. 23. &c.

marque un sçavant & judicieux Ecrivain de notre temps *.

Tel est le progrès de la nature dans les maladies aiguës, au sentiment de Sydenham ; & jusques-là, il est parfaitement d'accord avec Hippocrate : sa méthode de traiter n'étoit pas non plus fort différente, comme je vais le faire voir.

Le but que Sydenham se proposoit dans les fievres, étoit d'assister la nature lorsqu'elle étoit foible, & de modérer ses mouvemens lorsqu'ils étoient, ou irréguliers, ou trop violens † : & c'est à l'un ou à

* Id ipsum sola experientia comperit, in indagandis morborum historiis solertissimus Sydenhamus, qui hâc de causâ sex menses durare quartanas autumnales animadvertit, quoniam, si rite ponatur calculus, inter omne id tempus recurrentes accessiones horas complent 336, sive dies 14 ; qui quidem continuarum febrium quas eadem anni tempestas apportat terminus est. *Mead.* de Imper. Sol. & Lun. p. 215.

† C'est le devoir d'un Médecin, dit Sydenham en parlant de la fievre varioleuse des années 1667, 1668, 1669... Sic se ad morbi

l'autre de ces deux points de vue que se réduisoit toute sa pratique.

On dit ordinairement que Sydenham étoit un Empirique ; mais si nous voulons interpréter ce terme suivant sa signification originale, il étoit fort éloigné de l'être ; car un Empirique est un homme qui traite les maladies comme en gros, sans égard à leurs degrés ou à leur genre, ou plutôt qui ne traite que les noms des maladies. Or Sydenham tiroit ses indications non pas du nom, mais de la nature, du degré & du genre d'une maladie, de l'âge & des forces du malade, de la température de l'année, &c ; en un mot, il joignoit la raison à l'expérience, &

genium adcommodare, ne ex unâ parte in symptomata periculosa adsurgeret, atque ebulliret : neque ex alterâ ita purum effervesceret, ut materiæ inimicæ exterminandæ impar prorsus esset; *cùm febris naturæ instrumentum fuerit ad hujus secretionis opus dedità operâ fabricatum.* pag. 165. Et ce précepte est applicable à toute sorte de fievres.

il étoit un Dogmatiste dans le sens le plus étroit de ce mot.

C'est ce qui paroîtra par sa pratique dans la plupart des maladies aiguës. Car, (pour commencer par la derniere de ses indications générales) si nous lui demandons pourquoi il saignoit dans la fievre, il nous dira, *que c'étoit afin de modérer les efforts de la nature, quand ils étoient tumultueux ou irréguliers.* Ainsi dans la fievre qu'il nomme dépuratoire, qu'il croyoit être la premiere de toutes les différentes sortes de fievres, il commençoit par la saignée, « à modérer l'émotion du » sang, afin qu'elle ne pût être ni as» sez violente pour causer de dange» reux accidens, ni assez foible pour » empêcher l'excrétion de la matie» re fébrile ». Comme c'étoit son but, il n'ordonnoit pas la saignée indifféremment dans tous les cas, comme l'auroit fait un Médecin moins judicieux ; mais il dit, « qu'il » ne faut pas saigner les gens débi-

» les, mais ſeulement ceux qui ont
» la force de ſouffrir cette évacua-
» tion.

Si nous demandons encore pourquoi Sydenham ſaignoit dans les autres genres de fievres continues, il répondra, que c'étoit *pour arrêter la trop violente ébullition ou fermentation du ſang*, c'eſt-à-dire, pour modérer la fievre. C'étoit pour la même raiſon qu'il faiſoit ſaigner dans le commencement d'une petite vérole confluente, & même dans la diſtincte, lorſqu'on y avoit employé un régime chaud; mais ſi on ne l'avoit pas fait, il défendoit la ſaignée, dans la crainte de s'oppoſer à l'expulſion de la matiere morbifique.

Si nous ſommes curieux de ſçavoir quelle étoit ſon intention, en ouvrant la veine dans les inflammations locales, telles que la pleuréſie, l'eſquinancie, la phrénéſie, & ſemblables maladies, il nous apprendra lui-même que c'étoit afin de diminuer la violence de l'inflam-

mation, de la douleur & de la fievre. Il n'ordonnoit pas la ſaignée, comme auroit fait un Empirique, uniquement parce que la maladie étoit une pleuréſie, mais parce qu'elle étoit accompagnée de ſymptomes qui rendoient néceſſaire l'ouverture de la veine; car il remarque lui-même, « qu'il y a des pleuréſies » épidémiques qui ne permettent » point la ſaignée, du moins réitérée ». Cette obſervation, pour le dire en paſſant, eſt une confirmation de la Doctrine d'Hippocrate ſur ce ſujet.

Il n'avoit pas deſſein en ſaignant dans ces fievres, & dans toutes les autres du genre inflammatoire, d'éteindre la fievre, mais ſeulement d'en modérer la violence; car en parlant de celle à qui il donna le nom de nouvelle, dont il entreprit d'écrire l'Hiſtoire, étant déjà avancé en âge, & qui, par la deſcription qu'il en fait, paroît avoir été une fievre inflammatoire, il donne

cet avis remarquable, sçavoir, « Qu'il faut faire une extrême attention dans cette sorte de fievre, » ainsi que dans les rhumatismes, » & dans plusieurs autres maladies » où les évacuations sont nécessaires ; que si on continue obstinément ces évacuations jusqu'à ce » que tous les symptomes soient entiérement changés en mieux, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la fievre soit » passée, souvent la mort seule terminera la maladie ».

Quant aux rhumatismes accompagnés de fievre en particulier, il nous apprend, « que dans sa jeunesse il usoit fort libéralement de » la saignée, parce qu'il s'imaginoit » qu'elle pouvoit guérir un rhumatisme ; » mais il avoue ingénuement que dans la suite l'expérience lui avoit appris, « qu'il valoit mieux » ne saigner que deux ou trois fois » seulement, & ensuite avoir recours aux purgatifs, que de faire » fond sur la saignée seule ; » & que

dans un sujet jeune & tempérant, un rhumatisme pouvoit se guérir aussi efficacement par un régime rafraîchissant que par la saignée.

Il paroît par tous ces exemples que Sydenham n'employoit la saignée que comme un remede palliatif, ou propre à calmer la violence de la fievre, & qu'il n'étoit pas un de ces hommes altérés de sang, qui versent témérairement & de gayeté de cœur tout le sang du malade, seulement parce qu'il a été assez malheureux pour gagner la fievre. Cependant, s'il restoit encore le moindre doute là-dessus, il est facile de le lever, en nous servant de ses propres paroles; car il nous dit, « que sa regle générale » pour saigner étoit, de ne tirer que » la quantité de sang qu'il croyoit » suffisante pour conserver le ma- » lade contre les inconvéniens qui » proviennent de la trop grande » commotion du sang ».

Outre l'intention générale dont

nous avons parlé, qui étoit de modérer la fievre, Sydenham s'en proposoit encore d'autres en saignant, sçavoir, de diminuer l'abondance du sang, & dans quelques maladies de détourner par une révulsion l'humeur de la partie affectée. Ainsi il saignoit pour ôter la plénitude dans la colique hystérique, & faire révulsion des poumons dans la fausse péripneumonie; comme aussi pour empêcher les humeurs de tomber sur les intestins dans une dysenterie, & dans une fievre dysentérique. Mais quoiqu'il fît usage de cette évacuation dans la plupart des maladies aiguës, il n'en parle cependant pas comme d'un remede par lequel il prétendît guérir ou mettre dehors la matiere peccante, excepté seulement dans une pleurésie, où il parle d'évacuer la matiere morbifique par la saignée, & de faire faire avec la lancette l'office de la trachée-artere (*e*) : mais il est

(*e*) L'expression de Sydenham en cet

aiſé de voir que cela eſt impoſſible ; & que jamais dans une pleuréſie on ne peut faire ſortir la matiere morbifique avec le ſang. Il eſt vrai que cette maladie ſe guérit quelquefois ſans avoir employé d'autres remedes que la ſaignée & les boiſſons délayantes, mais ce n'eſt jamais la ſaignée qui effectue la guériſon ; car tout ce que peut faire cette évacuation, c'eſt d'appaiſer les accidens, & la nature chaſſe enſuite la maladie, ou par une douce réſolution, ou par la coction de la matiere nuiſible.

Je n'ai plus qu'une choſe à ajouter pour prouver ce que j'ai avan-

---

endroit eſt purement métaphorique. Il n'a pas prétendu évacuer la matiere de la pleuréſie par la ſaignée. Mais l'inflammation eſt ſi forte, le danger de ſuffocation ſi preſſant, que les inconvéniens de la foibleſſe ne peuvent pas entrer en comparaiſon avec ceux de la maladie. *Not. de l'Edit.*

cé, sçavoir, que Sydenham n'employoit la saignée que comme un remede palliatif : c'est que dans quelques cas, par exemple, dans la fievre pourprée, il défendoit la saignée (*f*), dans la crainte d'empêcher la despumation du sang, en détournant la matiere fébrile de la surface du corps, & en s'opposant à son expulsion : or ceci est une preuve bien évidente, qu'il n'attendoit la guérison que de la despumation seule (*g*), & non pas de la saignée.

(*f*) Cette défense ne peut s'appliquer, & ne s'applique en effet chez Sydenham qu'à une fievre contenue dans les bornes de la modération, car si elle est trop violente, elle nuit à toutes les opérations de la nature, & en particulier à la despumation. *Not. de l'Edit.*

(*g*) On peut encore se servir de la différence des théories, pour prouver l'identité des principes pratiques, & la marche dogmatique de la Médecine. Sydenham compare la fievre à une espece de despu-

De-même que Sydenham ſuit le Plan qu'Hippocrate avoit tracé à l'égard de la ſaignée dans les maladies aiguës, de-même ſemble-t-il l'avoir copié dans l'uſage fréquent des lavemens. Car nous trouvons qu'il employoit ceux-ci alternativement avec la ſaignée dans beaucoup de fievres, & ſur-tout dans celles du genre inflammatoire. Dans un rhumatiſme, par exemple, il ordonne

---

mation, Hippocrate la compare à la coction; tous les deux expliquent l'obſervation par des phraſes différentes, mais tous les deux fideles à la nature en obſervent les mouvemens, en ſuivent la marche avec exactitude. Hippocrate nous en a donné la raiſon au commencement de ſon Traité *de Priſcâ Medicinâ*. C'eſt que dans les Arts inutiles, ou dans la partie inutile des Arts, on peut tout donner à l'eſprit, & s'amuſer à des probabilités, mais quand il s'agit d'agir, il ne faut le faire que d'après des principes certains, déduits eux-mêmes d'axiomes évidens. *Not. de l'Edit.*

de faire prendre des lavemens dans les jours d'intervalle entre les saignées.

Il fait la même chose dans une angine, dans un éréſipele, & dans cette ſievre qu'il nomme varioleuſe ; & il dit formellement *que ces deux remedes doivent avoir le premier rang dans la cure de ces maladies, & dans toutes les autres du genre inflammatoire, quelles qu'elles ſoient, comme les pleuréſies, rhumatiſmes*, &c. On peut apprendre quelle étoit ſon intention, en ordonnant ces remedes, & la grande opinion qu'il avoit de leur utilité d'après ce qu'il dit de la ſievre dépuratoire ; car ſi, malgré la ſaignée, l'émotion du ſang demeure aſſez violente pour menacer d'accidens dangereux, comme d'une frénéſie, alors il veut qu'on réitere les lavemens lénitifs autant qu'il eſt néceſſaire pour modérer & rafraîchir le ſang, & quoique dans quelques occaſions il fît ouvrir la veine une ſeconde fois, il nous dit

que cela étoit rarement nécessaire, parce qu'on pouvoit y suppléer par des lavemens réitérés tous les jours jusqu'à environ le dixieme de la maladie *; il n'en faisoit cependant pas donner, si la fievre étoit trop foible, & si la nature avoit besoin qu'on l'excitât, dans la crainte de nuire à la coction de la matiere fébrile; il ne le faisoit pas non plus après le dixieme jour, de peur de troubler par-là la nature dans l'ouvrage de la dépuration, ou de l'empêcher de faire une crise. Il n'est pas besoin de dire combien cette pratique a de rapport avec celle d'Hippocrate.

La troisieme & derniere méthode dont se servoit Sydenham pour modérer la fievre, étoit de soutenir son malade par une nourriture

---

* Il en usoit de même dans la fievre continue des années 1673 & 1674; car il dit, *Repetebatur enema singulis diebus, donec imminueretur morbi vis.* p. 224.

légere & rafraîchiſſante, & les regles qu'il donne là-deſſus, comme ſur toutes les autres parties de ſa pratique, ſont ſemblables à pluſieurs égards à celles d'Hippocrate. Car dans les maladies fort aiguës, telles que l'eſquinancie, la pleuréſie, les rougeoles, &c. il réduiſoit ſon malade à une diete rigoureuſe de gruau, de panade ſimple, d'eau d'orgeat, & à d'autres préparations ſemblables, & il défendoit même l'uſage des bouillons les plus légers; mais dans celles qui étoient moins aiguës, où il y avoit moins de danger d'augmenter la fievre, il permettoit le bouillon de poulet; & preſque dans toutes ſortes de fievres il accordoit à ſes malades la permiſſion de boire de la petite biere, choſe dont la plupart des Médecins ſe font un ſcrupule; & il remarque à ce ſujet, « que cette liqueur n'eſt pas fort » utile; mais que c'eſt fort ſouvent » un acte de ſévérité dangereuſe de » refuſer au malade l'uſage de la

» petite biere dans une quantité mo-
» dérée ».

Il est évident qu'il y a eu une étroite conformité de pratique entre Hippocrate & Sydenham dans les choses que nous avons traitées jusqu'à présent; & quoique, si nous allons plus loin, nous trouvions qu'ils different un peu l'un de l'autre, néanmoins, comme il sera toujours vrai que leurs indications étoient les mêmes, cette différence ne peut plus être une objection contre notre premiere these générale, sçavoir, *que la Pratique des plus excellens Médecins dans les maux aigus a été la même dans tous les siecles.*

L'indication que suivoit Sydenham dans les fievres, comme nous l'avons vu, étoit, *ou de modérer le mouvement trop violent du sang, ou d'aider la nature dans la coction & l'expulsion de la matiere peccante*, lorsqu'il lui arrivoit de n'avoir point assez de forces. J'ai déjà parlé de la méthode qu'il prit pour répondre

dre à la premiere intention ; quant à la ſeconde, il tâchoit d'y réuſſir par l'uſage des cordiaux & des évacuans, ſuivant le beſoin que la nature avoit des uns ou des autres.

Les Anciens ne connoiſſoient aucun de ces médicamens compris aujourd'hui ſous le nom de cordiaux ; mais ils s'efforçoient par un uſage convenable des choſes non-naturelles de parvenir à la même fin que les Médecins modernes ſe propoſent dans l'uſage des cordiaux ; & c'étoit l'opinion de Sydenham, que ces ſortes de remedes ne ſont utiles que lorſque la fievre eſt trop lente, ou quand la nature n'eſt pas en état de conduire une criſe au temps requis ; en même-temps, il obſerve que cela arrive rarement, ſi ce n'eſt qu'elle ait été affoiblie par des remedes froids, par des lavemens ou par la ſaignée : « En ce cas-là, dit-il, on doit ré» parer par les cordiaux le domma» ge cauſé par la ſaignée ». Mais

il ajoute, *præstiterat plagam non infligi, quàm sanari.* Malgré donc l'approbation qu'il donne aux cordiaux dans quelques occasions, il étoit bien éloigné d'être un de leurs admirateurs; au contraire, il avertit les Médecins de se bien donner de garde de les employer, ou trop librement, ou mal-à-propos; & il raconte les mauvais effets qu'ils ont produit, soit par le changement des fievres intermittentes en continues, soit par l'augmentation de l'ébullition du sang dans la petite-vérole, en la rendant confluente (*h*).

(*h*) Hippocrate parle à la vérité assez peu de cordiaux dans les fievres; les fievres exanthémateuses d'ailleurs étoient, à ce qu'il paroît par ses Ouvrages, assez rares dans la Grece de son temps. Cependant il conseille assez souvent l'usage du vin, & des semences carminatives, même dans les fievres, pour concevoir qu'il a connu l'indication de ranimer. Il y

Sydenham témoigne ſon averſion non-ſeulement pour les cordiaux du genre chaud, mais auſſi pour les ſudorifiques & pour toutes ſortes de médicamens échauffans en général. Il ne ſe contenta pas de s'oppoſer à la pratique commune de donner des ſudorifiques dans toutes les maladies aiguës indifféremment, mais il ne craignit pas de dire, *que l'art ne pouvoit ni trouver le temps propre pour les donner, ni fixer la longueur de celui où l'on devoit en continuer l'uſage.* C'étoit, il eſt vrai, pouſſer les choſes un peu loin; & on pourroit aſſurer ſans faire de

---

a plus, il a rarement donné un purgatif ſans l'animer par des cordiaux, ou ſans l'en faire ſuivre. Ce qui eſt bien dans l'intention de ſoutenir les forces. On peut en dire autant de tous les anciens Grecs, mais ſur-tout de Galien. Il eſt inutile d'en apporter des citations, puiſque la moindre lecture de leurs Ouvrages ſuffit pour en convaincre. *Not. de l'Edit.*

tort à la mémoire de cet admirable Médecin, qu'à quelques égards il porta le régime rafraîchiſſant juſqu'à l'excès, & même à un point qui ne s'accordoit pas avec ſes propres principes. On pourroit peut-être rendre raiſon de cela par l'obſervation ſi ordinaire, que les hommes ſont ſujets à donner d'une exmémité dans une autre.

Le régime chaud étoit fort à la trode de ſon temps, les Auteurs de ce ſiecle, dit il lui-même, ſont unanimement d'accord dans leur opinion, *que la méthode la plus naturelle & la meilleure, eſt de traiter les fievres par la ſueur.* Cette pratique avoit été introduite par van-Helmont, environ quarante ans avant le temps où notre Auteur parut ſur la ſcène, & elle avoit fait tant de progrès en Angleterre (*i*), que ſitôt

---

(*i*) La Hollande & l'Angleterre furent particuliérement infectées de cette opi-

que quelqu'un ſe plaignoit d'un friſſon, d'une douleur de tête, ou des

---

nion, qui jamais n'a prévalu en France, où la Faculté de Médecine de Paris a ſoutenu conſtamment la Médecine par indication, & l'obſervation Hippocratique. Auſſi M. Barker plus au fait de l'Hiſtoire de la Médecine, dans ſon Pays que dans le reſte de l'Europe, coupe-t-il trop court pour prouver la Conformité de la Médecine ancienne & moderne, d'Hippocrate, de Celſe & de Galien à Sydenham. Car, ſans parler d'Arétée, de Cœlius Aurelianus même quoiqu'il fût infecté du levain d'une Secte particuliere, il auroit pu prouver que tous les Arabes ont ſuivi cette Doctrine, & que les Univerſités de Paris, Montpellier & Oxford l'ont conſtamment enſeignée. On ne peut preſque rien dire de celle de Salerne. Les deſcriptions des maladies nouvelles, telle que celle que Rhasès nous a faite de la petite vérole, Arnaud de Villeneuve de la peſte, Paul de la colique épidémique, pluſieurs autres Auteurs de diverſes maladies, & les moyens qu'ils employoient pour les guérir, forment la démonſtration

membres, chaque bonne femme & le moindre prétendu Médecin lui

---

la plus complette de cette vérité. Les indications qu'ils ſuivent ſont toutes rationnelles & indépendantes de la mauvaiſe théorie qui régnoit dans les Ecoles. S'il ignoroit les noms à jamais fameux dans les faſtes de la Médecine de Briſſot, d'Houllier, de Duret & de Baillou, du moins ne devoit-il pas oublier Linacer & Caius, deux grands Médecins d'Oxford, dont le dernier ſur-tout nous a donné une haute idée de ſon ſçavoir dans ſa méthode de guérir, & dans la belle deſcription qu'il a faite de la fievre éphemere Britannique, ou de la ſuette des Anglois, dans laquelle on voit toute la Doctrine Hippocratique, & la Science des indications portées à un très-haut point. L'Italie, & ſur-tout l'Ecole de Padoue, n'a pas été moins féconde dans tous les temps en faveur de la bonne Médecine. Le ſçavant Mercurialis, J. Maſſarias, Hercules Saxonia à qui nous ſommes principalement redevables de l'art avec lequel nous appliquons les véſicatoires, ſont des noms qui jouent un grand rôle dans l'Hiſtoire de la Médecine. Jou-

conseilloit d'abord de se mettre au lit, & de se faire suer. Cette méthode, comme on peut se l'imaginer, avoit de fâcheuses suites ; & Sydenham entreprit de s'y opposer de tout son pouvoir, non pas par vanité, ou par affectation de singularité, comme nous l'avons dit, mais dans un desir sincere d'être utile au Genre-humain. Son zele néanmoins le porta trop loin, lorsqu'il l'engagea à rejetter, aussi absolument qu'il l'a

---

bert, Rondelet, Hucher & Varandal à Montpellier, appartiennent à la Médecine de France, plus Hippocratique dans notre patrie que dans aucun autre lieu de la terre. Mais même dans ces temps reculés, l'Allemagne, quoique plus infectée de cette Médecine chymique, a produit de très-grands Médecins, & l'Espagne n'en a pas manqué, comme on le juge par les Ouvrages des Laserna, des Gomes Pereira, des Jean de Hurtado, qui ont donné à la Médecine l'histoire de plusieurs maladies nouvelles, & la méthode de les guérir par indications & en suivant la trace de la nature. *Not. de l'Edit.*

fait tout usage des sudorifiques * dans presque tous les cas. Ceci n'est point une critique précipitée ; car il avoue lui-même qu'il y a quelques especes de fievres qui se terminent naturellement par la sueur ; telles étoient les fievres épidémiques des années 1665 & 1666 ; & de ce genre sont toutes les fievres intermittentes. Il reconnoît aussi que quand la matiere morbifique est assez cuite pour être propre à l'expulsion par la peau, on doit la faire sortir ; parce, dit-il, que le célebre Aphorisme d'Hippocrate, *cocta non cruda sunt medicanda*, regarde aussi-bien la sueur que l'évacuation par les premieres voies ; & si cela est, pourquoi l'Art ne pourra-t-il point prêter son secours pour faciliter cette

---

* Tàm itaque in hoc, quàm in aliis morbis quibuscunque quos mihi videre contigit, demtâ solâ peste, sudores prolicere non tam Medici, quàm naturæ provincia est, &c.

expulsion *? Au contraire, Sydenham ordonna lui-même les sudorifiques en quelques cas, comme, par exemple, dans la fievre maligne & intermittente; & dans la fievre dépuratoire. Il permit l'usage du régime chaud vers le douzieme jour de la maladie, lorsque la crise approchoit; ou même plutôt, si le malade étoit dans un âge avancé, ou eût été trop affoibli par la méthode contraire.

On doit donc entendre avec quelques restrictions ces propositions générales dans lesquelles Sydenham condamne le régime chaud. Car quoique nous accordions sans hésiter que l'usage indifférent des sudorifiques dans chaque période d'une maladie aiguë doit être extrêmement préjudiciable, cependant je

* Ast hi non satis attendunt, sudores paroxysmum finientes id omne quod in lucido sanitatis intervallo accumulabatur, prorsus eliminasse, &c.

ne vois pas pourquoi on doit croire qu'il ſoit ſi dangereux de provoquer une ſueur, dans le temps où la nature a préparé la matiere peccante à ſortir par cette voie. Il eſt vrai qu'il dit, que l'Art *ne peut pas découvrir le temps où il eſt à-propos d'exciter la ſueur;* mais un Médecin judicieux, qui eſt verſé dans la lecture des Ecrits d'Hippocrate, ne ſera pas embarraſſé de connoître le temps auquel on peut raiſonnablement attendre une ſueur critique, ni quand on doit la provoquer. Sydenham, comme nous l'avons vu, a quelquefois fait uſage des ſudorifiques fort à-propos.

La vérité de tout ceci eſt, que notre Auteur ſemble avoir été l'ennemi de la méthode de faire ſuer, qui étoit alors à la mode, plus que de la choſe même; mais quelques Médecins peu judicieux, l'imitant ſervilement à cet égard, ont pouſſé le régime rafraîchiſſant à un excès qui a cauſé autant de mal que Van-

Helmont en a fait par la pratique opposée. Je me donnerai bien de garde d'en citer des exemples, parce que je veux éviter toutes les réflexions personnelles.

Pour conclure cette réflexion, si nous considérons les principes de Sydenham, indépendamment de ses préjugés, il nous sera facile de concilier sa doctrine avec celle d'Hippocrate; car il convient que les sueurs sont convenables lorsque la nature indique cette évacuation, & Hippocrate n'en dit pas davantage; & quiconque emploie les sudorifiques lorsqu'ils ne sont pas indiqués par la nature, ne doit être censé suivre ni Hippocrate ni Sydenham.

Examinons présentement les raisons pour lesquelles celui-ci purgeoit dans les fievres. Nous pouvons recueillir de ses Ecrits qu'elle étoit la même que celle du Pere de la Médecine, je veux dire, de sou-

lager ou d'aider la nature par l'évacuation d'une partie de la matiere morbifique qui l'opprimoit ; car il nous assure que la saignée & la purgation contribuent beaucoup plus qu'aucune autre méthode à guérir plusieurs especes de fievres, en ce qu'elles chassent la matiere nuisible. Il faut avouer que lorsque Sydenham se sert des Cathartiques, il ne nous apprend pas toujours la raison qu'il a de le faire ; car il agissoit quelquefois comme les Empiriques à cet égard, & il n'employoit certains remedes que parce qu'il avoit l'expérience de leur efficacité en pareils cas. C'est pourquoi, afin de nous mettre au fait de son intention en donnant des purgatifs, il est besoin que nous examinions dans quelles maladies & dans quel temps il les mettoit en usage.

Premiérement donc il purgeoit au commencement des maladies ai-

guës (*k*). Telle étoit ſa pratique dans le rhumatiſme, dans la fauſſe péripneumonie, la petite-vérole, les catarrhes, les dyſſenteries, & dans d'autres genres de fievres, comme dans celles qu'il nomme ſtationaires, & dans la fievre épidémique de 1684 & 1685, à laquelle il donne le nom de nouvelle; il nous apprend pour quelles raiſons il le faiſoit dans quelques-unes de ces mala-

(*k*) Sydenham préféroit l'uſage des vomitifs, à celui des cathartiques dans le commencement des fievres, & l'obſervation qu'il avoit faite conſtamment, que les malades avoient & moins d'agitation & moins de malaiſe dans tout le cours de la maladie, que leur opération n'abrégeoit pas, mais qu'elle rendoit plus ſupportable, a fait de cette pratique un uſage aſſez général en Europe, ou du moins dans l'Europe ſeptentrionale. Cependant M. De Haen très célébre Praticien à Vienne, a borné l'uſage de cette pratique dans le premier Volume de ſes Obſervations, *Not. de l'Edit.*

dies : ainſi il nous dit que dans la dyſenterie c'étoit pour faire ſortir la matiere peccante : dans la fievre d'Hyver & la fauſſe péripneumonie, pour diminuer l'abondance de la pituite ; & dans la fievre nouvelle, afin de vuider les inteſtins de la matiere corrompue qui étoit la cauſe premiere, & qui nourriſſoit le feu de la fievre, ou ce que les Anciens avoient déſigné ſous le nom de *materia turgens* (*l*). Dans la fievre bilieuſe il ordonnoit les vomitifs au commencement dans la même intention, ſçavoir, *de chaſſer la matiere*

(*l*) Je ne crois pas, & preſque tous les Auteurs le penſent de même, qu'on puiſſe appeller *materia turgens*, la complication de la ſaburre des premieres voies avec la fievre. La turgeſcence dont Hippocrate parle, eſt une Cacochymie abondante qui ſe fait jour de tout côté, comme nous le voyons dans le *cholera morbus*, & dans certaines eſpeces de petite vérole. *Not. de l'Edit.*

nuisible de l'estomac & des premieres voies, sur-tout, lorsque le malade avoit des nausées ou de la disposition à vomir. Il le faisoit aussi dans la fievre dépuratoire, dont nous avons si souvent parlé; & sa pratique à ces deux égards, étoit tout-à-fait conforme à celle d'Hippocrate. Il y a cependant quelque différence entre la pratique de ces deux Auteurs, dans un point; car quoiqu'ils purgeassent tous deux fort fréquemment au commencement des maux aigus, quelquefois Hippocrate le faisoit sans avoir fait précéder la saignée; au-lieu que c'étoit une regle invariable de Sydenham, de ne jamais purger au commencement d'une fievre épidémique, sans avoir avant toutes choses fait tirer du sang *. Je tâcherai ci-après d'en expliquer la raison.

* In hâc aut aliâ quâvis febre epidemicâ, statutum mihi est, alvum non turbare in principio statuve morbi, nisi venæ sectione præmissâ,

Sydenham purgeoit encore sur la fin d'un grand nombre de fievres; ainsi il fait donner un cathartique dans les derniers jours d'une pleurésie, & d'une petite-vérole confluente; il l'ordonnoit aussi dans le déclin de la fievre dépuratoire; & la raison qu'il en donne étoit, *qu'il vouloit faire sortir les restes de la matiere morbifique, dans la crainte qu'elle n'occasionnât une rechute* †. Nous pouvons raisonnablement supposer que c'étoit dans le même dessein qu'il employoit les purgatifs dans le déclin des autres fievres, quoiqu'il ne se soit pas expliqué sur cet ar-

---

Verùm in morbis epidemicis, cujuscunque demùm generis sint (si modò recens adhuc ægrum corripuerint) summopere cavendum, ne alvus ei ducatur, nisi misso priùs sanguine. *Sydenh. Epist. I. Responsor.* p. 394.

† Tum etiam ex manifestâ omnium symptomatum remissione, percipio tempestivum tunc esse potionem purgantem exhibere.... quod nisi tempestive factum fuerit, periculum est, ne in sanguinis massam remigret, eiusdemque febris recidivam conciliet. &c. *Id. p.* 75.

ticle. Il dit cependant qu'il eſt plus néceſſaire de purger après les fievres d'Automne qu'après celles du Printemps, *& que la négligence de la purgation après les fievres d'Automne produit plus de maladies* (il veut dire de chroniques) *que toute autre cauſe* *. Cette méthode de purger dans le déclin des fievres, a depuis été approuvée par le Docteur Freind, qui introduiſit la coutume de le faire dans la petite-vérole confluente, ſitôt qu'elle étoit parvenue à une parfaite ſuppuration. (*Voyez ſon Livre des fievres, Comment.* 7. *Hiſtoire* 1.) Il ordonna les cathartiques dans cet état de la maladie,

* Ubi tamen animadvertendum, non adeò planè neceſſarium eſſe poſt febres vernales, atque poſt autumnales purgationem celebrare.... Et ſanè non multùm is à veritatis ſcopo aberraverit, qui affirmaret ab hoc capite (purgandi ſcilicet poſt morbos autumnales omiſſione) plurium morborum colluviem, quàm ab ullo alio, quo demumcumque cauſarum fonte, dependere. *Id. p.* 76.

par le même motif qui avoit engagé les autres à le faire dans les derniers jours ; car il remarque que, *comme les Médecins de tous les âges avoient fait usage de la purgation sur la fin de la petite-vérole, à dessein d'emporter les restes de la matiere peccante* (*m*), il agissoit par le même principe, & qu'il purgeoit seulement un peu plutôt, afin d'entraîner cette matiere par les dernieres voies, à cause que la nature ne pouvoit pas

(*m*) M. Freind développe sçavamment la raison pour laquelle on doit toujours purger après la petite vérole, & quelquefois se presser de le faire, dans la fievre sécondaire qui survient dans le temps de la suppuration & du dessechement dans la petite vérole confluente, & réitérer même cette évacuation. Cette Dissertation mérite d'être lue de tous les Médecins. Il y joint l'autorité à l'expérience, & sur-tout, celle des Médecins François qui ont toujours constamment pratiqué cette méthode. *N. de l'E.*

plus long-temps l'expulſer par la peau.

J'ai fait voir quelles étoient les raiſons qui portoient Sydenham à purger, ſoit dans le commencement, ſoit dans le déclin des maladies aiguës, & il paroît qu'il ſe conduiſoit en ces deux occaſions ſur les mêmes principes qu'avoit fait Hippocrate avant lui : mais il y avoit quelques fievres dans leſquelles, contre la pratique de ce Grand-homme, il ſaignoit & purgeoit durant tout le cours de la maladie : c'étoit ſa coutume dans le rhumatiſme inflammatoire, par exemple, & dans la fauſſe péripneumonie.

Pour découvrir la raiſon de cette pratique, il faut faire attention que c'étoit la méthode de notre Auteur, de ſuivre ſcrupuleuſement la nature toutes les fois qu'elle lui montroit un chemin, ou qu'elle lui indiquoit ce qu'il y avoit à faire, mais parce qu'il rencontroit quelquefois des maladies même du nombre de

celles qu'on nomme aiguës, où la nature ne tentoit aucune crise, & où elle n'indiquoit aucune voie pour faire sortir le mal, dans ce cas ne pouvant tirer ses indications de la nature, il n'avoit plus que la seule expérience pour guide *.

Nous pouvons, à l'aide de cette distinction, nous instruire des motifs de la pratique de Sydenham dans ces diverses maladies; car il en est quelques especes qui ne se terminent pas réguliérement par une évacuation critique, & qu'on peut à peine mettre au nombre des maux aigus, parce que, selon Boerhaave, *adeo leves motus excitet, ut vix caloris, febrisve indicia moneant*

* Quocirca cùm specificis careamus, curationem non ad essentialem morborum naturam, sed ad causam eorundem magis generalem dirigere cogimur, curandi methodum subinde variantes, vel pro indicio naturæ spontaneo, quo in morborum eliminatione illa utitur; vel experientiæ, cui potissimùm medicationis generi quilibet morbus facillimè concedat dictantis, filum secuti. *Sydenham*, &c.

periculi. Aphorifm. 872.

Comme donc il ne pouvoit pas prendre d'indication de la nature, il empruntoit alors celle de l'expérience, & il avoit recours à la purgation, parce que l'expérience lui avoit appris que dans cette fievre, comme dans celle d'Hyver (dont elle ne différoit que par le degré) & dans d'autres maladies causées par la pituite, les purgatifs, étoient les moyens les plus efficaces pour chasser cette pituite & l'empêcher de tomber sur les poumons *.

* Atque iſtâ quidem methodo (ſcil. iteratâ venæ ſectione & catharſi) vincenda eſt peripneumonia hæc notha, orta ab exundanti colluvie pituitoſâ in ſanguine adgeſtâ ob hyemis analogiam, & in pulmones exploſâ, in quâ non tantùm iterata venæ ſectio, ſed & catharſis etiam indicabatur, ſecus atque in verâ peripneumoniâ. Id. &c. Il tient la même conduite dans la fievre d'hyver, ſçavoir; In hâc febre pellendâ hunc mihi ſcopum propono, ut exundantem ſcilicet illam pituitæ colluviem, ob hyemis analogiam congeſtam venæſectione revellam, & repetitâ catharſi ſubducam. &c. L'idée d'une analogie entre les humeurs du corps & les ſaiſons de l'année que Sydenham adopte

Quant au rhumatiſme ou fievre rhumatiſante, comme il s'eſt élevé de nos jours des diſputes touchant la maniere dont on doit la traiter *, il ne ſera pas mal-à-propos de donner ici un plan plus détaillé de la méthode de Sydenham dans cette maladie, & de la comparer avec celle d'Hippocrate & des Anciens.

Nous ne trouvons dans les Ecrits de ceux-ci que fort peu de choſe ſur cette eſpece particuliere de maladie, à qui l'on donne aujourd'hui le nom de rhumatiſme inflammatoire ou de fievre de rhumatiſme;

ici, ſemble avoir été puiſée dans Hippocrate, du-moins s'accorde-t-elle parfaitement avec ſa maniere de penſer. Porro pituita in homine hyeme augetur: hæc enim hyemi maximè ſecundùm naturam convenit ex omnibus in corpore exiſtentibus, frigidiſſima enim exiſtit. Poſtquam autem hyems apprehenderit, bilis flava perfrigerata modica fit, & pituita rurſus augetur, tum ob fluviarum copiam, tum propter longitudinem noctium. *Hippocr.* De natura Hominis.

* Cela regarde une affaire qui s'eſt paſſée à Londres il y a un an ou deux, dans un cas particulier, &c.

& c'eſt peut-être ce qui a donné occaſion à Sydenham de douter ſi ce n'étoit point une nouvelle maladie. On en trouve cependant dans Hippocrate une deſcription auſſi ample qu'on puiſſe la deſirer, ſous le nom d'*Arthritis* ou d'inflammation des jointures. « Quand une » perſonne, (dit-il dans ſon Livre » *de Affectionibus*) eſt ſaiſie d'un » *Arthritis*, elle reſſent des dou- » leurs dans les jointures, accom- » pagnées d'une grande ardeur. La » maladie eſt du genre aigu, & la » douleur, qui eſt quelquefois plus, » quelquefois moins violente, ſe » fait ſentir d'abord à une jointure » & de-là à une autre ». Il ajoute: » Cette maladie eſt aiguë, & de peu » de durée, mais elle n'eſt pas mor- » telle, & elle attaque plus ſouvent » les Jeunes-gens que les Vieil- » lards ». Tels ſont les ſymptomes diagnoſtics de cette maladie. Dans un autre endroit il remarque « qu'elle ſe diſſipe par les urines &

» les sueurs, de-même que d'autres
» maladies aiguës ; sinon qu'elle
» rend la personne estropiée, ou
» occasionne dans les jointures un
» de ces abscès qu'on nomme *Meli-*
» *ceris* », c'est-à-dire, qu'elle se change en maladie chronique. Et par les Histoires des fievres de rhumatisme rapportées dans les Livres des Epidémiques, nous trouvons qu'elles se sont terminées par l'urine, ou la sueur, ou les selles * (*n*).

* Il y a dans ces Livres plusieurs exemples de ces fievres, qui toutes se sont terminées par l'une ou l'autre de ces voies ; ainsi dans la dixieme histoire du premier Livre des Epidémiques la crise se fit le trente-unieme jour de la maladie, par une urine épaisse & des selles

(*n*) Les exemples que M. Barker rapporte ici des fievres rhumatismales, tirées des Epidémiques d'Hippocrate, sont des fievres catarrhales. Au reste, ces fievres se ressemblent, mais ne sont pas le rhumatisme inflammatoire de Sydenham, rhumatisme faisant chef de classe dans l'Histoire des maladies, *Not. de l'Edit.*

Il

Il résulte de ces paſſages qu'Hippocrate a fort bien connu la mala-

---

aqueuſes. Dans la treiſieme du même Livre, elle arriva par les ſueurs le quatorzieme jour; & la quatorzieme Hiſtoire finit par un ſédiment blanc dans l'urine, & par une criſe de ſueur le onzieme jour. On trouve que dans le ſixieme cas du I. Livre, il y eut une hémorrhagie du nez, environ le trentieme jour; elle n'étoit cependant pas critique, mais la fievre eut encore une criſe imparfaite par les urines le quarantieme jour; une le ſoixantieme; enfin le quatre-vingtieme la criſe fut parfaite par une urine chargée, avec un ſédiment rouge & une ſueur abondante. Il y a quelques cas de la même eſpece, rapportés dans le III. Livre, dans chacun deſquels la fievre paſſa enſuite par une urine trouble, par les ſelles, ou par les ſueurs : tel fut celui de Nicodeme, dans lequel il ſe fit une criſe le vingt-quatrieme jour par l'urine & les ſueurs. (*Epid. L. III. S. II. Ægr. X.*); tel fut auſſi celui d'Heropythe, dont j'ai déjà parlé; tel enfin fut celui d'une perſonne qui demeuroit dans le jardin de Dealcis (*L. III. S. I. Ægr. III.*) dont la criſe vint le quarantieme jour par des ſelles blanches & muqueuſes, & par une ſueur abondante. Les fievres de rhumatiſme ſont généralement de longue durée, ſuivant l'obſervation du Chevalier Floyer, à cauſe de la viſcoſité du ſang; car le froid de l'air épaiſſit la lymphe & l'arrête dans les muſcles, ce qui exige un temps conſidérable pour réſoudre & faire fondre cette matiere gluante : mais lorſqu'elle eſt une fois diſſoute,

die que Sydenham décrit ſous le nom de rhumatiſme, & qu'on appelle communément aujourd'hui rhumatiſme inflammatoire, pour le diſtinguer des autres eſpeces de maladies du même genre, ſçavoir, *le rhumatiſme ſcorbutique, le vénérien*, &c. Et il déſigne clairement la différence qu'il y a entre ce mal, & l'*Arthritis* chronique, ou (comme on le nomme d'ordinaire) la Goute, ainſi que chacun peut le voir en conſultant le Commentaire de Martian ſur ces paſſages. Celſe a ſuivi

---

elle ſort ordinairement par l'urine & les ſueurs, & ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt *que jamais les ſueurs ne ſont aucun bien, ſi elles ne ſont ou précédées ou accompagnées d'une urine chargée.* (*Voyez les Comment. dudit Chevalier ſur les Epidém.* d'Hippocrate, Hoffman *Medic. Rational.* &c.) Nous trouvons dans celui-ci un exemple d'une fievre de rhumatiſme, dans laquelle il y eut une criſe d'urine trouble & bilieuſe, & une éruption milliaire ſur la peau le vingtieme jour; mais cette criſe n'étoit point parfaite, car les douleurs continuerent, & la maladie devint chronique avec de fréquens paroxiſmes. *Voy. Tom. III. Part. II. p.* 460.

Hippocrate dans la diſtinction qu'il a faite de ces deux maladies; mais Galien & grand nombre d'Auteurs qui ſont venus après lui, les ont confondues enſemble. Sydenham voit parfaitement la grande différence qui ſe rencontre entre ces maux, cependant la deſcription qu'il fait du rhumatiſme renferme également le chronique & l'inflammatoire. « Le rhumatiſme, ſelon » cet Auteur, commence par une » fievre; un jour ou deux après une » douleur violente ſe fait ſentir » dans les bras, les épaules, les » mains ou les genoux, & quelquefois dans tous les articles en même-temps : cette douleur dans » pluſieurs cas eſt accompagnée de » l'enflure & de la rougeur de la » partie affectée, & dans d'autres » elle ne l'eſt pas. Durant les premiers jours la fievre ſubſiſte avec » les douleurs; après quoi la fievre » ſe paſſe, la douleur demeure, & » quelquefois elle augmente en vio-

» lence, parce que la matiere fé-
» brile s'eſt jettée ſur les membres.
» Lorſque la fievre eſt paſſée, les
» douleurs durent des mois & des
» années entieres, quelquefois tou-
» te la vie du malade. Dans ce cas,
» la maladie revient par intervalles
» périodiques, comme la Goute ».
Voyez Sydenham, *Sect. 6. c. 5. p.* 344, 345. Voilà la deſcription qu'en fait Sydenham, dans laquelle il eſt évident qu'il a compris deux maladies différentes, le rhumatiſme aigu, & le chronique. Ce qui ſemble lui avoir donné occaſion de les confondre dans cette deſcription, c'eſt qu'ils ſont aſſez ſouvent compliqués enſemble; parce que dans notre climat & ſuivant notre façon de vivre, les rhumatiſmes, de-même que les autres maladies aiguës, ont beaucoup plus de diſpoſition à s'étendre en durée, & à devenir chroniques, qu'elles n'en avoient du temps des Anciens. Il ne faut donc pas s'étonner ſi la mé-

thode ſelon laquelle Sydenham traitoit le rhumatiſme, ou les autres maladies aiguës, étoit, à quelques égards, différente de celle d'Hippocrate, puiſque les ſymptomes différens exigent un traitement différent. Si nous jettons les yeux ſur la méthode particuliere de chacun de ces Auteurs, nous appercevrons qu'ils avoient tous deux la même intention, mais que la différence du climat, & du régime de vie des habitans, les a engagés à ſe ſervir de moyens de guériſon différens. Car en premier lieu, Hippocrate ne parle point de ſaigner dans un rhumatiſme, mais il ordonne l'uſage des Topiques rafraîchiſſans, pour diminuer la douleur & l'inflammation des jointures; au-lieu que Sydenham réitéroit l'ouverture de la veine dans la même maladie. En ſecond lieu, Hippocrate veut qu'on tienne le ventre libre par des lavemens, & en buvant des liqueurs délayantes; & quand les douleurs

commençoient à ſe paſſer, il faiſoit prendre des médicamens purgatifs.

Sydenham agiſſoit dans les mêmes intentions, mais il purgeoit plus ſouvent. Il eſt aiſé de rendre raiſon de cette diverſité de pratique de ces deux Auteurs, par les principes que nous avons poſés ci-devant; car il eſt plus néceſſaire dans notre climat de réitérer la ſaignée que dans les régions chaudes de la Grece, à cauſe de la grande épaiſſeur ou viſcoſité des humeurs; & l'expérience prouve qu'il eſt auſſi plus néceſſaire de purger parmi nous, parce que la nature y eſt moins en état que dans des Pays plus chauds, de ſe délivrer de l'humeur peccante par la criſe naturelle au rhumatiſme, ſçavoir, la *Diarrhée*, les *Sueurs*, ou l'*Urine*, & par conſéquent elle a plus beſoin de ce ſecours.

Après la purgation, Hippocrate ordonnoit le petit lait, & celui d'â-

neſſe ; & Sydenham remarque qu'en certains cas où les malades ne pouvoient ſupporter la ſaignée, ils avoient été guéris par un régime ſimple rafraîchiſſant, & médiocrement nouriſſant, avec le même ſuccès que par une ouverture de veine réitérée, & ſans riſquer les inconvéniens de cette évacuation. Il rapporte une hiſtoire fort remarquable d'une perſonne qui fut guérie d'un violent rhumatiſme par l'uſage du petit lait ſeul *. Et je me ſouviens

* Prægreſsâ æſtate Pharmacopola mihi in vicinâ nomine Malthus me accerſebat. Rheumatiſmo autem miſerè cruciabatur.... cùm debiliori eſſet & ſicco corporis habitu, veritus ne minus firmas jamdiu vires & labeſcentes dempto copioſius ſanguine prorſus exſolverem.... imperavi ut ſolo lactis ſero ad dies quatuor veſceretur æger, quibus elapſis præter ſerum lactis pro victu ordinario panem ſimilagineum conceſſi loco prandii ſemel nempe in die, donec penitùs convaleſceret. Tenui hâc diætâ contentus ad dies 18 perſeverabat... ſerum autem è lactis libris octo domi paratum quotidie inſumebat... donec tandem pancraticè valeret. *Sydenh.* Epiſt. I. p. 402.

que lorſque je prenois à Leyde les leçons du célebre Boerhaave, il nous diſoit ſouvent qu'il s'étoit lui-même guéri par cette méthode, d'un rhumatiſme qui le tourmentoit depuis pluſieurs ſemaines.

La grande différence qui ſe trouve donc entre Hippocrate & Sydenham dans le traitement de cette maladie, conſiſte en ce que le premier ſe repoſoit davantage ſur la nature, & que le ſecond avoit plus recours à l'Art; & c'eſt ce qu'il eſt très-facile d'expliquer & de concilier par la différence de climat, puiſque le pouvoir de la nature étoit plus viſible, & les criſes plus régulieres dans les régions chaudes de l'Aſie & de la Grece, qu'elles ne le ſont dans les climats rigoureux du Nord que nous habitons. Et notre illuſtre Compatriote lui-même, qui étoit ſi paſſionné (s'il m'eſt permis de le dire) pour la ſaignée & la purgation dans les maladies aigues, qu'à peine a-t-il jamais manqué de

les employer, nous a laissé dans le dernier Traité qu'il a rendu public, cet avertissement bien digne de remarque, sçavoir : *Quòd si dictis evacuationibus pertinaciter insistamus, usque dum symptomata omnia prorsus ablegaverimus, sæpius ægro non nisi morte medebimur.* Avertissement que je souhaiterois de tout mon cœur qui fût gravé dans l'esprit de chaque Médecin.

Voilà ce que j'avois à dire touchant le rhumatisme aigu, mais avant de finir ce Chapitre, j'ajouterai quelques mots au sujet du rhumatisme chronique.

Ce rhumatisme ressemble si fort à la Goute, qu'il est difficile de les distinguer l'un de l'autre. C'est l'observation de Sydenham *, & les anciens Auteurs en général y ont connu si peu de différence, qu'ils les ont compris tous les deux sous

* Morbus hic quoties à febre sejungitur Arthritis sæpè audit, &c.

le nom commun d'un *Arthritis.*

Quand un rhumatiſme chronique ſuccede à un aigu, comme il arrive ſouvent par le tranſport de la matiere fébrile dans les jointures, ſelon l'expreſſion de Sydenham *, c'eſt en vain qu'on s'imagineroit le guérir ou par la ſaignée ou par la purgation, puiſque ni l'un ni l'autre de ces remedes ne peut atteindre la cauſe du mal, ou emporter le *ſerum* viſqueux qui embarraſſe les vaiſſeaux.

Lors donc que Galien conſeille de ſaigner & de purger dans l'*Arthritis* (*de compoſitione Medicament. Secund. loc. L. X. Cap.* 2.) nous devons conclure qu'il veut parler du rhumatiſme inflammatoire, accompagné de fievre, & non pas du rhu-

* Febris & ſymptomata jam memorata quandoque coincidunt. Febris autem ſenſim evaneſcit, manente dolore, quin & nonnunquam immaniùs ſæviente, materiâ ſcilicet febrili in artus translatâ, &c.

matiſme chronique, ou, comme on l'appelle quelquefois, de la Goute *.

Sydenham aimoit à ſaigner dans les rhumatiſmes, cependant il paroît qu'il a été fort circonſpect à le faire dans un rhumatiſme vieux & invétéré, & il ſemble même avoir eu pour la cure de ce mal plus de confiance dans les médicamens volatils chauds que dans la ſaignée. Les électuaires & les boiſſons qu'il recommande ſi fort dans cette maladie, & dont il dit qu'il n'auroit

* Cette concluſion eſt juſte, puiſque la plupart des anciens Auteurs diſtinguent cette eſpece d'*Arthritis*, qui eſt accompagnée de fievre, de l'*Arthritis* qui eſt ſans fievre; & que conformément à cela ils employent quelquefois des remedes rafraîchiſſans, & en d'autres occaſions ils ſe ſervent de médicamens chauds; ce qui fait dire à Celſe: *Intereſt, ſine tumore is ſit, an tumor cum calore, an tumor etiam jam obcaluerit. Nam, ſi tumor nullus eſt, calidis fomentis opus eſt, &c. Si verò tumor, calorque eſt, utiliora ſunt refrigerantia.* Celſus Lib. IV. Cap. 24. —— *Aretæus* dit preſque la même choſe L. II. C. 12. & *Trallien* dans ſon Liv. XI.

point parlé s'il n'eût pas eu en vue de procurer le bien public, ſont compoſés d'ingrédiens chauds, ſpiritueux & volatils; tels que l'*arum*, le *cochlearia*, &c. & il apprend au Lecteur qu'il a guéri par ces remedes pluſieurs rhumatiſmes chroniques, après avoir inutilement tenté de le faire par des ſaignées réitérées & des purgatifs.

En effet, cette méthode ſemble avoir été fort raiſonnable; car dans les rhumatiſmes, la fievre eſt l'inſtrument dont la nature ſe ſert pour diſſiper la viſcoſité ou l'épaiſiſſement du ſang, & faire ſortir les parties fondues, par les urines, &c. C'eſt pourquoi, ſi la viſcoſité du ſang ſubſiſte lorſque la fievre eſt paſſée, comme cela arrive quelquefois quand la matiere fébrile forme un dépôt dans les jointures, alors le but qu'on doit ſe propoſer, eſt d'augmenter la chaleur du corps par des médicamens chauds & volatils, afin d'ôter cette viſcoſité, plutôt que

de diminuer & d'affoiblir la chaleur & les forces vitales par des évacuations. Si un Médecin pouvoit certainement donner une fievre quand il le jugeroit à propos, & l'entretenir dans le degré qu'il lui plairoit, il pourroit sûrement guérir ces maladies aussi-bien que beaucoup d'autres affections chroniques; mais quoique la Médecine n'ait pas ce pouvoir, elle peut imiter la nature, en ordonnant des remedes chauds & incisifs. Et cela est fondé sur l'expérience que nous avons que certains remedes par leur chaleur, leur picottement & leur volatilité, sont propres à augmenter la chaleur naturelle, à dissoudre & à fondre dans les jointures les obstructions visqueuses qui y sont demeurées après un rhumatisme inflammatoire. Les Anciens se servoient pour y parvenir de bains chauds, de frictions, d'onctions, & de cataplasmes. Et les drogues qu'on emploie communément aujourd'hui, comme le

guayac, & la teinture volatile de guayac, le ſel volatil & l'eſprit de corne de Cerf, le ſel ammoniac, les cantharides, &c. ont été trouvées utiles ſeulement, à cauſe que par leur chaleur & leur qualité incisive elles diviſent les humeurs groſſieres, & les rendent plus ténues.

Enfin il me paroît évident que comme le traitement d'un rhumatiſme aigu conſiſte à ménager la fievre de façon qu'elle ne monte point trop haut, & ne deſcende point trop bas, de-même la cure du rhumatiſme chronique dépend ſur toutes choſes de l'uſage convenable des remedes volatils, incisifs & échauffans, tant internes qu'externes, pour réſoudre la viſcoſité ou la lenteur du ſang, ſi la fievre n'eſt pas aſſez forte pour le faire d'elle-même; car, comme nous venons de le dire, la fievre eſt l'inſtrument dont la nature ſe ſert pour produire cet effet. On s'en convain-

cra par les Hiſtoires ſuivantes, entre un grand nombre d'autres que je pourrois rapporter.

HISTOIRE I.

J. O. Cavalier au Régiment du Général Honywood, fut reçu le 14. Avril 1746 dans l'Hôpital nouvellement érigé par S. A. R. le Duc de Cumberland. Il ſe plaignoit de grandes douleurs dans les membres, qu'on crut avec probabilité être les ſymptomes du mal vénérien. Dans cette idée on ordonna la ſalivation, qui fut continuée pendant un mois, mais ſans effet; car au bout de ce temps-là les douleurs étoient auſſi violentes qu'au commencement.

Environ le milieu du mois de Mai, voyant que les douleurs continuoient, je jugeai à propos d'eſſayer une autre méthode; c'eſt pourquoi j'ordonnai les remedes ſuivans tirés des Formules de l'A-

pothicairerie de cet Hôpital : sçavoir,

R. Æthiop. Mineral. Antimon. crud. ana. ℈j. Conserv. Sambuc. ℈ß. Syrup. Alb. q. s. f. bolus sumendus bis in die, superbibendo decoct. sequentis ℥iij.
C. Rasur. Lign. Sassafras, cum Cortice Lign. Guaiac. Cortic. Guaiac. ana. ℥iß. Radic. Glycyrrhiz. ℥j. Semin. Coriand. ℥ij. Coque in Aq. fontanæ q. s. ad Colaturæ ℔ iv. & cola.
R. Tinctur. Guaiac. Volat. gutt. LX. omni nocte, ex haustu Decoct. prædict.

On continua cette méthode pendant neuf jours, à la fin desquels ne trouvant point de changement considérable, je fis tirer neuf onces de sang, & au-lieu du bol d'antimoine j'ordonnai ce qui suit :

R. Gum. Guaiac. ℈ß. Æthiop. Mineral. ʒß. Elect. Lenitiv. ʒj. Syr. Alb. q. s. f. Bolus bis in die sumendus cum decocto Lignorum nuper præscripto.
R. Unguent. Dialtheæ ℥ij. Ol. Terebinth.

℥ß. M. f. linimentum, quo illinantur partes dolentes bis in die.

Le 26. Mai les douleurs se passerent, il sortit, & eut froid, ce qui lui causa la fievre. Il fut saigné & purgé au commencement de cette fievre, & prit pendant une semaine les médecines suivantes :

R. Lapid. Contrayerv. ℈j. Syrup. Alb. q. s. f. Bolus sumend. ter in die, superbibat mixturæ sequent. Cochl. iij.
R. Sal. Absinth. ʒj. Spirit. Vitriol. ℈iv. Aq. Menth. ℥iv. Sacchar. alb. q. s. f. mixtura.

Le septieme jour on lui appliqua des vésicatoires au dos. La fievre se passa par une urine chargée & des sueurs le onzieme jour, & avec elle les douleurs de rhumatisme qui avoient résisté à la force de tant de remedes. Le neuf de Juin suivant, on le mit hors de l'Hôpital pour le renvoyer à son Régiment.

HISTOIRE II.

J. T. Soldat du Régiment du Major-Général Skelton, âgé de 24 ans, entra dans le même Hôpital au commencement d'Avril 1746. Il avoit une grande fievre accompagnée de violentes douleurs, & de l'enflure de la plupart des membres.

Il fut saigné, & prit pendant huit jours des boissons rafraîchissantes & nitrées. Le 8. d'Avril, comme la fievre étoit considérablement diminuée, on lui ordonna un bol composé de *Gum. Guaiac*, & de *Sal. volat. Corn. Cerv.* une fois par jour avec les potions nitrées. Lorsqu'il en eut pris deux ou trois fois, la fievre augmenta si fort, que je jugeai à propos de discontinuer, & de lui faire encore ouvrir la veine. On lui tira dix onces de sang, & je fis continuer le nitre deux fois par jour, avec un scrupule de *Lap. Contrayerv.* chaque nuit.

Le 10. d'Avril la fievre étoit encore très-forte, je le fis ſaigner pour la troiſieme fois, & lui fis continuer l'uſage des mêmes remedes. Le ſang étoit extrêmement épais. Le 11. on lui fit prendre un lavement ſur le ſoir. Il gagna de cette maniere juſqu'au quinzieme jour, & il y eut durant une grande partie de ce temps-là beaucoup de ſédiment rouge dans l'urine du malade, qui ſuoit auſſi beaucoup. La fievre diſparut vers le quatorzieme jour de la maladie, & le quinzieme on le purgea avec de la manne & des ſels. Mais quoique la fievre fût paſſée, il reſtoit encore quelques douleurs dans les membres, auſſi réitérai-je la purgation trois jours après. Environ le vingtieme jour de la maladie, comme il n'y avoit point de fievre, quoiqu'il ſentît quelques douleurs, il prit de la teinture volatile de Guayac : après l'avoir fait pendant quatre jours, la fievre revint. Je ne ſçais ſi l'on doit l'attribuer au médica-

ment, ou à quelque cauſe accidentelle, quoique la derniere conjecture ſoit plus probable, puiſque j'ai donné ce remede dans une infinité de cas pendant pluſieurs jours, & même pluſieurs ſemaines, ſans qu'il eût jamais occaſionné de fievre; mais quelle que fût l'occaſion de celle-ci, elle emporta preſque entiérement les douleurs. Le malade demeura fort foible à cauſe de la longueur du mal, & il ſentoit encore quelques douleurs dans les genoux & les chevilles des pieds; mais elles ſe diſſiperent tout-à-fait en peu de jours, par l'uſage de l'électuaire & de l'onction ſuivante:

R. Cortic. Peruv. ℥j. Nitri puri ʒij. Syr. Limon. q. ſ. fiat. Electuar. cujus capiat ʒiß. ter in die.

R. Ol. Olivar. Spirit. Sal. Ammon. ana ℥j. M. fiat linimentum.

HISTOIRE III.

J. B., Soldat au Régiment du Brigadier-Général Mordaunt, avoit été attaqué d'une fievre aiguë, laquelle, outre de vives douleurs, lui laissa une si grande foiblesse dans tous les membres, qu'à peine pouvoit-il mouvoir les mains ou les pieds, & pour surcroît il avoit une diarrhée continuelle. Il fut apporté à l'Hôpital du Duc les premiers jours de Février 1746, lorsqu'on en fit l'ouverture. La diarrhée s'arrêta au moyen de la confection de Fracastor, qu'il prit durant trois ou quatre jours.

Alors on le mit à la ptisane composée principalement de raifort, de semence de Moutarde, de Cochlearia, & de quelques autres ingrédiens chauds, ce qu'il continua près d'un mois, frottant de temps-en-temps les parties affectées avec l'Opodeldoch, ou le liniment volatil, & pre-

nant de fois à autre un peu d'éle-ctuaire lénitif, de Guayac & d'Æthiops Minéral, il recouvra ensuite l'usage de ses membres; mais lorsqu'il commença à marcher, nous apperçûmes sur le genou gauche une enflure molle au toucher, comme s'il y eût eu quelque matiere fluctuante sous la peau, cependant elle n'étoit pas douloureuse. La partie fut fomentée, & il prit pour dissiper cela un émétique de Turbith minéral, qui n'ayant produit aucun effet, on fut d'avis d'appliquer sur la partie une emplâtre vésicatoire. Lorsqu'on la retira, on trouva dessous une substance coagulée semblable à de la gelée: l'enflure étoit tout-à-fait abaissée, & le malade fut rétabli en parfaite santé au bout de douze jours, après avoir été environ six semaines à l'Hôpital.

Si j'étois d'humeur à fatiguer le Lecteur par des récits historiques, je pourrois rapporter plusieurs cas où j'ai connu par expérience que le

guayac, les médicamens volatils, & en particulier les linimens ſpiritueux dont je viens de parler, ont été d'une grande utilité pour détourner & diſſiper les douleurs fixes dans les membres, qui demeurent ſouvent dans le déclin des fievres de rhumatiſme; mais j'ai choiſi ce petit nombre entre pluſieurs autres, parce qu'ils ſont plus propres à faire voir quels ſont les moyens dont la nature ſe ſert pour diſſiper ces ſortes de douleurs, & comment elle doit être ſecondée par la Médecine. Et je penſe qu'on en conclura évidemment, que la ſaignée & la purgation ſeules ne ſont point ſuffiſantes pour en effectuer la guériſon; & que quelquefois il eſt néceſſaire d'augmenter plutôt que de diminuer la chaleur naturelle, ſi on veut délivrer le corps de cette eſpece de maladie.

CHAPITRE IV.

APrès les remarques que j'ai faites ſur la pratique d'Hippocrate, de Galien & de Sydenham, il eſt temps que je paſſe à celle du célébre Boerhaave.

Je ſerai obligé, dans l'explication du plan de pratique que cet Auteur a ſuivi, de répéter quelque choſe de ce que j'ai déjà dit, parce que le plan qu'Hippocrate a tracé, a été copié par tous les autres Médecins, & en particulier par Boerhaave. La ſeule différence qui ſe trouve entr'eux, eſt que dans quelques endroits il n'eſt pas fini, & paroît défectueux dans les Ecrits du premier; au-lieu qu'on peut le voir achevé, & d'une beauté parfaite, dans les Ouvrages de ce dernier.

Pour rendre cette conformité plus évidente, & éviter en même-temps

temps des citations superflues des passages de cet Auteur, j'introduirai Boerhaave adressant lui-même la parole à ses Disciples, & leur expliquant sa propre Doctrine en ces termes.

« Il y a dans toutes les fievres » quelque chose d'hétérogene dans » le corps, ou quelque chose qui » s'écarte de l'état de santé; c'est » ce qu'on peut appeller la cause » matérielle de la fievre. Or il faut » que cette matiere soit assimilée, » c'est-à-dire qu'elle redevienne sai- » ne, ou qu'elle soit mise hors du » corps par les voies convenables, » avant que le malade puisse recou- » vrer la santé. Quand la fievre se » guérit de la premiere façon, c'est- » à-dire, quand la matiere qui la cau- » soit est tellement changée qu'elle » n'occasionne plus aucun désordre » dans le corps, alors on dit de la » maladie qu'elle s'est guérie par » résolution, ou par une simple co- » ction de la matiere fébrile: mais

» quand elle eſt ſortie du corps par
» quelque évacuation ſenſible, com-
» me, par exemple, par l'urine, les
» ſueurs, l'expectoration ou autre-
» ment, alors on dit qu'elle eſt
» chaſſée par une criſe ou une dépu-
» ration critique.

» Avant chaque criſe il eſt né-
» ceſſaire qu'il ſe ſoit fait une coc-
» tion de la matiere fébrile, c'eſt-à-
» dire, un changement qui la diſ-
» poſe à pouvoir être chaſſée. Ainſi
» les maladies qui ſe paſſent par une
» criſe, ſont à cet égard différentes
» de celles qui ſe terminent par ré-
» ſolution; car dans celles-ci il ſuf-
» fit de la coction de la matiere mor-
» bifique, au-lieu que dans les au-
» tres il eſt beſoin non-ſeulement
» d'une coction, mais encore d'une
» évacuation critique qui lui ſuc-
» cede, afin d'expulſer cette partie
» de la matiere peccante qui n'a pu
» être réduite ou ramenée à un état
» ſalutaire. Suivant ces remarques
» les anciens Médecins ont fort

» bien obſervé qu'il n'y a que les in-
» diſpoſitions légeres qui ſe guériſ-
» ſent par une ſimple coction ou
» réſolution de la matiere fébrile ;
» mais que dans toutes les grandes
» & violentes maladies, il doit y
» avoir quelque déjection critique
» avant que le corps puiſſe être ré-
» tabli dans ſa ſanté *.

» Il n'y a point d'autre cauſe de
» la coction, auſſi-bien que de l'é-
» vacuation critique de la matiere
» nuiſible que la fievre elle-même,
» & dans la fievre ces commotions
» que la nature excite durant le
» cours d'une maladie ; de-même
» que ce n'eſt point le Médecin qui
» guérit la fievre, mais qu'on peut
» dire dans le ſens le plus propre
» que la fievre ſe guérit elle-mê-
» me par la coction & l'expul-

* Prudentiſſimè igitur monuerunt veteres Medici parvos tantùm morbos ſolvi, magnos verò judicari, id eſt, ſenſibilibus excretionibus tolli. *Van-Swieten* Comment. Sect. 594. 1.

» sion de la matiere morbifi-
» que *.

» Telle est la méthode que la
» nature suit dans la cure des fie-
» vres. Donc le devoir d'un Méde-
» cin n'est pas de faire une étude
» trop recherchée des causes de ces
» maladies, mais il doit s'attacher à
» observer leurs effets pour appren-
» dre quels sont les moyens que la
» nature prend pour écarter la fie-
» vre, & en chasser la cause maté-
» rielle : car dès qu'il les connoît,
» il est en état d'imiter la méthode
» de la nature, de l'aider en ouvrant
» les engorgemens, en éloignant
» tout ce qui la trouble dans son opé-
» ration, & en lui fournissant les

* Coctio vel maturatio vocari potest quâ per febrim materialis causa febris sic mutatur, ut minùs noceat & apta evadat, ut expurgari commodè possit. —— Febrim autem illius maturationis causam esse optimorum Medicorum communis consensus docet, & observata in morbis evincunt. *Id. Sect.* 587.

» choſes dont elle a beſoin, en un
» mot en avançant ou en favoriſant
» la coction & l'évacuation de la
» matiere fébrile.

» Parlons maintenant de la ma-
» niere de le faire.

» Comme la coction de la ma-
» tiere fébrile eſt l'effet d'un degré
» convenable de chaleur, le moyen
» de la favoriſer, eſt de modérer
» les mouvemens fébriles de façon
» qu'ils ne ſoient ni trop violens &
» trop impétueux, ni trop foibles
» & trop lents : donc il eſt d'une ab-
» ſolue néceſſité pour un Médecin,
» de bien connoître les ſymptomes
» qui déſignent quand la fievre eſt
» trop forte & quand elle ne l'eſt pas
» aſſez, pour répondre à l'intention
» de la coction, & de ſçavoir quels
» ſont les moyens propres à la dimi-
» nuer ou à l'augmenter, à la mo-
» dérer ou à l'exciter ſelon que la
» nature l'exigera; car c'eſt dans
» une juſte modération de la fievre

» que consiste tout le secret de la
» guérison *.

» Voici la méthode que l'Art
» prescrit pour parvenir à ces fins.

» Si la fievre se trouve trop vio-
» lente, on peut la diminuer par
» une diete & des évacuations con-
» venables; tels que la saignée, les
» lavemens, les purgatifs doux, &
» les vomitifs qui fassent sortir la
» *materia turgens* dans le commen-
» cement de la maladie: si elle se
» trouve trop foible, ou que ses
» mouvemens soient trop lents &
» paresseux, on peut les animer par
» des cordiaux & par un régime plus
» chaud.

» Pour descendre un peu dans le
» détail, comme la fin qu'on doit
» se proposer par le régime dans les
» maladies aiguës est de modérer
» la fievre, & de soutenir les forces
» du malade, il est sensible, 1°. Que

* In debitum febris moderamen dirigatur omnis medela. *Id. Sect.* 611.

» le temps le plus propre à lui faire » prendre quelque nourriture, eſt » l'intervalle des paroxyſmes, ou » au moins le relâchement de la » fievre, afin que les alimens ne la » faſſent pas augmenter : 2°. Qu'on » doit en donner peu & ſouvent, » afin que la nature ne ſoit pas ac- » cablée du poids dont on la char- » geroit en une fois ; mais la quan- » tité dans chaque cas particulier » doit être réglée ſur la connoiſ- » ſance du temps que la fievre du- » rera ſelon les apparences, ſur l'âge » & le tempérament du malade, ſur » la violence du mal, la ſaiſon de » l'année, &c. Car plus une mala- » die paroît devoir être courte & » aiguë, moins il faut donner d'ali- » mens, & moins la diete doit être » nourriſſante. C'eſt ce que j'éclair- » cirai par une comparaiſon em- » pruntée d'un ancien Auteur (*a*).

(*a*) Galien.

» Je dis donc que la maladie eſt
» ſemblable à un fardeau, les forces
» du malade à la perſonne qui doit
» le porter, & la durée de la mala-
» die à la longueur du chemin qu'el-
» le doit faire. Or comme on ne
» peut ſçavoir ſi la perſonne qui doit
» porter le fardeau eſt en état de le
» faire, à moins qu'on ne ſçache au-
» paravant le poids du fardeau, les
» forces du porteur, & la longueur
» du chemin; de-même dans les
» maladies eſt-il impoſſible de dire
» quels feront les alimens néceſſai-
» res pour mettre un malade en
» état de réſiſter à la maladie, à
» moins que nous ne connoiſſions
» toutes les circonſtances qui l'ac-
» compagnent. Il faut donc avant
» toutes choſes, que nous ſoyons
» parfaitement inſtruits de la durée
» de la maladie, & des forces du
» malade, afin de pouvoir donner
» des regles ſur ſa nourriture. En-
» ſuite il faut qu'un Médecin ſoit
» bien informé de l'âge & du tem-

» pérament de son malade ; car les
» jeunes gens sont moins capables
» d'abstinence que des personnes
» avancées en âge, & ceux qui ont
» vécu au gré de leur appétit, moins
» que ceux qui ont toujours mené
» une vie sobre.

» Une troisieme circonstance qui
» doit servir à régler la nourriture
» d'un malade, c'est la violence de
» la maladie ; car il faut que les ali-
» mens soient plus légers & plus foi-
» bles lorsque la maladie est à son
» plus haut degré de force, & qu'ils
» soient plus nourrissans lorsqu'il y
» a plus de distance de ce période,
» aussi-bien avant qu'après. La rai-
» son en est évidente ; puisque de-
» puis le commencement d'une fie-
» vre jusqu'à son plus haut période,
» la digestion devient toujours plus
» foible & plus mauvaise, & le corps
» se dérange de plus en plus, &
» qu'après ce temps-là les choses
» commencent à se rétablir : alors
» le régime doit être plus nourris-

» ſant, à meſure que les facultés di-
» geſtives ſont plus fortes ; & que
» le corps approche davantage de
» l'état de ſanté : d'où il s'enſuit que
» les alimens ſeront plus forts les
» premiers jours & ſur le déclin des
» fievres, & plus foibles vers l'état
» ou le plus haut période de ces
» maladies.

» La quatrieme & derniere choſe
» ſur laquelle on doit régler la nour-
» riture d'un malade dans les maux
» aigus, c'eſt la ſaiſon de l'année &
» la température du climat : il eſt
» démontré par l'expérience géné-
» rale, qu'il faut moins de nourritu-
» re, & qu'il la faut plus legere dans
» les ſaiſons & les contrées chaudes
» que dans les froides.

» Concluſion. Le régime dans
» les fievres doit toujours être pro-
» portionné à la maladie ; car ſi les
» mouvemens fébriles ſont trop
» violens, on les modérera par l'ab-
» ſtinence, la diete rafraîchiſſan-
» te, le frais de l'air &c. ; & d'un

» autre côté, s'ils ſont trop pareſ-
» ſeux & trop lents, on les animera
» & on les augmentera par des ali-
» mens plus cordiaux & plus nour-
» riſſans, par des boiſſons plus for-
» tes, un air plus chaud, &c.

» Venons maintenant aux éva-
» cuations. Si les moyens dont nous
» avons parlé ne paroiſſent pas ſuf-
» fire à modérer la violence d'une
» fievre, & qu'il y ait du danger
» à la laiſſer continuer, il faut que
» nous ayons immédiatement re-
» cours aux remedes qui peuvent
» le plus efficacement arrêter les
» mouvemens tumultueux du
» ſang, particuliérement à la ſai-
» gnée. En effet, dans pluſieurs ma-
» ladies, comme les fievres arden-
» tes, les grandes inflammations,
» les douleurs violentes, nos plus
» grands ſuccès dépendent de cette
» évacuation; & nous pouvons mê-
» me en certains cas ſaigner un ma-
» lade juſqu'à ce qu'il tombe dans
» un *deliquium animi* ou une défail-

» lance : mais dans la plupart des » maladies il vaut mieux en user » avec modération ; car si nous en- » treprenons d'éteindre la fievre » avant d'être parvenu à corriger le » *lentor* ou la viscosité des fluides » que la nature avoit dessein de dis- » soudre par cette fievre, jamais » nous ne viendrons à bout de pro- » curer une parfaite guérison. C'est » pourquoi, malgré ce que Galien » nous rapporte, qu'il a guéri de » la fievre un jeune-homme en le » saignant une fois *ad animi deli-* » *quium*, & en étouffant la fievre » dès sa naissance, néanmoins il est » plus prudent de suivre la regle » d'Hippocrate, & de ne saigner » que jusqu'à ce que, par la diminu- » tion de la chaleur & l'adoucisse- » ment des symptomes, nous trou- » vions qu'il n'y a plus de danger à » craindre de la violence de la fie- » vre, & de ne jamais tomber dans » l'extrémité opposée, en mettant » le malade trop bas, & en lais-

» ſant trop peu de force à la fie-
» vre *.

» C'eſt ſur cette regle que les
» Médecins ſages & judicieux ſe
» ſont toujours conduits pour tirer
» du ſang ; & conformément à ce-
» la vous pouvez ſaigner dans tout
» le cours d'une maladie, ſi la vé-
» hémence des ſymptomes rend
» cette évacuation néceſſaire ; ainſi
» qu'il ſeroit aiſé de le prouver par
» l'autorité de Galien, & de quel-
» ques-uns des meilleurs Médecins
» modernes.

» Mais ſi vous ſaignez trop, ou
» ſi vous portez le régime rafraî-
» chiſſant aſſez loin pour éteindre
» la fievre avant que l'ouvrage de
» la coction ſoit parfait, il eſt à
» craindre que cela n'ait de fort

* Generalis ergo indicatio curatoria in omni febre eſt, ſic temperare impetum, ut deſtructis ſolidis, vel nimis inſpiſſatis liquidis, inflammationes, ſuppurationes &c. producere nequeat, neque interim ſic langueat, ut morbi materiam non valeat ſubigere &c. *Id. Sect.* 593.

» mauvaiſes ſuites ; non pas à la
» vérité comme celles que cauſe la
» trop violente impétuoſité de la
» fievre, ſçavoir la deſtruction des
» vaiſſeaux & la condenſation des
» fluides ; mais les maladies longues
» & chroniques, auxquelles dans
» la ſuite toute votre ſcience ne
» ſera pas capable d'apporter de
» remede. Je tâcherai d'éclaircir
» ma penſée par quelques exem-
» ples familiers. Lorſqu'il arrive
» dans quelque partie une inflam-
» mation trop grande pour qu'on
» puiſſe la réſoudre, le mieux qu'il
» y ait à faire eſt de cuire cette viſ-
» coſité inflammatoire, & de la
» convertir en pus : or cela ne peut
» jamais ſe faire ſans quelque degré
» de fievre. Si donc la fievre eſt
» trop violente, la gangrene s'y
» mettra ; ſi elle eſt trop lente, elle
» n'aura pas la force de l'amener à
» ſuppuration, & ſera probable-
» ment ſuivie d'un ſquirrhe incura-
» ble qui durera toute la vie.

» Il arrive encore fort ſouvent » après des Etés chauds, que des » perſonnes ſont affligées en Au- » tomne de légeres obſtructions de » foie, accompagnées d'une fie- » vre, ou continue, ou remitten- » te, qui ſe termine pour l'ordinaire » en intermittente. Dans ces mala- » dies ſi l'on arrête la fievre par des » ſaignées réitérées (comme je l'ai » quelquefois vu faire) les malades » languiſſent enſuite miſérable- » ment, & tombent dans des ca- » chexies, dans des jauniſſes, & » hydropiſies incurables; ou au Prin- » temps ſuivant ils ſont attaqués de » dyſenteries putrides, qui les con- » duiſent bientôt au dernier période » de leur vie.

» Il eſt clair que ces inconvéniens » ſont cauſés parce qu'on a trop ab- » battu la fievre, & empêché la » coction de la matiere morbifique. » J'ai vu les mêmes accidens pro- » duits par un uſage du *quinquina* » employé mal-à-propos dans les

» fievres d'Automne intermittentes.
» Car, après que la fievre a été arrê-
» tée par ce remede, il est demeuré
» dans le foye des obstructions in-
» surmontables, dont la fievre elle-
» même, si elle eût été gouvernée
» comme il faut, eût été le plus
» puissant remede.

» Le grand, & en effet le seul
» véritable usage de l'ouverture de
» la veine dans les maux aigus, est
» de modérer la fievre, & c'est le
» remede le plus efficace dont on
» puisse se servir pour répondre à
» cette intention. Mais il y a des
» occasions où il n'est pas sûr de
» l'employer, & alors nous devons
» recourir aux lavemens; car l'ex-
» périence démontre que c'est après
» la saignée le moyen le plus infail-
» lible & le plus capable de calmer
» les mouvemens trop impétueux
» de la fievre. On peut aussi user
» alternativement de ces deux
» grands remedes dans les maladies
» aiguës; mais en même-temps il

» faut bien prendre garde de ne donner que des lavemens fort doux » & fort rafraîchiſſans, & de n'en » jamais donner qui ſoient âcres & » purgatifs, parce que ceux-ci ſont » contraires à l'intention qui fait ordonner les clyſteres dans ces sortes de maladies.

» Je ne voudrois pas que l'on inférât de ce que je viens de dire, » que j'exclue l'uſage des remedes » purgatifs dans les fievres. Au contraire, je crois qu'il eſt permis de » purger la matiere peccante par » bas comme par haut, même dans » le premier période de ces maladies, pourvu qu'il ſe trouve une » indication qui le preſcrive. C'eſt » une choſe fort ordinaire dans le » commencement des fievres, que » l'eſtomac & les inteſtins ſoient » chargés de ſaburre ou de ſaletés, » & que cette matiere, flottant dans » les premieres voies, occaſionne » un dégoût, une peſanteur, des » nauſées, des coliques, des anxié-

» tés, &c. Lorſqu'elle eſt logée
» dans l'eſtomac, il eſt à propos de
» commencer la cure par un émé-
» tique; mais ſi elle eſt dans les in-
» teſtins, il faut la faire ſortir par la
» purgation. Les purgatifs néan-
» moins doivent être fort doux &
» lénitifs, de crainte que cauſant
» une trop grande commotion dans
» le corps, ils n'augmentent la fie-
» vre, & ne faſſent par-là plus de
» mal que de bien.

» Outre les purgatifs (à deſſein
» de mettre dehors la *materia tur-*
» *gens*) qui ſont ſouvent néceſſaires
» dans les fievres intermittentes &
» épidémiques, on peut auſſi en
» donner, à l'exemple d'Hippocrate
» & de Sydenham, dans quelques
» fievres inflammatoires, afin de
» faire une révulſion. Cette métho-
» de peut être fort utile dans une
» frénéſie, dans une eſquinancie
» avec inflammation, & dans un
» rhumatiſme, & en particulier dans
» celui-ci les anti-phlogiſtiques réi-

» térés seront d'un grand usage; mais » dans toutes les fievres inflamma- » toires nous devons suivre l'avis » que nous a donné Sydenham, de » ne jamais purger sans avoir avant » toutes choses fait tirer du sang.

» Ce ne sont pourtant pas les » seuls cas où la purgation soit utile » dans les maux aigus, car on peut » s'en servir lorsqu'il a paru des » signes de coction dans l'urine, » suivant la méthode d'Hippocrate, » de-même que nous pouvons avan- » cer une crise, quand la nature » tend à se décharger de la matiere » morbifique par cette voie.

» J'ai parlé jusqu'ici principale- » ment de la méthode qu'on doit » observer pour adoucir les symp- » tomes d'une fievre quand ils sont » trop violens; je vais présentement » vous apprendre quels moyens » vous employerez pour l'augmen- » ter, quand elle ne sera pas assez » forte pour faire la coction & l'ex- » pulsion de la matiere fébrile.

» Rien n'eſt meilleur, ſelon la
» Doctrine des Anciens, pour ſou-
» tenir la force ou la *vis vitæ* d'un
» malade, qu'une nourriture con-
» venable. Elle eſt donc le meilleur
» cordial; mais il y en a d'autres, à
» qui la coutume a donné le même
» nom, qui augmentent l'action des
» vaiſſeaux & le mouvement des
» humeurs. Les cordiaux donnés
» en nourriture, ſont ceux qu'on
» appelle plus proprement reſtau-
» rans, les ſeconds ſont appellés
» incitatifs. Il eſt rare que ces der-
» niers ſoient néceſſaires dans les
» maladies aiguës; puiſque les mou-
» vemens fébriles ſont plus ſouvent
» trop vifs que trop lents. Or tou-
» tes les fois qu'il arrive qu'ils ſont
» trop lents, vous pouvez avoir re-
» cours aux incitatifs. Les ſignes
» par leſquels on connoît que les
» cordiaux de cette eſpece ſont né-
» ceſſaires, ſont *la foibleſſe & la*
» *langueur du pouls, une grande perte*
» *de forces, des urines pâles, un trop*

» *petit degré de chaleur.* De tous ces » ſignes pris enſemble, & de la cru» dité ou pâleur de l'urine en parti» culier, vous pouvez conclure que » les mouvemens fébriles ſont trop » foibles pour vaincre, ſéparer & » entraîner la matiere morbifique, » & que la nature demande le ſe» cours des cordiaux : & de-là il » vous eſt facile de voir, d'un côté, » l'erreur de ces Médecins qui pré» tendent guérir toutes les fievres » par la ſaignée & le régime rafraî» chiſſant; & de l'autre, celle de » ceux qui ordonnent toujours les » cordiaux, les véſicatoires, les re» medes chauds; & vous appren» drez que le meilleur Médecin eſt » celui qui,

Innocuas placidè corpus jubet urere flammas,
Et juſto rapidos temperat igne focos.

» En effet, c'eſt une fort bonne » regle de pratique de tenir plutôt » la fievre un peu trop bas, que de

» souffrir qu'elle monte trop haut ; » car quoique la cure d'une fievre » dépende de la juste modération » des mouvemens fébriles, il y a » cependant moins de danger à les » abaisser trop qu'à leur laisser trop » de force : & il est plus facile de » remédier au premier de ces deux » défauts qu'au dernier.

» Pour faire la récapitulation de » toute cette matiere en peu de » mots, il n'y a point de remede, » quelque renommé qu'il soit, dont » on puisse dire qu'il est un cordial » dans la fievre simplement & abso- » lument en lui-même, mais seule- » ment par rapport aux circonstan- » ces du cas. La foiblesse ou la lan- » gueur qu'une personne ressent au » commencement des maladies ai- » guës, est quelquefois due à la trop » grande quantité ou raréfaction du » sang, qui occasionne une tension » excessive des vaisseaux ; ou à sa » viscosité, qui l'empêche de cou- » ler comme il devroit. Or dans ces

» cas-là, la ſaignée eſt le plus sûr
» cordial, en ce qu'elle diminue la
» quantité & abbat l'impétuoſité du
» ſang. D'où il arrive que la ſai-
» gnée, qui ſeroit pernicieuſe ſur
» la fin des maladies, eſt ſouvent
» un moyen de ranimer les eſprits,
» & de rétablir dans toute ſa force
» un malade foible & languiſſant
» dans le commencement de ſon
» mal; tandis que d'un autre côté
» les cordiaux incitatifs ſeroient
» très-dangereux, quoiqu'ils ſoient
» d'une grande utilité ſur la fin de
» ces maladies, pour augmenter la
» fievre & avancer la ſécrétion des
» humeurs morbifiques. De-même,
» lorſque le corps a été épuiſé par
» de fortes évacuations, le meilleur
» cordial eſt une nourriture ſolide
» qui rempliſſe le vuide des vaiſ-
» ſeaux, quoique cela dut être fort
» nuiſible ſi leur uſage n'avoit point
» été précédé de ſemblables évacua-
» tions. Il paroît de tout ceci, com-
» bien il eſt néceſſaire d'apporter

» une sérieuse attention pour distin-
» guer de quelle espece de cordiaux
» on doit se servir dans telle ou
» telle occasion, & on comprend
» combien on doit faire peu d'usage
» de ces remedes dans les maladies
» aiguës. Il est vrai que les Méde-
» cins, & particuliérement ceux qui
» sont appellés auprès des Personnes
» de qualité, sont d'ordinaire fort
» embarrassés là-dessus ; parce que
» souvent, soit qu'un Médecin le
» veuille ou non, il est contraint
» de donner au malade des cor-
» diaux incitatifs sous le titre spé-
» cieux d'alexipharmaques; & que
» s'il arrive que sans les avoir em-
» ployés le malade meure par la
» violence de la maladie, on accuse
» le Médecin d'avoir négligé le seul
» remede qui peut-être lui eût sauvé
» la vie (*b*).

(*b*) Cette mauvaise méthode que M. Boerhaave reproche aux Médecins, jusqu'ici n'a pas eu lieu en France, où les

» Mais

» Mais il eſt temps de paſſer de » cette matiere à une autre.

» J'ai déjà remarqué que toutes » les fievres ſe terminent, ſoit par » une ſimple coction des humeurs » morbifiques, ſoit par leur coction » ſuivie d'une évacuation critique, » & que le devoir propre d'un Mé- » decin eſt d'avancer cette coction » & cette évacuation. Ce que nous » avons dit met dans tout ſon jour » la méthode de faire le premier : » parlons à préſent de l'aſſiſtance » que l'art doit donner à l'effet de » la criſe.

» Je ne m'étendrai cependant pas » là-deſſus, car la part qu'un Mé- » decin doit y prendre eſt fort pe-

---

dogmes de la bonne Médecine enſeignée par tant de grands hommes, ont laiſſé une profonde impreſſion, même dans les eſprits du vulgaire. Quelques praticiens de nos jours ſemblent cependant nous vouloir apporter cette méthode ſi juſtement rejettée par leurs maîtres. *Not. de l'Edit.*

» tite, parce que ce n'eſt pas l'ou-
» vrage de l'art, mais de la natu-
» re, de cauſer une criſe. Telle
» eſt en peu de mots la doctrine des
» meilleurs Médecins ſur ce ſujet :
» que comme la ſéparation des hu-
» meurs malades d'avec celles qui
» ſont ſaines, & leur expulſion ſont
» l'ouvrage de la nature, c'eſt à elle
» à prendre ſon temps, comme à
» choiſir la voie qui lui eſt propre
» pour le faire, & que par conſé-
» quent un Médecin doit ſuivre ſes
» mouvemens ſans entreprendre de
» hâter une criſe, ou de la provo-
» quer avec art, par une autre route
» que celle qu'elle indique.

» Cette Doctrine eſt empruntée
» des Anciens ; car ils avoient ob-
» ſervé que la maturation des hu-
» meurs dans une fievre, reſſemble
» à celle qui forme dans les abſcès
» cette matiere qu'on appelle *pus*.
» Comme donc il faut un certain
» temps déterminé pour réduire
» l'inflammation en abſcès, ou pour

» la formation du pus, il y a aussi » un temps requis pour la coction des humeurs dans une fievre (*c*). Or » comme ce seroit fort mal fait d'ou- » vrir une partie enflammée avant » que le pus fût formé, de-même » aussi auroit-on grand tort de ten- » ter dans les fievres l'évacuation » des humeurs viciées, avant que » la nature eût eu le temps de les » séparer de celles qui sont saines.

» Puisqu'il faut donc laisser la na- » ture libre sur le temps & la ma- » niere de faire une crise, un Mé- » decin apportera toute son atten- » tion à observer les signes qui pré- » sagent l'approche de la crise & les » jours critiques; car ce n'est que » par-là qu'il sera capable de décou- » vrir la voie que veut prendre la » nature.

(*c*) En effet, elle dépend nécessairement de l'activité des agens qui y travaillent, & du degré de résistance que cette matiere leur oppose. *Not. de l'Edit.*

» Suivant les obſervations les plus » exactes, les ſueurs, l'urine, la » diarrhée, ou l'expectoration, ſont » les quatre voies principales par où » les fievres ſe terminent.

» Quelques Auteurs ſe ſont ima- » ginés que toutes les fievres, de » quelque genre qu'elles fuſſent, » pouvoient également être guéries » par les ſueurs. C'étoit l'opinion de » Van-Helmont, que d'autres em- » braſſerent après lui. Mais cette » méthode de s'appuyer ſur les dia- » phorétiques ſeuls pour la cure des » fievres, ſans conſidérer ſi la na- » ture vouloit prendre cette voie » ou non, a occaſionné les plus fa- » tales erreurs. Il eſt vrai que ſi ces » Médecins euſſent préparé la ma- » tiere fébrile à ſortir par les pores, » en diſſolvant & en atténuant les » humeurs avec des boiſſons dé- » layantes & ſemblables médica- » mens doux ſans augmenter les » mouvemens fébriles, leur prati- » que n'auroit pas eu de ſi mauvai-

» ſes ſuites ; mais tandis qu'ils tâ-
» choient de provoquer les ſueurs
» par des aromates & des ſels vola-
» tils, & en tenant le malade fort
» chaudement, ils ne faiſoient
» qu'allumer feu ſur feu, diſſiper
» les parties les plus legeres & les
» plus mobiles des fluides, & met-
» tre toute la machine en déſordre.
» Le ſuccès parut donner une re-
» commandation plauſible à cette
» méthode dans ces maladies où la
» nature a coutume de faire ſortir
» la matiere peccante par la peau,
» comme dans la petite-vérole, par
» exemple, & la rougeole ; c'eſt
» pourquoi ils y employent tous les
» moyens que l'art peut fournir.
» Mais combien cette pratique n'a-
» t-elle pas produit de funeſtes éve-
» nemens même dans ces maladies ?
» ſi nous en croyons Sydenham,
» qui entreprit généreuſement de
» s'oppoſer ſeul au torrent, & qui
» a prouvé par des argumens ſans
» replique & par l'expérience, com-

» bien il étoit dangereux & préju-
» diciable de ſuivre cette méthode.

» Il y a néanmoins une ſorte de
» fievres où l'on peut haſarder les
» ſudorifiques dès leur premier pé-
» riode. Ce ſont les fievres peſti-
» lentielles, où la matiere offen-
» ſante eſt d'un ordre ſi ſubtil qu'elle
» eſt en état d'être pouſſée dehors
» par les ſueurs ſans aucune prépa-
» ration (*d*) : de cette ſorte étoit la

(*d*) La propoſition que M. Boerhaave avance ſur les ſueurs produites par art dans la peſte, a été propoſée par Sydenham, mais ce Médecin avoue lui-même qu'il n'avoit pas ſuivi cette maladie horrible, & qu'il l'avoit évité par la fuite. Il eſt très-vraiſemblable que M. Boerhaave n'avoit jamais été dans le cas de voir la ſuette par lui-même. S'il l'avoit ſuivi lorſqu'elle eſt épidémique dans les Villages de Picardie, il auroit vu à quel degré de malignité la font monter les cordiaux & les aromatiques, & il auroit été témoin des ſuccès les plus conſtans par le régime anti-phlogiſtique, comme l'a ſçavamment prouvé M. Bellot, Médecin de la Facul-

» fameuse maladie nommée la suet-
» te ; mais ces maladies ayant quel-
» que chose de singulier dans leur
» nature, il est impossible d'en tirer
» une regle générale de pratique.

» Quelque danger que j'aie laissé
» entrevoir à donner des sudorifi-
» ques dans les fievres, cependant
» ni Hippocrate ni Sydenham ne
» défendent pas de favoriser les
» sueurs critiques, ou même celles
» qui diminuent les accidens, quoi-
» qu'elles ne chassent pas tout-à-fait
» la maladie.

» On peut connoître si les sueurs
» seront critiques ou non, par le
» temps auquel elles arrivent, & par
» les signes qui les ont précédées,

---

té de Paris. Dans la sueur Angloise même, de quelqu'importance qu'il fût de ne pas supprimer cette évacuation, les aromatiques trop chauds avoient un très-mauvais succès, au rapport de Caius, Médecin Anglois très-justement estimé entre les Réformateurs de la Médecine. *Not. de l'Edit.*

» tels qu'un pouls lâche & on-
» doyant ; mais ſur-tout par les
» ſignes de coction de la matiere fé-
» brile, pourvu qu'en même temps
» elle ne paroiſſe pas vouloir ſe por-
» ter d'un autre côté ; car ſi la ma-
» tiere d'une maladie eſt préparée à
» l'expulſion, & ne ſemble avoir
» aucune criſe convenable qui lui
» ſoit particuliére, on peut s'atten-
» dre qu'elle ſortira par la criſe com-
» mune à toutes les maladies, ſça-
» voir par les ſueurs ; mais même
» en ce cas-là il vaut mieux, pour
» avancer la ſueur, donner au ma-
» lade des boiſſons douces & dé-
» layantes, & le tenir chaudement,
» que de lui faire prendre des mé-
» dicamens ſudorifiques échauffans.

» Les vomiſſemens & les évacua-
» tions par bas ſont quelquefois cri-
» tiques, mais rarement (*e*) : il y a

(*e*) Ce mot de *rarement* ne peut s'appliquer qu'au vomiſſement, ſur-tout ſi nous le conſidérons iſolé & à part de la

» néanmoins grande raiſon de croire
» que ces évacuations feront du bien
» quand elles ſeront précédées par
» les ſignes de coction, & qu'elles
» arriveront après le plus haut pé-
» riode d'une maladie; mais celles
» qui viennent dans ſon accroiſſe-
» ment ſont plutôt ſymptomatiques
» que critiques, & font ſouvent plus
» de mal que de bien * (*f*); c'eſt

---

* Magna tamen ſpes eſt, profuturum vomitum aut diarrhœam, ſi poſt coctionem & ſtatum, naturâ jam ſuperante morbum, fiunt; quæ enim in morbi augmento fiunt ſymptomaticæ potiùs, quàm criticæ evacuationes ſunt, & ſæpe magis nocent quàm proſunt. *Id. Sect.* 594.

diarrhée; car d'ailleurs il y a peu de maladies dans nos climats ſeptentrionaux dans leſquelles la diarrhée ne faſſe ou n'accompagne la criſe. *Not. de l'Edit.*

(*f*) Hippocrate a fort bien diſtingué & dans ſes Aphoriſmes & dans pluſieurs endroits de ſes Epidémies, les évacuations ſimplement utiles, de celles qui ſont ou critiques ou nuiſibles. En général, ce pere de la Médecine regarde comme uti-

» pourquoi on doit favoriser les pre» mieres & arrêter les secondes.

» Or comme il est assez difficile » de connoître par les signes qui » précédent quand on peut espérer » une diarrhée critique, il est dan» gereux de la causer par des pur» gatifs ; & le plus qu'un Médecin » puisse faire, est d'employer les » laxatifs émolliens, pour lubrifier » les passages lorsque la nature se » dispose à cette évacuation, ce » qu'elle fait quelquefois, par exem» ple, dans une péripneumonie.

---

les sans être critiques, 1°. Celles qui se font à la chute des redoublemens. 2°. Celles qui se font dans les jours impairs. 3°. Celles qui se font ou aux jours indicateurs ou aux jours critiques. 4°. Celles qui sont analogues à la nature ou à la constitution de la maladie, à l'âge & au tempérament du malade. Cependant quelquefois tout le fruit que le malade tire de ces évacuations utiles, c'est de retarder l'instant fatal de sa perte. *Not. de l'Edit.*

» Mais jamais, dans quelque oc-
» caſion que ce ſoit, on ne doit ten-
» ter de provoquer cette évacua-
» tion, à moins que la matiere mor-
» bifique ne ſoit très-abondante, ou
» que par avance elle ne ſoit bien
» cuite & devenue mobile.

» Il y a moins de danger à uſer
» de remedes incitatifs & attirans
» dans la vue d'exciter une criſe par
» l'expectoration, lorſque la nature
» prend cette voie : cette ſorte d'é-
» vacuation a lieu dans les petites-
» véroles confluentes, & les mala-
» dies de poitrine; & on peut l'a-
» vancer par des remedes émolliens
» déterſifs & expectorans, tels que
» le *ſperma ceti*, la gomme ammo-
» niac & l'oxymel, mais ſur-tout,
» en s'abſtenant ſoigneuſement en
» ce temps de la maladie, de tout
» autre évacuant, comme la ſai-
» gnée, la purgation, &c (*g*).

(*g*) Si M. Boerhaave eût pratiqué dans

» La derniere des évacuations
» critiques sur laquelle nous ayons
» encore quelques remarques à fai-
» re, est celle qui se fait par les ca-
» naux de l'urine. La nature les a
» destinés à porter dehors tout ce
» qui a contracté de l'acrimonie par
» la chaleur & les écoulemens des

---

les grandes Villes de France où on mange prodigieusement, où on fait peu d'exercice, & où la nature du climat ne porte pas à la transpiration, sans retrancher aucun de ses sages principes, il eut vu qu'une des principales méthodes que la nature emploie, pour la terminaison des fievres, est la diarrhée, sur-tout en Automne, & les malades eux-mêmes lui eussent indiqué par des signes non équivoques, & qu'il eut admis sans difficulté, la nécessité de purger, même après que les fievres sont terminées. Les bouillons animaux, qui entrent dans le régime des maladies aiguës, mal-à-propos, & contre le conseil des Médecins éclairés lui eussent paru sans doute en augmenter la nécessité. *Not. de l'Edit.*

» humeurs, dans le temps de la san-
» té. Il n'eſt donc pas étonnant que
» dans les maladies ils ſervent à éva-
» cuer les humeurs viciées. On ne
» ſçauroit douter qu'il ne ſe faſſe des
» criſes par cette voie; puiſque nous
» apprenons d'Hippocrate, qu'une
» urine chargée d'un ſédiment blanc
» & épais, empêche qu'il n'arrive
» de dépôt critique. Mais ce n'eſt
» que dans les maladies de longue
» durée; car on eſt en droit de dou-
» ter ſi, dans les maux fort aigus,
» la matiere peccante eſt ſouvent
» évacuée par les urines ſeules, du
» moins eſt-il plus ordinaire de les
» voir accompagnées d'autres éva-
» cuations. Et Hippocrate, dans
» l'énumération qu'il fait de celles
» qui avoient terminé certaines ma-
» ladies épidémiques, parle d'hé-
» morrhagie, d'une urine avec un
» ſédiment louable, d'excrémens
» bilieux & d'une dyſenterie; mais
» il ajoute en même-temps, que
» pluſieurs perſonnes avoient été

» guéries, non pas par une de ces
» évacuations toute ſeule, mais par
» toutes enſemble : en quoi il ſem-
» ble vouloir inſinuer, qu'une éva-
» cuation par l'urine ſeule ne ſuffit
» pas, ou au moins qu'elle eſt fort
» ſouvent jointe à des excrétions
» d'une autre ſorte : & les Anciens,
» en général, regardoient l'urine
» plutôt comme une choſe propre
» à leur faire connoître les ſignes
» de coction & de crudité, que com-
» me un moyen de chaſſer le mal ;
» & c'eſt par la même raiſon, ſans
» doute, que jamais ils ne tentoient
» d'aider la nature dans une criſe en
» excitant les urines.

» Après avoir ainſi examiné les
» différentes évacuations dont la
» nature fait uſage dans la cure des
» fievres, & fait voir quelles ſont
» celles où l'Art peut la ſeconder,
» & celles où il ne le peut pas ; pour
» faire une récapitulation de tout
» ce que j'ai dit, & déclarer libre-
» ment ce que je penſe à ce ſujet,

» je crois qu'il n'eſt pas sûr de ten-
» ter par aucune ſorte d'évacuations
» puiſſantes l'expulſion de la matiere
» morbifique, mais que la prudence
» nous ordonne d'examiner avec
» ſoin quel eſt le but où tend la na-
» ture, & quelle route elle prend
» pour faire ſortir la matiere fébri-
» le, quand elle eſt diſſoute & de-
» venue mobile ; & quand nous le
» connoiſſons, elle nous engage à
» favoriſer l'expulſion, en ouvrant
» les paſſages, & en excitant dou-
» cement la nature à achever ſon
» ouvrage ». Boerhaave a parlé juſ-
juſqu'ici.

Maintenant que nous avons examiné l'état où s'eſt trouvé la Médecine dans quatre périodes de temps fort éloignés l'un de l'autre, & démontré que quatre des plus grands Médecins que jamais le monde ait produits, ſe ſont accordés à ſuivre le même plan de pratique, je penſe que nous devrions en tirer une preuve ſuffiſante de la vérité de ce que

j'ai avancé d'abord, ſçavoir, *que la vraie & naturelle pratique de Médecine a toujours été la même ;* quoique d'ailleurs on pût, peut-être, produire mille exemples de Médecins qui ont été de ſentimens différens.

Ayant ainſi prouvé, comme je l'eſpere, ma premiere propoſition, c'eſt-à-dire, *qu'il y a une méthode ou regle invariable ſur laquelle les Médecins doivent ſe conduire dans les maladies aiguës, & que les plus excellens Médecins de tous les âges ſe ſont accordés dans la maniere d'interpréter & d'appliquer cette regle*, je pourrois m'étendre ici ſur l'obligation où ſont les Médecins de s'y conformer exactement ; mais comme je m'imagine que tous, à la réſerve des ſeuls Charlatans, ſont déjà convaincus de la néceſſité de s'attacher ſérieuſement à quelque ſyſtême de pratique, & qu'il eſt impoſſible d'en imaginer un plus vrai que celui qui vient d'être expoſé, je finirai cet eſſai en prévenant quelques objections que

pourroient faire ceux qui ignorent ce que c'eſt que l'Art de la Médecine.

Et d'abord on objectera peut-être que malgré toutes les peines que je me ſuis données pour établir un plan de pratique, & pour démontrer qu'il a été ſuivi autrefois, cependant la Médecine fait aujourd'hui de grands progrès en comparaiſon de ceux qu'elle a faits dans les premiers temps, ſans que pour cela les Médecins de nos jours ayent ſuivi jamais ce plan, qu'ils ne ſuivront probablement jamais.

On pourra dire en ſecond lieu, qu'il ſemble, par le portrait que j'ai fait de la Médecine, que c'eſt un Art qui ne demande ni beaucoup de ſcience ni beaucoup d'étude ou de capacité pour y devenir maître, & que par conſéquent au-lieu de venger l'honneur de l'Art, j'en ai moi-même ſappé les fondemens, & ouvert l'entrée à tous les uſurpateurs, en mettant au pouvoir de

chaque homme de s'ériger en Médecin, si bon lui semble.

Pour répondre à la premiere de ces objections, il suffiroit de dire à quiconque la feroit, que s'il connoît des Médecins qui ne se conforment pas à ce plan dans la pratique, il seroit à souhaiter qu'ils le fissent, autant pour leur propre honneur, que pour le salut de ceux qui mettent leur confiance dans leur habileté.

Mais je ne sçaurois en aucune maniere regarder cette objection comme sincere; car quoiqu'il faille avouer qu'il y a parmi nous des Médecins Empiriques qui ne s'attachent ni à cette regle ni à aucune autre, mais qui ayant un assortiment de recettes en changent, pour ainsi dire, purement au hasard, cependant la plupart des Médecins modernes suivent dans le traitement des fievres les mêmes indications & la même méthode raisonnée que suivoit Hippocrate. Ainsi, en par-

ticulier, nos Médecins font ouvrir la veine dans les fievres, à dessein de diminuer la quantité du sang lorsqu'il est trop abondant, & de modérer par-là les symptomes; mais dans cette ordonnance ils ont égard à la nature de la fievre, aux forces du malade, &c. Ils imitent aussi la méthode d'Hippocrate, en ordonnant un régime rafraîchissant & des boissons délayantes dans les maux aigus: or à cet égard ils observent encore jusqu'où ils peuvent aller sans péril, parce qu'ils connoissent sensiblement qu'il est possible de délayer trop & de rafraîchir à l'excès. De plus, ils employent les émétiques, & quelquefois les purgatifs au commencement des maladies, afin d'arracher la matiere nuisible lorsqu'elle est mobile; mais un Médecin judicieux ne s'attend jamais à dompter toutes sortes de fievres par ces évacuations seulement, quelque souvent qu'elles soient réitérées; mais parce qu'il est évident

que chaque eſpece de fievre exige un temps & une criſe différente, il n'entreprendra de la guérir que par la voie que la nature indique.

Il eſt vrai que nous avons ajouté pluſieurs choſes à la pratique des Anciens, & que nous en avons changé d'autres; mais la différence de l'air que nous reſpirons, de nos tempéramens, & de notre façon de vivre, a rendu ces changemens & ces additions néceſſaires. Les Anciens ne ſe ſervoient ni de véſicatoires, ni de ſels volatils; ils ne connoiſſoient point le *quinquina*; mais nos Médecins ſuivent les mêmes indications générales, quoique pour y répondre ils prennent des voies différentes.

« L'excrétion que fait une criſe
» étoit plus évidente dans les Ré-
» gions chaudes de l'Aſie & de la
» Grece, parce que la circulation
» y étoit plus libre & plus vive *; »

---

* Ante dictis pariter de cauſis, in Græciâ &

mais dans notre climat les humeurs ſont plus viſqueuſes, la nature moins active, les fibres plus foibles; c'eſt pourquoi il faut plus de temps pour perfectionner une criſe; & nous ſommes obligés d'avoir recours aux médicamens volatils, aux cordiaux & aux véſicatoires, pour augmenter le mouvement & la fluidité des humeurs, & empêcher la nature de ſuccomber ſous le poids de la maladie. C'eſt ce qui ſe rencontre dans un grand nombre de

---

Aſiâ criſes olim feliciter procedebant: aer enim talibus regionibus circumfuſus, & orientali plagæ proximus, cùm ingenti præditus ſit puritate, tenuitateque, non ſolùm vina, & reliqui telluris fructus, perfectam maturationem citò & feliciter attingunt; verùm etiam ipſa ſanguinis maſſa craſſioribus & impuris aeris particulis non fœdata, ſed ſummâ gaudens agilitate, puritateque à morboſis particulis, quibus febriliter efferveſcit, per inſtitutas naturæ criſes celeriùs liberatur, quàm fit in aere craſſiori, paludoſo & frigido. — Igitur quò regio erit calidior, anni tempus pariter calidius, & aer circumfuſus tenuior ac purior, eò citiùs perfectiùſque abſolventur criſes in morbis acutis. *Baglivi* Prax. Med. L. 2. C. 12.

fievres, en particulier dans les intermittentes; car dans le climat où Hippocrate exerçoit la Médecine, il n'étoit pas extraordinaire de voir une fievre tierce finir par une crise réguliere en quatorze jours, ou après le septieme accès * (*h*); mais nos fievres intermittentes sont plus irrégulieres, & de plus longue durée, ce qui nous met dans la nécessité de procurer une crise artificielle par le *quinquina*, comme l'a observé le Chevalier Floyer, sçavant & judicieux Médecin, & admirateur zélé des Anciens. Quelque nouvelle que paroisse à bien des gens cette opinion, de faire une crise artificielle par le *quinquina*, je crois ce-

* *Τριταῖος ἀκριβὴς κρίνεται*, &c. Tertiana exquisita in septem ad summum circuitibus judicatur. *Hipp.* S. 4. Ap. 59.

(*h*) J'ose assurer qu'en France une fievre tierce benigne & printaniere, bien traitée, même sans *quinquina*, ne dure pas plus de sept accès. *Not. de l'Ed.*

pendant qu'on peut s'y tenir comme à une conjecture probable, jusqu'à ce qu'on puisse donner des raisons plus satisfaisantes de l'opération de ce spécifique. Car le *quinquina* n'agit pas, comme on le suppose ordinairement, en changeant la qualité de la matiere morbifique ou en la corrigeant, mais en la faisant sortir du corps. Et il est facile de le prouver par ses effets; car s'il corrigeoit les humeurs viciées, il feroit son effet dans tous les temps de la maladie indifféremment; les Médecins ne seroient pas obligés de préparer le corps avant de s'en servir, & d'attendre qu'il paroisse des signes de coction; au-lieu que nous sçavons par expérience, que si on le fait prendre trop tôt, ou avant que la coction de la matiere fébrile soit commencée, il ne fait que rarement ou jamais de bien *. De-là vient

* Chinam Chinæ dare in corpore impuro, id est, in principiis morborum, nullis præceden-

cette regle commune de pratique ; *qu'il n'eſt jamais sûr de donner le quinquina, à moins qu'il n'y ait un ſédiment dans l'urine.* La raiſon pour laquelle le *quinquina* ne peut pas faire de bien lorſque les urines ſont claires & pâles, eſt, ſelon le Docteur Floyer, « que dans ce temps-là la » matiere fébrile ne circule pas dans » les vaiſſeaux, mais qu'elle eſt fixe » dans la partie où la fievre eſt plus » violente ».

Suivant l'opinion de cet Auteur le temps le plus convenable pour donner le *quinquina* eſt environ le plus haut degré de la fievre, lorſque les humeurs ſont en coction & ne préſentent qu'une criſe imparfaite ; il contribue dans ce temps-là à précipiter la matiere fébrile, à la faire ſortir par l'urine, ou à faire une criſe artificielle ; & il ajoute « nous

tibus ſignis coctionis, & corpore non purgato, piaculum eſt ; — methodus damnabilis ac pernicioſa. *Bagliv.* Oper. p. 389.

» pouvons

» pouvons être aſſurés que tel eſt
» l'effet du *quinquina*, par la quan-
» tité de ſédiment qui ſe décharge
» par les urines quand on en a
» pris (*i*) ».

Nous avons fait des remarques ſur quelques-unes des choſes par leſquelles la pratique des Anciens differe de celle des Modernes, mais il nous reſte encore à parler de la plus grande différence qui ſe trouve entre eux : elle regarde l'uſage des médicamens purgatifs.

Il eſt certain qu'Hippocrate & Sydenham faiſoient beaucoup d'uſage de la purgation au commencement des maux aigus; mais le premier le faiſoit aſſez ſouvent ſans avoir fait ſaigner auparavant, au-

(*i*) M. Albertini dans le ſecond volume des actes de l'Inſtitut de Bologne, nous a donné une ſuite d'obſervations ſur les criſes que procure le quinquina. *Not. de l'Edit.*

lieu que la regle invariable de Sydenham étoit, *de ne jamais purger dans la fievre sans avoir avant toutes choses tiré du sang.*

Pour rendre raison de cette différence, il faut observer, que, conformément à la doctrine, tant des Anciens que des Modernes * (*k*),

* Selon le sentiment de Boerhaave, aussi-bien que d'Hippocrate, les fluides dans toutes les fievres ont trop d'épaisseur & de viscosité, ou trop de ténuité & d'acrimonie : ce qui fait dire à celui-ci, que toutes les fievres viennent de pituite ou de bile, & que la guérison se fait selon le premier, en corrigeant & expulsant la lenteur & l'acrimonie des fluides : or le terme de lenteur est synonyme à celui de pituite, & celui d'acrimonie est employé pour celui de bile.

(*k*) Notre Auteur sort ici de cette simplicité d'observation qui appartient à la Médecine pratique. Quoiqu'on puisse, en effet, admettre la théorie de Boerhaave sur l'inflammation & sur la putridité ; ces causes de maladie si elles ne sont pas évidentes, ne nous donnent pas des raisons suffisantes d'action. Cherchons-nous les signes qui nous décident à agir, qui guident notre pratique ? L'ardeur brulante, la tension de la peau, la secheresse & le défaut d'évacuation, sont des indica-

les humeurs, dans les fievres, sont ou trop grossieres, trop visqueuses

---

tions déterminantes à la saignée, la langueur, le défaut de tension, la puanteur de l'haleine & des évacuations, leur mauvaise qualité plutôt que leur absence, sont les signes qui déterminent à évacuer. La théorie nous apprend que les premieres de ces fievres ont tout le caractere que peut produire l'épaississement inflammatoire dont Boerhaave a parlé, & que les secondes font soupçonner un levain putride. Si dans les maladies sans aucun symptome inflammatoire, les évacuations, telles que les crachats, les urines & les sueurs augmentent, alors la fievre paroît évidemment être accompagnée d'une cachexie, ou du moins d'un relâchement qui permet les évacuans ; cette augmentation d'évacuations n'indiqueroit pas la même pratique, si elle se faisoit par expression, c'est-à-dire, avec les symptomes de l'inflammation ; c'est ce que nous voyons souvent arriver dans la dysenterie & dans les péripneumonies, qui, quoiqu'alors elles puissent être inflammatoires, le sont moins que les péripneumonies seches ou les inflammations de bas-ventre. *Not. de l'Ed.*

& trop épaiſſes, ou trop atténuées & trop acrimonieuſes : & ſuivant la diverſité des humeurs, les fievres ſont du genre flegmatique ou du genre inflammatoire, du genre bilieux ou putride. On a toujours regardé la premiere de ces diſpoſitions des humeurs comme une indication pour la ſaignée, & la ſeconde pour la purgation. Hippocrate examinoit ſoigneuſement cette différence des humeurs, & toutes les fois qu'il les trouvoit bilieuſes ou putrides, ou qu'il reconnoiſſoit par les ſymptomes que la cacochymie prenoit le deſſus, il ordonnoit la purgation ſans ſaignée, parce qu'il croyoit que dans ces cas là la matiere étoit mobile, & qu'à raiſon de ſa ténuité on pouvoit la faire ſortir en purgeant. Mais ſi les humeurs étoient dans la diſpoſition contraire, c'eſt-à-dire, qu'elles fuſſent affectées d'épaiſſiſſement inflammatoire, il ne donnoit jamais de purgatifs ſans avoir fait précéder la ſaignée, comme nous

l'avons remarqué plus haut ; & c'est-là le motif de la regle qu'il donne dans un fragment d'Ouvrage où il traitoit des remedes purgatifs * ; regle qu'on étend d'ordinaire, quoique mal-à-propos, également à toutes sortes de fievres.

Ces principes posés il sera facile de marquer la raison de la différence qui paroît être entre la pratique d'Hippocrate & celle de Sydenham sur cet article. Car dans notre climat on observe plus communément de la disposition inflammatoire des humeurs, qu'on n'y voit de cacochymie ou de corruption ; ou en

* Ὁκόσοισι γὰρ &c. Si ce fragment est d'Hippocrate (car il y a lieu d'en douter) ce précepte doit être restraint aux fievres inflammatoires, ou autrement il ne doit être entendu que des purgatifs puissans, tel que l'hellebore ; sans cela il renverseroit entiérement tout le plan de pratique d'Hippocrate. — Heurnius croit que l'ancien titre de cette Piece étoit *de Helleboro* ; si cela est, nous pouvons supposer que cette regle ne regarde que les purgatifs drastiques au commencement de la fievre.

d'autres termes, elles sont plus souvent du genre inflammatoire que du putride ; c'est pourquoi nous avons de fréquentes indications qui demandent la saignée avant que de purger, & moins de raisons pour purger sans avoir fait saigner. Sydenham avoit donc bien raison d'établir comme une regle générale, *qu'on ne doit jamais purger au commencement des fievres sans avoir fait saigner.*

Si nos Médecins, comme Sydenham, ont toujours été réservés sur la purgation, c'est parce que dans le commencement des maux aigus elle est fort rarement indiquée sous notre climat ; il ne faut cependant pas porter la précaution trop loin à cet égard, comme ont fait ceux qui voudroient nous persuader qu'il ne convient jamais de purger dans la fievre. Il se trouve quelquefois chez nous des fievres épidémiques dans lesquelles on doit suivre la méthode d'Hippocrate, même sans

faigner. De ce genre étoit le mal épidémique qui ravagea la partie occidentale de l'Angleterre en 1740 & 1741, & dont j'ai fait la defcription dans un autre Ouvrage.

D'autres Médecins ont reconnu comme moi qu'il étoit fort utile de purger dès le commencement de cette fievre; & le fçavant Docteur Glaff, dans l'Hiftoire qu'il en a faite, le dit en termes exprès *.

Cet habile homme fait auffi mention de quelques autres efpeces de fievres où il eft à propos de purger de bonne heure; telles font toutes les fievres dans lefquelles il fe trouve dans les premieres voies une ma-

* Ufurpanti mihi id genus præfidii in Febre Petechiali apud nos hoc tempore epidemica, ex votis fucceffit eventus. Imò novi aliquoties, ubi vertigo, gravis dolor capitis, infignis præcordiorum oppreffio, multis mentis corporifque languor, in hâc conftitutione cum febre ingruentia, per eam medendi rationem (fcil. purgationem per alvum) protinùs fubmota fuerint, fuppreffâ febre in ipfis incunabulis. *Glaff.* Comment. de Febr, p. 155.

tiere peccante, ou ce que les Anciens appelloient *materia turgens* *.

C'étoit la pratique ordinaire des Médecins il n'y a pas plus de deux cens ans, de donner des purgatifs doux dans le commencement de plusieurs sortes de fievres; c'est ce que nous apprenons de Baillou † &

* Igitur ex Hippocratis præceptione ubi materia turget, (apud nos frequentissimè turget) cùm ad delenda accidentia ex præcordiorum afflictione exercentia, tùm ad præcavenda ista ex vitis in venas delatione expectanda, *medicamento purgante inter initia morbi utendum est*. Id. p. 157. (*l*).

(*l*) Cette remarque du Docteur Glass est excellente, il faut cependant distinguer la turgescence de la plénitude simple. *Turgere* ὀργᾶν, est une plénitude en mouvement qui se gonfle & qui cherche à s'échapper. *V. Gorræus definit. Medicæ. R. Stephani Lexicon Medicum*, &c. *Not. de l'Edit.*

† Baillou parle ainsi de la purgation dans les fievres. Si fluores alvi copiosos natura molitur, idque legitimè, & ægrotorum commodo, cur non & idem ars efficiat? Si initio morborum, quum tamen si quandò aliàs, omnia

de Fernel *; & Langius nous dit que quelques Médecins de l'Université de Tubingen, dans le cercle de Suabe, commençoient alors à négliger cette pratique; que ce qui les engageoit à le faire, étoit qu'ils entendoient mal la doctrine de Galien sur ce sujet. Langius réfute leur opinion d'une maniere fort étendue; & démontre qu'il est conforme à la doctrine d'Hippocrate & de Galien, de purger les premiers jours des ma-

---

cruda sint, laxamus alvum, cur non audaciùs aliis temporibus, nisi quum natura est proximè morbum aggressura? At fateor in *inflammationibus medicamenta non conferre, præsertim validiora.* Sed si mesenterium obstructum, & humoribus plenum — cur non pharmaca præscribes? — In quorundam febribus curandis *melius est sexies pharmacum dare, quàm semel phlebotomare.* Quia febrium materia in talibus est in mesenterio conclusa, &c. *Baillou.*

* De-même Fernel, qu'on regardoit en France comme l'Hippocrate de son temps, recommande de purger de bonne heure dans toutes les maladies aiguës. Non solùm igitur in valdè acutis morbis quorum materia turget, Hippocratis more, verùm etiam in quovis modo acutis, utiliter statim initio vacuandum. *Fernel.* de Febr. Cap. V.

ladies aiguës. Néanmoins les Médecins modernes ont tout-à-fait abandonné cette méthode (*m*),

(*m*) M. Barker n'a pas fait des Ouvrages des François le cas qu'ils paroiſſent mériter. Car il auroit vu cette pratique autoriſée par le ſuffrage unanime de tous les Médecins François, deſquels M. Freind connoiſſoit mieux le prix qu'aucun autre Auteur de ſa nation. Car ſans remonter au temps des Houillers, des Briſſot, puis à celui des Durets, preſque tous les Médecins François ont recommandé cette pratique, Martin, Akakia, Joubert, Varandal, Rivierre, Riolan, avant Sydenham, ſuivoient cette pratique à Paris & à Montpellier. Tout le monde connoît le *Factum* de Poſtel, Médecin de Caen, *Factum* bien fait, où il juſtifie par l'autorité de preſque tous les Médecins de notre Nation, & par un ſuccès conſtant, ſa méthode de purger dans les péripneumonies & dans leſquelles la douleur eſt baſſe, même ſans une ſaignée préliminaire. Je crois à la vérité que c'eſt à Sydenham & aux Chymiſtes, qu'on doit faire remonter l'uſage où l'on eſt, avec raiſon, de préférer la méthode des émétiques, à tout autre

quoique quelques-uns des derniers & des meilleurs Auteurs en Médecine approuvent l'usage des purgatifs en quelques occasions. Nous pouvons mettre de ce nombre Ramazzini *, Lancisi, Baglivi † &

* Ramazzini s'exprime ainsi. Propterea blanda purgatio non mochlica, in principio harum febrium *peticularium* non prorsus fuit incommoda, quamvis casu instituta, nec credita febribus hujus prosapiæ multùm conferre; leniter enim eductâ humorum suburrâ in stomacho contentâ, natura exinde ad perficiendum opus suum pro massæ sanguineæ à pravo miasmate expurgatione usque faciliùs procedebat. *Bern. Ramazzini* Oper. p. 214.

† Lancisi recommande de-même la purgation dans le premier du second jour des fievres malignes, & Baglivi dans celles qu'il nomme *mésentériques*. Quandò vel minimùm remittere & mitescere accidentia observo, statim purgationem instituo etiam ipso die critico, (nam hujusmodi febres vim & potestatem criticorum spernunt & humorum apparatum è mesenterio quàm citissimè educo, clysteres etiam bis die injicio, purgationes frequenter præscribo, & totam dirigo indicationem in educendo per purgationes mesenterio apparatu, posthabitis diaphoreticis, & inutili- purgatif. Car quoique les Grecs eussent suivi jadis cette méthode, elle étoit trop violente entre leurs mains, pour pouvoir être adoptée indifféremment. *Not. de l'Ed.*

Wintringham *, pour ne rien dire de Sydenham & de Boerhaave. — Mais, comme le remarque Baillou, *il faut beaucoup de discernement pour connoître lequel vaut mieux de saigner ou de purger ; autrement un Médecin commettra de lourdes fautes dans la pratique* †.

---

bus, ne dicam noxiis, testaceis pulveribus. *Bagliv.* Oper. &c.

* Le Dr. Wintringham, notre Compatriote, a démontré également l'utilité des évacuations au commencement des fievres putrides dans la belle *Histoire des maladies épidémiques de la Ville d'York* ; car après avoir parlé du service qu'une purgation naturelle avoit rendu dans les fievres épidémiques de 1728. il ajoute. Pari quidem successu dato vomitorio, & postero die institutâ catharsi, leviora fiebant symptomata, & sæpe in *intermittentem* vel *remittentem* convertebatur hæc febris. Hic autem effectus alvi solutioni maximè tribuendus esse videtur, eò quòd vomitorium omissâ catharsi non æquè feliciter ægris successit, ac omisso vomitorio catharsis. Hanc autem salubrem lenium catharticorum præ vomitoriis effectum *in aliis etiam febribus* sæpè notavi. *Comment. Nosolog.* p. 122, 123.

† Et reverà magnæ est prudentiæ observare in ægris, quibus phlebotomia potiùs confert, & quibus purgatio potiùs, ut non peccetur in medendo. *Ballou.* Op T. I. p. 108.

La distiction que cet Auteur fait entre les maladies qui occupent les premieres voies, & celles qui ont leur siege dans les vaisseaux sanguins, aidera les Médecins à se conduire sur ce point; *car celles-ci exigent la saignée dans leur premier période, mais les autres ne cédent pas facilement à la saignée & ont besoin de remedes cathartiques* *. (*n*).

Mais de crainte d'ennuyer le Lecteur par un plus grand nombre de citations de cette nature, je puis

† Febres aliæ sunt venosæ, aliæ sunt γαστρικαι, i. e. quædam phlogosin sequuntur potiùs venosi generis, quàm vitium humorum in præcordiis contentorum. Quæ venosi sunt generis, hæ primò quoque tempore per phlebotomiam cessant; quæ aliûs sunt generis, non facilè phlebotomiâ solvuntur, contra potiùs cathartico egent. *Ballou.* T. I. p. 78.

(*n*) On peut joindre à l'autorité de Baillon, si grande dans la pratique, qu'il en est peu qu'on doive lui comparer, celle de Baglivi qui a écrit *ex professo* sur cette matiere. *Not. de l'Edit.*

hardiment assurer que depuis quelques années, ayant suivi moi-même dans la pratique la méthode d'Hippocrate, & ayant purgé dans les fievres où il y avoit des signes d'une *materia turgens*, j'en ai souvent vu des effets si heureux qu'ils surpassoient de beaucoup mon espérance, ayant vu non-seulement les fievres continues changées en intermittentes, mais aussi chassées entiérement en peu de jours, tandis qu'elles devoient probablement durer plusieurs semaines. J'ai eu derniérement un de ces cas à traiter, que je rapporterai ici.

Un jeune-homme d'environ dix-neuf ans fut attaqué en Novembre 1746. d'une fievre aiguë, qui d'abord parut être du genre putride. Elle commença par un frisson, une douleur de tête & dans les membres, des nausées, une colique d'entrailles, & un mal de gorge : le frisson fut suivi d'une chaleur ardente, & le second jour il tomba dans un

délire, qui, à la réſerve de quelques petits intervalles, continua pendant quatre jours. On me fit appeller le quatrieme jour : il avoit été ſaigné, on lui avoit fait prendre quelques remedes nitrés, & on lui avoit appliqué des véſicatoires au dos : à peine avoit-il le moindre ſentiment lorſque je le vis ; ſon pouls étoit fréquent & petit, & il n'y avoit pas beaucoup de chaleur ; le goſier paroiſſoit intérieurement enflammé & d'une couleur pourprée, livide ; les tégumens de la poitrine & des bras étoient de la même couleur, il ſembloit qu'on les eût meurtris : il n'avoit pas beaucoup de peine à avaler, & je ne voyois pas que les amygdales fuſſent enflées, comme elles le ſont pour l'ordinaire dans une eſquinancie. Je ne fis pour cette nuit aucun changement à la méthode qu'on avoit ſuivie, excepté que j'ordonnai de plus douces emplâtres véſicatoires, & que j'ajoutai aux reme-

des intérieurs un peu de camphre & de racines de ferpentaire de Virginie. Le matin fuivant que je fis ma vifite, on me dit qu'il avoit été dans le délire toute la nuit, & qu'il y étoit encore; la fievre étoit cependant diminuée, le pouls étoit moins dur & moins fréquent, & il y avoit un fédiment blanc dans l'urine. Après avoir réfléchi fur ces fymptomes, de-même que fur ceux qui avoient précédé, fçavoir les naufées, les douleurs dans les inteftins, &c. qui tous étoient autant de fignes de *materia turgens*, je me déterminai à donner un purgatif doux dans l'efpérance de faire changer la fievre en intermittente. Le malade prit donc une médecine ordinaire d'infufion de fené & de manne, &c, qui lui fit faire trois ou quatre felles, & jetter quantité d'excrémens bilieux & fétides. C'étoit le cinquieme jour de la maladie; il dormit fort bien la nuit fuivante, & la fievre continua encore deux

jours, au bout desquels elle disparut par des sueurs modérées; il fut purgé une seconde fois, & parfaitement rétabli.

C'en est assez sur la purgation au commencement des fievres, je n'ai qu'un mot ou deux à ajoûter sur la méthode de l'employer dans le déclin de ces maladies.

La pratique d'Hipprocrate est aussi différente de celle des Modernes en ce point, que dans le précédent; car, comme nous l'avons déjà vu, il purgeoit rarement à la fin des fievres, au-lieu que les Modernes, à l'imitation de Sydenham, le font fort souvent. Or cette diversité n'a point d'autre principe que la premiere; on doit aussi l'attribuer à la différence des climats: « Car » si la crise, selon le Chevalier » Floyer, y emporte tous les symp- » tomes, (comme elle fait presque » toujours dans les Pays chauds) il » n'y a plus rien à faire suivant Hip- » pocrate; mais si elle est imparfai-

» te, ſans un ſédiment bien condi-
» tionné (ainſi qu'il arrive ſouvent
» dans notre climat) on doit s'atten-
» dre, ou à une longue maladie, ou
» à une rechute : il eſt donc à pro-
» pos de purger dans ce temps-là
» pour chaſſer ce que la criſe a laiſ-
» ſé ». Ainſi nos Médecins paroiſſent agir aujourd'hui ſelon les mêmes principes ſur leſquels Hippocrate agiſſoit il y a plus de deux mille ans.

Une ſeconde objection qu'on peut faire ſur ce que j'ai avancé eſt, *qu'au lieu de venger l'honneur de la Médecine, j'ai moi-même contribué à la dèshonorer ; puiſque ſi elle conſiſte uniquement dans l'imitation de la nature, il ſemble qu'il ne ſoit pas beſoin de beaucoup d'étude ou de capacité pour devenir Maître dans cet Art.*

J'ai déjà répondu en partie à cette objection dans le Chapitre I. de cet Ouvrage, où j'ai fait voir quelles ſont les qualités néceſſaires

pour faire un bon Médecin : mais ſi cette réponſe ne paroît pas ſatiſfaiſante, qu'il me ſoit permis de demander à mon tour à ceux qui ne s'en contentent pas, comment il ſe peut faire, ſi cet Art eſt ſi facile, qu'il y ait eu dans le monde ſi peu de Médecins qui ayent excellé? A dire le vrai, il y a plus de ſcience à bien imiter la nature qu'on ne ſe l'imagine communément. La Peinture & la Sculpture ſont les imitatrices de la nature auſſi-bien que la Médecine, nous voyons cependant auſſi peu d'excellens Peintres & d'excellens Sculpteurs que de parfaits Médecins. Et d'où vient n'avons-nous aujourd'hui ni des Apelles en Peinture ni des Phidias en Sculpture, ni des Hippocrates en Médecine? Seroit-ce, dit Galien, que notre ſiecle n'auroit ni la capacité ni l'induſtrie des premiers âges? Mais il ne paroît pas raiſonnable de ſuppoſer que les hommes ſoient à préſent inférieurs en capa-

cité à ceux d'autrefois, l'accuſation retomberoit ſur la nature : il faut donc conclure que c'eſt faute d'induſtrie ou d'application qu'il n'y a pas toujours d'excellens Médecins, d'où il eſt évident que la Médecine n'eſt pas un de ces Arts où il ſoit facile de parvenir à la perfection. Le portrait que j'en ai fait ne diminue pas ſon honneur ; car, comme l'obſerve fort judicieuſement Sydenham. « Si on traitoit la Médecine de cette façon, c'eſt-à-dire, » ſi on ne tiroit les indications que » de la ſeule nature, quoique la méthode de conduire telle ou telle » maladie pût paroître à la portée » de tout le monde, cependant l'Art » dans toute ſon étendue demanderoit des hommes plus prudens & » plus ſçavans qu'il n'en exige dans » l'état où il eſt aujourd'hui. Car » puiſque dans les opérations de la » nature, ſur l'obſervation de laquelle la pratique de Médecine » eſt fondée, il y a plus de ſcience

» & d'adresse que dans celles d'au-
» cun Art, de quelques subtiles hy-
» potheses qu'il soit soutenu ; il s'en-
» suit que l'Art de guérir que la
» nature indique, sera beaucoup
» plus au-dessus de l'intelligence du
» Vulgaire ignorant, que tout ce
» que la Philosophie enseigne.

» C'est ce que je vais prouver
» par un exemple tiré des fievres
» seules, dans la cure desquelles
» consistent les deux tiers de l'Art ;
» & j'appelle à témoin de la vérité
» de ce que j'avance, tout homme
» qui a jamais refléchi sur cette
» matiere : car y a-t-il un Empyri-
» que assez ignorant pour ne pas se
» croire capable de guérir une fie-
» vre, où il n'y auroit rien de plus
» à faire que de remplir ce qu'on
» appelle communément les indica-
» tions curatives de toutes les fie-
» vres, sçavoir, d'*évacuer la matiere*
» *febrile par le secours des sueurs, &*
» *de prévenir les accidens qui pour-*
» *roient arriver ?* Il est assuré d'exci-

» ter une sueur à l'aide de la thériaque de Venise, de la poudre de Gascogne, de l'eau épidémique, & d'un régime chaud; & c'est à quoi il s'attache ordinairement, sur-tout, s'il est accoutumé à entendre prononcer le mot de malignité; faut-il modérer les symptomes, tout ce qu'il sçait faire est de recourir au *Diacode* si le malade ne repose point; aux lavemens, s'il est constipé, & ainsi du reste.
» Mais il ne sera pas capable, soit par sa propre pénétration, soit par les ordonnances des Médecins, de découvrir de quel genre est une fievre qu'il aura à traiter, supposé que nous croyions, (& peut-être que la postérité le croira) *qu'il y a differentes especes de fievres, chacune desquelles demande un traitement différent de l'autre; & que la même fievre, de quelque espece qu'elle soit, veut être traitée d'une maniere dans son commencement, d'une autre dans son progrès, & ainsi*

» *de ses différents périodes aussi long-*
» *temps qu'elle continue.* Or comment
» un homme qui ignore le cours
» naturel d'une maladie (dont la
» connoissance peut seule lui ap-
» prendre la vraie méthode de la
» traiter, sera-t-il en état de tirer
» son indication de tel ou tel symp-
» tome, puisqu'il n'est pas même ca-
» pable de juger si ce symptome est
» occasionné ou par la méthode
» qu'il emploie dans la cure, ou par
» la maladie elle-même. Il seroit in-
» fini de faire un détail de toutes les
» particularités qui peuvent se ren-
» contrer à observer dans la prati-
» que ; car elles sont en si grand
» nombre, & d'une si grande consé-
» quence pour le salut des Peuples,
» que la postérité la plus reculée
» aura lieu d'y en ajouter. L'Art
» n'est donc point rendu méprisa-
» ble en le considérant sous ce point
» de vue, c'est-à-dire, *comme un Art*
» *qui ne fait qu'imiter la nature;* au
» contraire, il en devient plus illu-

» ſtre & plus difficile, de ſorte, *qu'il*
» *ne doit être permis qu'à des hommes*
» *d'une ſageſſe, d'une capacité & d'un*
» *jugement reconnus, de l'exercer* ».

Après avoir fait cette Apologie de l'Art, & fait voir en quoi conſiſte la véritable pratique, je conclurai par un mot d'avis à tous ceux qui dans la ſuite pourront s'ériger en Réformateurs de la Médecine. Je les avertis donc de eonſidérer que ſi au-lieu de marcher ſur les traces des grands Auteurs dont j'ai parlé, ils s'amuſent à former de nouvelles hypotheſes, ils doivent s'attendre à ſubir le même ſort qu'ont fait les autres Inventeurs de ſyſtême; ou ſi d'un autre côté ils entreprennent d'abréger l'étude de la Médecine, en réduiſant l'Art dans des bornes auſſi étroites qu'a fait l'ancien Themiſon, & que quelques Themiſons modernes ont tâché de le faire, leurs efforts réuſſiront auſſi peu que l'ont déjà fait ceux qui les ont précédés : & de plus les prétendus

tendus Réformateurs des deux especes, feroient fort bien de considérer, suppofé qu'ils ayent le bonheur ou plutôt le malheur de voir leurs innovations approuvées, à quels cuifans remords ils doivent être livrés dans la fuite, s'ils penfent que des milliers d'hommes ont peut-être été la victime d'un Syftême qui n'eft que le fruit de leur avarice ou de leur vanité. Mais s'ils ont réellement le deffein de perfectionner la Médecine, qu'ils le faffent en fuivant l'ancienne route, qu'ils emploient la même diligence à obferver l'origine, le progrès, les changemens, & le déclin des phénomenes des maladies; qu'ils établiffent des regles pour les prédire avec autant de certitude que le faifoient les Anciens; qu'ils perfectionnent la Thérapeutique en retranchant de la matiere médicale les inutilités que les derniers âges y ont introduites; mais qu'il ne leur arrive, ni de critiquer, ni d'altérer le Plan

d'Hippocrate. Car il en eſt d'un Médecin, comme d'un Architecte, qui eſt chargé de réparer un bâtiment qui menace ruine; il faut qu'il y ajoute ce qui y manque, qu'il en ôte ce qu'il y a de trop, qu'il étaye l'édifice, s'il eſt foible; qu'il ouvre & nettoie les canaux bouchés, &c. Or il doit bien prendre garde en même-temps à ne point perdre de vue le deſſein de l'Architecture originale, de crainte qu'en tâchant de réparer il ne renverſe réellement tout l'édifice. Cette méthode, il eſt vrai, leur paroîtra plus laborieuſe que celle d'établir pour fondement de leur pratique de nouvelles hypotheſes (quelque ingénieuſes qu'elles puiſſent être) ou de diverſifier les remedes à l'aide d'un Formulaire de recettes, comme ont toujours fait les Empyriques. Néanmoins elle ne paroîtra pas aſſez laborieuſe pour empêcher qu'il n'y ait toujours quelqu'un qui ne s'y attache; car Hippocrate a montré le chemin,

& il eſt plus facile dans une Science de ſuivre la route battue, que d'en frayer une nouvelle. Les Médecins modernes ont donc cet avantage ſur l'inventeur de l'Art de pouvoir acquérir en fort peu de temps une Science qui lui a couté bien du travail, & à laquelle il n'eſt parvenu qu'après une étude longue & aſſidue. Cependant, quelque difficulté qu'il y ait à ſuivre la méthode d'Hippocrate, elle doit l'être par tout homme qui veut exercer cet Art, ſoit pour ſa réputation, ſoit pour l'avantage d'une Société dont il eſt membre. Car pour conclure par les expreſſions du divin vieillard de Cos *, la Médecine eſt un Art, qui a exiſté de tout temps, & dans lequel on a fait beaucoup d'utiles découvertes, tellement que ceux qui ont les qualités néceſſaires pour s'appliquer à ce travail, & qui

* De priſcâ Medicinâ.

ſeront parfaitement inſtruits de ces découvertes, en feront encore davantage dans les ſiecles futurs : mais ſi quelqu'un néglige & mépriſe ces expériences, & prétend faire des progrès dans cet Art en ſuivant une autre route, il ſe fera illuſion à lui-même, & trompera les autres, parce que hors de cette route il eſt impoſſible d'en faire aucuns.

FIN.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

A

APHORISME (on doit purger quand les humeurs ſont en parfaite coction) comment on doit l'entendre, *page* 194
Ce qu'on doit entendre par *materia turgens*, 302, *not.* l.
Arabes, Médecins, leurs vertus & leurs fautes, 245. *not.* a.
Art de la Médecine, quel eſt ſon pouvoir, & combien il eſt néceſſaire de connoître où il commence, 13
Son pouvoir eſt plus grand dans les maladies chroniques que dans les aiguës, 50
Bornes qui exiſtent entre lui & la nature, 46
Il eſt la troiſieme cauſe efficiente de la ſanté, 26
Comment il peut aider la nature, 57, *not.* (*u*).
Ce qu'il doit faire quand les efforts de la nature ſont trop violents, 81
Ce qu'il doit faire quand ces efforts ſont déraiſonnables & nuiſibles, 86

Asclépiades, chef des Médecins philosophes; son portrait, 231

B

BACON s'est trompé dans les reproches qu'il fait à la Médecine, 5, *not.* c.
Boerhaave a rétabli la doctrine des crises, 97
Son éloge, 113
Conforme à Hippocrate dans sa pratique, 113, 266, 270, 336 *& suiv.*
Sa doctrine sur les fievres, 337
Sa doctrine sur les crises, 338, *& suiv.*
Sa doctrine sur la purgation. *Voyez* le mot *purgation.*
Sa doctrine sur la saignée. *Voyez* le mot *saignée.*
Sa doctrine sur le régime. *Voyez régime.*

C

CAUSES EFFICIENTES de la santé, sont au nombre de trois, la nature, l'art & le Médecin, 26 *& suiv.*
Celse, restaurateur en partie, de la méthode d'Hippocrate, 237
Chaleur, ce que c'étoit chez les Anciens, & ce que les Modernes entendent par ce mot, 166, *not.* c.
Chimie, de quelle utilité elle est à un Médecin, 269
Coction, ce que c'est, 56
Comment on peut l'aider, 89 *&* 341
Méthode d'Hippocrate pour l'avancer dans la pleurésie & la péripneumonie, 162
Conclusion de l'Auteur, 375
Conformité de la pratique d'Hippocrate,
De Sydenham, 108 *&* 288

De Boerhaave, 113, 336 *& suiv.*
De Galien, 114 *not.* l.
Des plus illustres Médecins dans tous les temps, 264 *not.* c. *&* 293 *not.* i.
Des Médecins modernes, 378 *&* 395
Cordiaux, ce que l'on doit penser de ces remedes dans la fiévre, 358 *& suiv.*
Quand on doit les employer, 289
Hippocrate en faisoit usage assez souvent, 290 *not.* h.
Crises, ce que c'est, 45 *&* 338
Par quelles voies elles se font, 364
Ou évacuations critiques, 59 *& suiv.*
On les observe par-tout, 60
Elles prouvent le pouvoir de la nature, 69
Elles existent de nos jours comme autrefois, 98
Elles sont plus régulieres dans les pays chauds, 320
Quelles maladies se terminent par des évacuations critiques, 339
Différence de la crise & de la résolution, 338
Le Médecin doit étudier les crises, 96
Comment on peut avancer les crises, 90, 361 *& suiv. &* 375
Crises qu'Hippocrate n'a point cherché à imiter, 171
Crises qu'Hippocrate a tâché d'imiter,
La doctrine des crises est mal-à-propos méprisée par quelques-uns, 96 *& suiv.*
Doctrine des crises autorisée & admise par Boerhaave, Hoffman, Mead & Sydenham, 97 *&* 98
Doctrine de Galien sur les crises, & son habileté à les prédire, 101
Doctrine des crises prouvée par la petite vérole, 105 *not.* t.
D'où viennent les différences qui se trou-

vent entre la doctrine des Anciens & celle des Modernes sur les crises, 380

D

Diarrhée (*la*) est quelquefois critique, 368; sur-tout dans nos climats, *ibid. not.* e. & *not.* (g). 371
Par quels remedes on doit la favoriser, 370
Quand on doit la provoquer, 371
Diurétiques, Hippocrate ne les employoit pas dans les maladies aiguës, mais dans les chroniques, 172.
Dogmatistes, Médecins, ce que c'est, 136, *not.* *.

E

Empyriques, Médecins, ce que c'est, 134, 136 *not.* *. & 229
Evacuations réitérées, sont dangereuses dans les maladies aiguës, 15
Préceptes sur les évacuations artificielles, 347
Critiques, *voyez* le mot *Crises.*
Expectoration, quand Hippocrate cherchoit à l'avancer, 174
Quand & comment il faut la favoriser, 371

F

Fievre, ce que c'est, & ce qu'il faut y observer, 58, *not.* x.
Elles se terminent de la même maniere dans tous les pays, 62
Fins que la nature se propose dans les fiévres, 78
Se guérit elle-même, 339
Il y a dans toutes une cause matérielle, 72

Comment les fievres se terminent, *79*, 337 *&* 367
Raisons des différences qui se remarquent dans leur terminaison, suivant les climats, *65*
Non réglée, ce que faisoit alors Hippocrate, 117 *& ibid. not.* m.
Trop foible, ses signes, & ce qu'il faut faire alors, 356
Floyer, le Chevalier, sa doctrine sur les effets & l'administration du quinquina, 382
Freind, s'est trompé en disant qu'Hippocrate n'a point regardé les sueurs comme une évacuation critique, & n'a point ordonné de sudorifiques, 178 *&* 184 *not.* h.
Autre erreur de Freind sur les histoires contenues dans les Epidémiques, 124

G

GALIEN est conforme à Hippocrate, 114 *not.* c.
Il a été le restaurateur de la pratique d'Hippocrate, 237
Sa doctrine quand la purgation convient, 194 *not.* *
Plan de sa pratique, 238
Dans quel dessein il saignoit dans les maladies aiguës, 239
Suivant quelle regle il dirigeoit la diete de son malade, 241
Dans quelle vûe il employoit les évacuans, 241

H

HAZARD, ce que c'est en Médecine, 48 *not.* e.
Hippocrate, comment il définit la nature, 19 *&* 20
Ses observations conviennent à tous les temps & à tous les lieux, 61

Il n'est point un Médecin empyrique, 129
Cause de sa grande réputation, 108
Son principe sur la fin de la Médecine, 116
Quelles indications il suivoit, *ibid.*
D'où il tiroit ses indications, 117
Sa conduite quand la fievre n'étoit point réglée; *ibid.*
Dans quel sens il n'a jamais tenté de guérir une fiévre, 119
Sa doctrine & sa pratique sur la purgation. *Voyez Purgation.*
Sa méthode dans le déclin & la fin des fievres aigûes, 167
Sa méthode pour remettre la nature dans le bon chemin, quand elle s'en écarte, 226
Il connoissoit la doctrine de la dérivation & de la révulsion, 227
Sa doctrine sur le régime. *Voyez Régime.*
Sa doctrine sur la saignée. *Voyez Saignée.*
Sa doctrine sur les lavemens. *Voyez Lavemens.*
Hypothèses, différences des hypothèses & de l'art de la Médecine, 6 *not.* c.
Leur utilité, 11 *not.* d.
Histoires contenues dans les maladies épidémiques d'Hippocrate : Remarques sur ces histoires, 72
But de ces histoires, 73 *&* 74 *not.* b.
Histoire qui confirme le précepte de purger au commencement des fievres aigûes, *quando materia turget*, 398
Hoffman, (Frédéric) admet les crises, 97
Humeurs, leur crudité, 201 *&* 211 *& suiv.*

L

Lavemens, pourquoi & quand Hippocrate les employoit, 127

Ils ne ſont point un remede indifférent, 130 *not.* o.
Quand on doit les employer ſelon Boerhaave, 352
Liqueurs délayantes, leurs avantages, 159

M

Maladie, de quoi elle eſt composée, 25 *not.* i.
Il y a trois inſtrumens de la cure des maladies, la Nature, le Médecin & la Médecine, 28 *& ſuiv.*
Aigûe, ce que c'eſt, 50 *not.* r.
Pourquoi les maladies ſont compliquées, 65 *not.* z.
Nouvelle diviſion des maladies, par la maniere dont elles ſe terminent; plus utile que la diviſion ordinaire, 75 *& ſuiv.*
Quatre périodes différens des maladies, 203
Qui ſe terminent par réſolution. 339
Qui ſe terminent par une évacuation critique, 339
Mead admet les criſes, 98
Méchaniciens, les Médecins méchaniciens n'ont fait qu'éclaircir la méthode pratique d'Hippocrate, 264 *& ſuiv.*
Méchaniques, connoiſſances, doivent être ſubordonnées à l'obſervation dans la pratique, 267
En quoi les connoiſſances méchaniques ſont utiles à un Médecin, 269 *not.* d.
Médecine, cauſe de ſon diſcrédit, 2 *& ſuiv.* *&* 4 *not.* b.
Reproches qu'on lui fait communément, 5 *& ſuiv.* *& not.* c.
Elle eſt un art réel, 10 *not.* d.
Elle n'eſt point un art inutile, 26
En quoi conſiſte la ſcience de la Médecine, 42

Dans quelles maladies elle déploye ſa puiſſance, 53 & ſuiv.
Sa fin ſuivant Hippocrate, 116
Elle ne peut avoir d'autre baſe que l'obſervation de la nature, 247
Elle eſt très difficile, 404
Ses principes pratiques n'ont jamais varié chez les hommes ſenſés, 244 not. a.

Médecin, il doit être le miniſtre de la nature, 11 & 57
Il eſt la troiſieme cauſe efficiente de la ſanté, 26 & ſuiv.
Ce qu'il doit faire dans les maladies aigûes, 69, 164 not. b. 91, 96 & 340
Erreur des Médecins ſur le pouvoir de la nature & de l'art, 13, 16, & 25.
Suite de ces erreurs dans la pratique, 14
Son devoir dans l'éxercicie de ſon art, 91
Qualités d'un bon Médecin, 93
Médecins empyriques, 136 not. *.
Médecins philoſophiques, 231
Médecins anti-philoſophiques, 235
Médecins François, ſont conformes à Hippocrate dans leur pratique, 394 not. m.

Métaſtaſes, pourquoi elles ſont dangereuſes, 86 not. g.

Méthode, il y en a une invariable de faire la Médecine, 8, 11 & 92
Elle a été ſuivie par les plus fameux Médecins, 9 & voyez Conformité.
Quelle eſt cette méthode, 11 & 16 not. e.

N

NATURE, ce qu'on doit entendre par la Nature, 12
Définitions différentes de la nature, 17 & 18 not. f. & 250

Définition donnée par Hippocrate, 19
Définition donnée par Platon, 21
Définition donnée par Galien, 19 & 21
Elle peut être prise dans un sens actif ou dans un sens passif, 19
Son pouvoir, 13
Plus grand dans les maladies aigûes que dans les chroniques, 50
Elle guérit les maladies, 22 & *suiv.*
Elle ne les guérit pas seule, 26
Elle est la premiere cause efficiente de la santé, 26 & *suiv.*
Elle n'agit pas avec connoissance & dessein, 33 & *suiv.*
Ce que c'est que son action, 35 & *suiv. not.* l.
Comment elle opere; 45
Comment elle guérit seule une maladie, 56
Exemple de quelques maladies aiguës où la nature ne peut pas jouer un rôle salutaire, 53 *not.* s.
Il ne faut pas se trop fier à la nature seule dans les maladies violentes, 72
Ses efforts sont de deux especes, 80 & *suiv.*
Quand ses efforts sont nuisibles, 87
Quand ses efforts sont salutaires, 88
Elle est le principal agent dans la cure des maladies, 91

O

Objections que l'Auteur se fait contre son traité: premiere objection, 377, réponse, 378: deuxieme objection, 377, réponse, 402

P

Paracelse Réformateur de la Médecine, 259

Physiques, connoissances, en quoi elles sont utiles, 11 *not.* d. *&* 76 *not.* c.
Ptisanne, trois sortes de, chez les Anciens, 146
Purgations, dans quelle intention Hippocrate les employoit, 173. 192 *& suiv.*
Pratique d'Hippocrate dans l'emploi des purgatifs, 132, 203 *& suiv.*
Doctrine d'Hippocrate sur l'usage des purgatifs dans le premier état des maladies aiguës, *ibid.*
Hippocrate ne purgeoit pas dans le milieu des maladies aigûes, 219
Pourquoi Hippocrate purgeoit dans le déclin, 221
Pourquoi Hippocrate défendoit de purger dans le déclin, 223
Pourquoi les Modernes purgent à la fin des fiévres, 223 *not.* z.
Pourquoi Hippocrate ne recommande que comme en passant, de purger dans le déclin, 225
Quand il faut purger dans les maladies aigûes, 190 *& suiv.* 353, 389 *&* 398
Quand on doit purger dans les maladies à redoublemens marqués, 205 *not.* s.
Pourquoi nous purgeons plus que les Grecs & les Romains, 206 *not.* t. *&* 318
Différence de la doctrine des Anciens & des Modernes, sur l'usage des purgatifs, 385 *&* 401
Signes qui indiquent la purgation, 212 *not.* x.
Différence entre les purgatifs du temps d'Hippocrate & nos minoratifs, 217 *not.* y.

Q

QUINQUINA, danger de l'employer trop tôt dans les fievres intermittentes, 351

Il produit une crise artificielle dans ces fiévres, 382
Quand il faut le donner, 383

R

RÉFORMATEURS de la Médecine. Conseil que leur donne l'Auteur, 408
Régime. Régles sur le régime établies avant Hippocrate, 135 *not*. t.
Quel but se proposoit Hippocrate dans le régime, 133 *not*. q. 137 *not*. s. & 145
Deux sortes de régime prescrites par Hippocrate, 148
Différence des deux régimes pour l'effet, 161
Régles qu'Hippocrate suivoit dans le régime, 149 *& suiv*.
Jusqu'à quel point Hippocrate portoit le régime rafraîchissant, 162
Danger de pousser le régime rafraîchissant trop loin, 349
Régime chaud introduit par Van-Helmont, étoit dangereux, 292 *& suiv*.
Fins du Régime dans les fiévres aigûes, selon Boerhaave, 342 *& suiv*.
Rafraîchissant porté trop loin par Sydenham, 292 *& suiv*.
Résolution, ce que c'est, 337
Différence entre la résolution & la crise, 338
Quelques maladies se guérissent par résolution, 339
Rhumatisme inflammatoire confondu par Sydenham avec le chronique, 315
Inflammatoire, étoit connu d'Hippocrate, 311 *& suiv*.
Inflammatoire confondu par Barker avec les fiévres catarrhales des épidémiques d'Hippocrate, 312 *not*. n.

Inflammatoire, comment le traitoit Sydenham, 307 *& suiv.*
Chronique & son traitement, 321 *& suiv.*

S

SAIGNÉE, pourquoi on la pratique dans les fiévres inflammatoires, 82
Regle pour l'employer, 84 *& suiv. &* 126 *not.* n.
Elle n'est qu'un remede palliatif, 86 *&* 280
Danger de trop saigner, 349 *& suiv.*
Elle est souvent un cordial dans les fiévres aigûes, 359
Pourquoi Hippocrate saignoit dans le commencement des maladies aigûes, 120
Quelle regle & quelle intention il avoit en prescrivant la saignée, 121
Il ne saignoit pas dans toutes les fiévres aigûes, 138
Pourquoi il ne saignoit pas alors, 141
Regles sur l'indication de la saignée, 140 *not.* y.
Différences sur la nécessité de saigner suivant les climats, 141 *& suiv.*
Pourquoi Hippocrate & Galien different sur le précepte de la saignée, 144
Regle de Boerhaave sur la saignée, 347
Différence de la doctrine des Anciens & des Modernes sur son usage, 385
Sydenham, causes de sa réputation, 108
Il a été trop loin, en disant que l'observation & la pratique sont les meilleurs moyens d'apprendre la Médecine, 110. Justifié de ce reproche, *not.* k.
Sa doctrine sur le pouvoir de la nature, 271
Sa doctrine sur les crises, 272 *&* 98
Sa doctrine sur l'usage de la saignée, 276

Sa doctrine ſur l'uſage des lavemens, 284
Sa doctrine ſur le régime, 287
Sa doctrine ſur les évacuans ſoit purgatifs ſoit vomitifs, 299 *& ſuiv.*
Sa doctrine ſur l'uſage des cordiaux, 289
Il a porté le régime rafraîchiſſant un peu trop loin, 292; Pourquoi? 295
Il n'a cependant pas proſcrit le régime chaud dans toutes les maladies, 296 *& ſuiv.*
Sa doctrine ſur le rhumatiſme inflammatoire & le chronique, 307 *& ſuiv.*

Sueurs, quand elles ſont critiques, 367
Quand Hippocrate les provoquoit, 175
Doctrine d'Hippocrate ſur la criſe par les ſueurs, 178
Fondemens de ſa doctrine ſur les ſueurs, 189 *not.* l.
Doctrine de Sydenham ſur les ſueurs, 187 *not.* k.
Les ſueurs ſont moins fréquentes chez nous que chez les Anciens, 190 *not.* l.
Doctrine de Boerhaave ſur les ſueurs, 364 *& ſuiv.*

Sudorifiques des Anciens, 176. D'Hippocrate, 182
Quand Hippocrate les ordonnoit, 187 *& ſuiv.*
Ils ſont preſque toujours dangereux dans les fiévres aiguës, 186 *&* 364
Ils ſont avantageux dans la peſte & la fiévre ſelon Boerhaave, 366
Réflexions ſur cette doctrine, *ibid. not.* d.

V

VAN-HELMONT, auteur de la méthode échauffante, 15
Son portrait & le mal qu'il a fait, 250
Son erreur ſur l'action de la nature, 33 *& ſuiv.*

Ses découvertes médicales ſur les maladies aiguës, 252
Il n'a épargné dans ſa critique aucun point de la doctrine des Anciens, 257
Sa Théorie, 258
Son remede dans toutes les fiévres, 261
Vérole (la petite) prouve la doctrine des criſes, 101 *not.* i.
Veſale, a le premier critiqué Galien, 248
Volatils (Remedes) leur utilité dans le traitement des rhumatiſmes chroniques, 326 *& ſuiv.*
Vomitifs, quand Hippocrate les employoit, 168
Quand ils conviennent, 169
Urines, Hippocrate n'a jamais tenté cette voie pour faire une criſe artificielle dans les les maladies aigûes, 371
Qui marquent que la matiere fébrile eſt en mouvement, 197
Différence entre urine cuite & urine qui a un ſédiment, 198 *not.* p.
Signes qu'on peut en tirer pour juger de la crudité ou coction des humeurs, 212 *not.* x.
Qui indique que la fiévre eſt trop foible, 357
Doctrine de Boerhaave ſur la criſe par les urines, 373

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, l'ouvrage intitulé; *Eſſai ſur la conformité de la Médecine des Anciens & des Modernes*, & il m'a paru que les corrections & additions faites à ce livre pour une nouvelle Edition, ne peuvent que contribuer beaucoup à ſa perfection. A Paris ce 22 Septembre 1767.

MACQUER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre Amé, PIERRE-GUILLAUME CAVELIER, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un *Eſſai ſur la conformité de la Médecine des Anciens & des Modernes, par Barker, des Principes de Chirurgie, par M. de la Faye, & un Traité des maladies des Os, par M. Petit*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années

conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faisons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes: de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; & que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725; à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit ſieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le

ſieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenuë pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le dix-huitieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cens ſoixante-ſept, & de notre règne le cinquante-troiſieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 1345. *fol.* 325, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris le premier Décembre* 1767.

Signé GANEAU, *Syndic.*

